

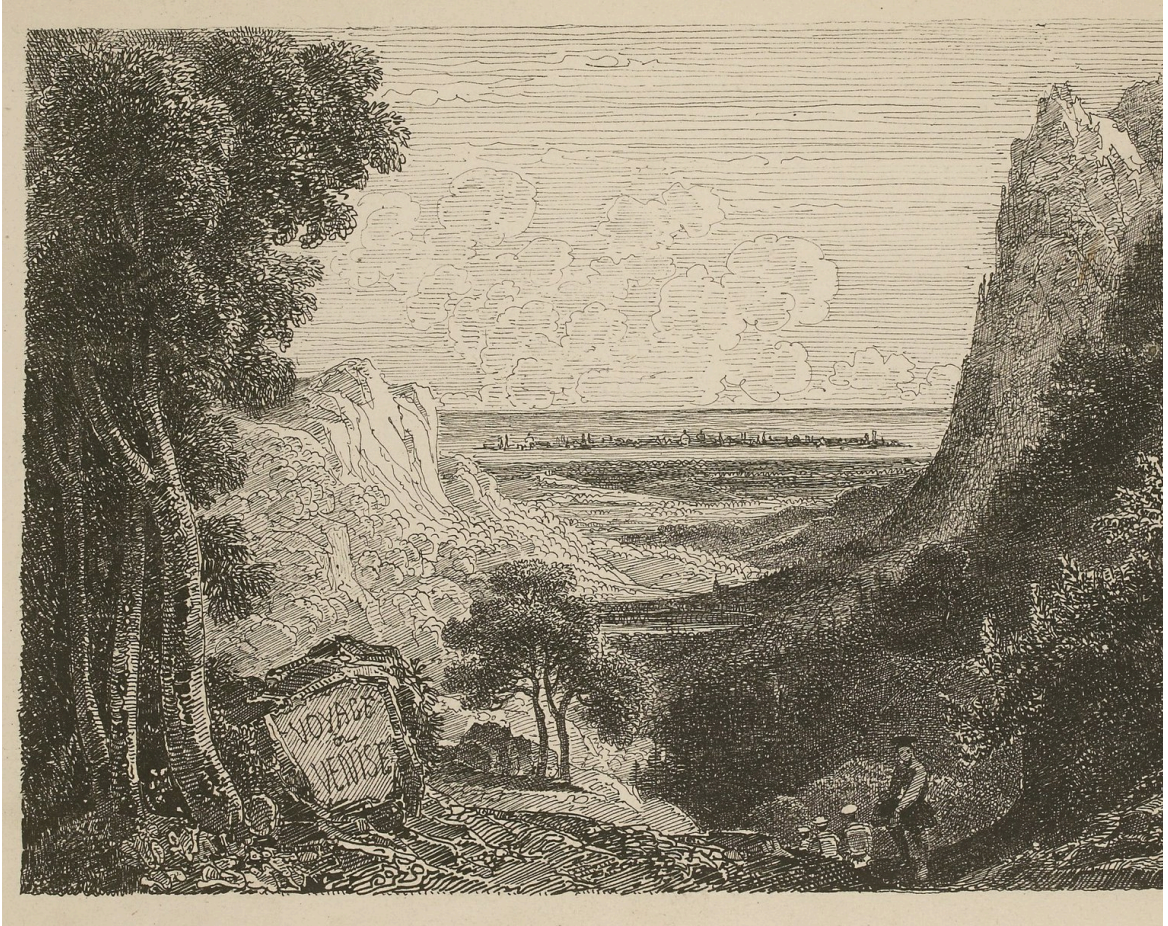


W. W.
Zoo



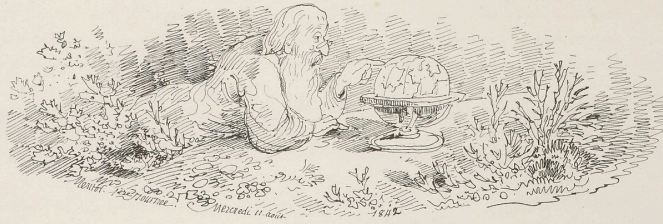
Reserve

4119



Début





Ce printemps, le ciel était si frais, la verdure si engageante, que, contrairement à nos habitudes, nous fîmes autour de notre hôte une petite excursion d'extra. Gardez-vous, pères de famille, de faire des excursions d'extra, et bien plutôt continuer de tourner invariablement dans le cercle sagement ordonné des habitudes acquises. Au lieu d'éprouver, de cette excursion-là, quelque rassasiement, nous en revînmes affamés d'expéditions et plus grandes, et plus lointaines, et plus mémorables : plusieurs se soulevèrent des demangeaisons touristiques à se gratter toute la journée; d'autres éprouvaient comme une sorte de bécotement d'adultère, signifiant lagunes et gondoles; Montor lui-même, au lieu de dire à Télémaque : « Le naufrage et la mort sont moins fustigés que le café Florian et les guérites de la place d'Armes » consultait des itinéraires, s'achetait des cartes, et cherchait à s'enseigner à lui-même au travers de quels monts et de quels vaux on peut abréger aussi directement que possible une vingtaine de Télémaques sur les délices du café Florian.

La chose du reste n'était pas facile. En effet, aller à Venise par le Simplon, et en revenir par le Splügen, c'était se condamner à parcourir deux fois, dans toute sa longueur, cette plaine lombarde qui sépare les murs de Bergamos des lagunes de l'Adriatique; et, d'autre part, commencer par mettre derrière soi une grande partie de la Suisse, pour de là entrer dans la Gallicie, escalader le Stelvio, et descendre à Venise par les pontes du Tyrol, la Vallée de l'Adige et les gorges de la Brenta, c'était s'engager dans une entreprise colossale pour nos jambes, colossale pour nos modestes vacances, colossale surtout pour une Bourgeoisie commune laide et éconobasique. C'est pourtant à ce dernier parti que M. Tôpffer s'arrêta. Le voyage à Venise fut définitivement rebattu, l'itinéraire fixé, la Bourgeoisie commune mise à la raison; et en attendant le grand jour du départ, les demangeaisons, les bécotements, les rêves dorés, les ardeurs impatientes venaient marier leur charme aux douceurs chaque jour plus amères de l'étude. Toutefois, en face d'une entreprise aussi aventureuse, M. Tôpffer avait des rêves aussi, pas toujours dorés, et il s'excitait à traverserage et traduisait un projet que le moindre accident survenu en route aurait fait juger irréalisable et téméraire. Mais quel est le jour, quelle est l'heure de la vie, où un instituteur ne court pas cette chance-là, et plus que cette chance-là? Il répond des membres et des vides de ses élèves, il répond aussi de leurs habitudes, de leurs principes, de leur moralité; et s'il faut pourtant bien, sous peine de n'accomplir pas de tâche, qu'il risque pour eux le contact des livres, du monde, du siècle et de son atmosphère malsaine, comment ne risquerait-il pas pour eux avec bien moins d'inquiétude encore, l'approche des glaces, le voisinage des précipices, le danger des intempéries, la maladresse des cochers, ou encore la chance d'être étonné, bouilli aux images, multipliée par les trois cent cinquante tubes bouilleurs d'une machine à brosser ou à haute pression, n'importe.

Ces simplistes, qu'on ne s'abuse pas sur le danger de ces excursions, et surtout, que des craintes exagérées n'aillent pas déboumer qui que ce soit de procurer à ses enfants ou à ses élèves un genre de plaisir, ou, pour dire mieux encore, un genre d'exercice si précieux et pour leur corps et pour leur esprit. Dans toutes,

pour qui n'a pas encore l'expérience de ces expéditions, il ne faut pas débiter par un voyage à Venise; et nous-mêmes, nous ne confierions pas dans une défiance d'adultère vingt filles légères à un imbécile étourdi, sous le prétexte qu'il faut à ces jeunes voyageurs un chef jeune aussi, fort, libre de toutes chaînes et exempt de toute infirmité. Avant de nous lancer, et par exception encore, dans des contrées relativement si lointaines, nous nous sommes essayés par vingt, par trente fois, sur de plus courtes distances, mais est-ce par des degrés bien vite franchis que nous sommes arrivés des longueurs à nous mettre en campagne sans éprouver aucune des appréhensions et des craintes que l'on pourrait supposer. Ici, comme dans les autres circonstances de la vie, cette pensée : « la garde de Dieu » fait la sécurité de l'esprit et le courage du cœur; elle inspire, je ne dis pas quelle pacifique confiance qui est déjà à elle seule une cause de s'y bien prendre parce qu'elle est un tempérament contre l'inquiétude qui rend gauche, ou contre la présomption qui rend téméraire. Ce sont les vies de ces enfants, ce sont les choses précieuses et chères, celles dont la perte est irréparable, que l'on place ainsi sous cette auguste protection; non pas, certes, on se sent quelle soit tenue de les préserver exceptionnellement et à toujours, non pas à la façon de ce mortel de la fable qui brisait l'écueil qu'il était fait de quand elle n'avait pas accompli son vœu; mais en ce sens, seul raisonnable, seul légitime et consolateur, que les dispensations, quelles qu'elles puissent être, sont acceptées d'avance ou avec gratitude, ou avec résignation. Pour tout le reste, c'est à l'humaine prudence, c'est au bon sens, c'est à l'intention bonne et diligente d'y pourvoir, et pour cela, quand on est soi-même au milieu de son monde, les grands yeux ouverts, méritant des fatigues que l'on partage, et partageant des dangers que l'on mesure à chaque quart d'heure, suffit de peine. Et en effet, les choses ainsi réglées, l'on va son petit bon homme de train le plus tranquillement, le plus heureusement du monde, dans souci de bien qui n'est plus, de demain qui n'est pas encore, habillant, regardant, marchant, croquant des râteaux, buvant aux sources, et trouvant que c'est, ma foi, un bien joli métier que celui de Montor en goquette, en voyage, voulez-vous dire.

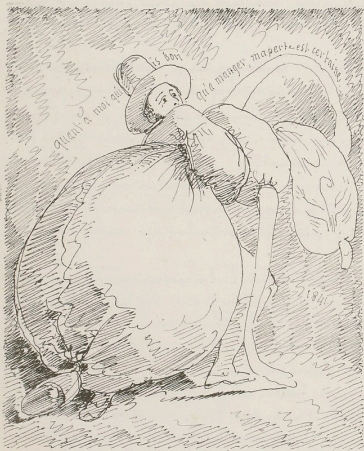
Il n'y a qu'une ombre à ce tableau, et cette ombre, chaque année elle en recouvre un peu davantage la lumière joyeuse si redoublante et si pure. La barbe de Montor s'allonge, elle blanchit, il entrevoit avec une sorte de surprise que est elle-même surprenante chez un homme si expérimenté et si sage, que ces charmants plaisirs auront un jour et un déclin et un terme, que bien avant que le cœur soit rassasié d'émotions et de joies, le corps devenu infirme et morose refusera de lui servir de camarade officieux et dévoué; que les souvenirs eux-mêmes, devenus importuns, jetteront sur le soir des ans comme un crépuscule décoloré. — Des voitures, dites-vous, des calèches mollement suspendues éloigneront ce funeste moment. Hélas! autant vaut dire au vieillard qui perd ses dents, la vue, l'ouïe : « Un ratelier des bécotements, le carnet, et tu seras jeune; et que te manquera-t-il? Non; arrière ces mensonges, et bien plutôt sachons prévoir d'avance, pour les accepter ensuite de bonne grâce, l'autisme au sortir de l'été, et l'hiver au sortir de l'automne. Soit! pourquoi cher lecteur, nous traçons et nous retracons ces lignes d'ingrate prévision, et n'y voyons-elles pas l'habitude anticipée de ce déclin déjà commencé, et de cet automne déjà entrevu. Oubliez par là Montor, et le jeune Télémaque n'y comptait rien du tout.

Une chose, pourtant demeure et il faut la désigner ici, car elle n'est pas inutile à dire, et cette honorable pitié de la reconnaissance, qui porte à ne pas céder la part de biens que l'on a eue, nous pousse d'ailleurs à faire ce charmant aveu, quel que personnel qu'il nous soit. Les philosophes, chrétiens ou autres, les sages eux-mêmes, Montor aussi, avancent en cet renouveau qu'il n'est point, sur cette terre, je ne dis pas de vies, mais de moments dans la vie, où l'homme goûte une félicité parfaite. La main sur la conscience, et devant Dieu qui sait la vérité, nous déclarons en ce qui nous concerne cette assertion être parfaitement fautive; dans prétendue à l'air, en conteste, encore moins nier, aucune des amertumes, aucun des maux; dont la vie des hommes est inévitablement mais infailliblement semée. Oui, nous avons connu, non pas des moments, non pas des heures, mais des journées entières d'une félicité parfaite, senties, d'une vivante et savoureuse joie, dans mélange de regrets, de desirs, de maux, de soi, et aussi, dans l'acte d'un vœu comblé sans le deuil de la vanité satisfait; et ces moments, ces heures, ces journées, cet en voyage, dans les montagnes, et le plus souvent un bon homme assis sur le dos, que nous les avons remués; non pas sans surprise, puis qu'enfin nous nous piquons d'être philosophes, chrétiens, Montor autant qu'un autre, mais

avec une gratitude émue qui bien sûrement n'y gâtait rien. A la vérité nous ne portions, outre nos sacs, point de crêpe au chapeau, point de deuil dans l'ame; mais d'ailleurs notre passé était laborieux; notre avenir tout entier dans l'espoir et dans le travail; notre condition, la même que celle de la plupart des hommes... et cependant, je ne sais qui de pur d'élève, de joueur nous visitait, attiré, il faut le croire, par la marche; par la contemplation; par la fite de l'ame; par la réjouissance des sens, et même, nous le supposons, par l'absence momentanée de tous ces soins, ces intérêts ou ces misères, qui au sein des villes et dans le cours ordinaire de la vie occupent le cœur sans le remplir. Ainsi donc, philosophe, réformeur, votre doctrine dans ce qu'elle peut avoir de trop chagrin. Cessez de nous rester, si vous nous laissez l'espoir de quelques félicités parfaites, bien que passagères; et au lieu de vous bouter trop exclusivement à dresser l'homme pour le malheur, occupez-vous aussi un peu de lui enseigner tout ce qu'il peut conquérir de vraies joies au moyen d'un cœur sain et de deux bonnes jambes, c'est-à-dire, en marchant en toutes choses à la conquête du plaisir, au lieu de l'acheter tout fait, ou de s'attendre endormi.

Mais il est tems de nous mettre en route. Ce sont ici trente six journées, lecture, qui s'ouvrent devant vous, et non plus vingt quatre, vingt cinq. C'est beaucoup, c'est trop; mais s'il est bien vrai que nous n'avons pas le tems d'être bref, nous n'avons guère davantage celui d'être long. A l'œuvre donc, et vous, mes chers compagnons de voyage, embournez-moi, venez en aide à ma mémoire, dans la crainte que j'aie omis quelque une des grandes choses que nous avons faites!

C'est le mardi 11 août que nous nous embarquons sur l'aigle, crainte des bouillottes. Nous ne fons pas comme Homère le catalogue des navires, mais s'il vous plaît un petit catalogue des personnes.



Cette toute-bonne grosse dame, toute reluisante de santé et d'embourpoint, que M^r Toppfer porte évanouie sur le pont, c'est la Bourse commune. Vous traitez-mes, propos moelleux, séduisant tableaux de joie et d'allégresse; rien ne peut adoucir son humeur, ni charmer ses appréhensions. Toujours elle semble dire avec Dom Loupcau:

« Quant à moi qui ne suis bon
« qu'à manger, ma mort est certaine! »

L'autre dame c'est Madame Toppfer. Dans les délibérations M^{lle} Toppfer est toujours pour une gorge de plus, pour un repas d'extrait, pour un plaisir en sus. La Bourse commune ne l'aime pas.

Vient ensuite M^r Moynier, l'ami commun du maître et des disciples. Il se propose de faire d'une de ces excursions pedestres, pour savoir au juste quel en est bien le goût, et il n'aura pas tenu à lui que ce goût ne soit excellent, tout au moins pour les camarades. En effet, M^r Moynier a le puyos aimables, l'allure gaie; l'entraîne à commandement, sans compter, dans son arriere poche, dans ses antres dévoties, souverains pour charmer les tristesses d'un jour pluvieux. Il vit bien avec son sac, moins bien avec son bâton; et l'on s'afflige à Berganzano de les voir se quitter pour toujours sans larmes de part ni d'autre. M^{lle} Moynier régale souvent la troupe; il lui offre la café après dîner; c'est pourquoi la Bourse commune a raté du penchant pour lui qui ne peut pas la souffrir.

Plus loin, ces deux touristes, l'un haut de taille, l'autre qui ne voyage jamais à l'ail nu; ce sont deux anciens ébères qui ont rejoint. L. Disceigneur, déjà décrit dans les précédentes relations; et C. Hantier d'Orlais, prêt d'Andouze. De ce dernier on ne peut entendre parler de sa ville natale; que c'est un Genevois parlant de Genève; tant il lui trouve de charmes et de beautés inconnues. Par malheur, il lui échappe une téméraire sortie contre nos fruits qui sont acides

et contre nos huiles qui ne sont pas d'olive! Voilà la guerre; et de l'huile sur le feu! A l'aise de toutes parts, Hantier torques, reborque, tient tête à tous et à chacun; et c'est beaucoup s'il lui reste du tems pour manger, du tems pour s'évanouir, du tems pour aller ses imprécations sur un carnet, du tems pour faire remettre un verre à ses lunettes, et du tems encore pour déchiffrer ennemi toutes les inscriptions qui se présentent. Elastique, vif, prompt, il se tire pourtant de tout et de quelques choses encore, se réservant pour partie faible d'oublier le nom des endroits où il passe, et d'astrophier en arabanche celui des lieux où il séjourne. Seul de la troupe, Hantier jouit d'un imperméable, ou plutôt toute la troupe jouit de l'imperméable de Hantier. On y enveloppe tout ce qui a froid, on y ploie tout ce qui est malade, on en revêt tout ce qui ne peut pas entrer dans le manteau de M^{lle} Toppfer, moins imperméable sans doute; mais banal aussi, comme tout ce qui appartient à chacun d'entre nous. L'air de voyage, les intérêts de l'ambulante colonie le veulent ainsi, et ce n'est pas ce qu'ils veulent de moins bon. L'excellent Robinson, tout seul dans son île, ne pouvait qu'apprendre à se tirer d'affaire par lui-même; plus heureux encore, une caravane d'enfants, jetés au milieu de contrées étrangères, l'un de toutes les commodités, de tous les secours et de toutes les ressources de la maison paternelle ou du toit de la pension; ne peut qu'apprendre le charmant secret de se tirer d'affaire les uns par les autres, et se former à cette générosité, secourable et franche, qui n'est pas extraordinairement commune; mais qui est au revanche si aimable et si digne d'estimer qu'elle marche la toute première après le grave cortège des vertus.

Et pour le dire en passant, à considérer l'effrayant développement de ce prévenant confort qui se au devant de tous les desirs, de toutes les fantaisies de quiconque peut le payer, et qui, en venant de toutes parts la mollesse, la torpeur, l'égoïsme, tend à remplacer partout le plain par un insipide bien-être; il est sage, Instituteurs, parents, pères de famille, de saisir au vol toutes les occasions d'en combattre chez les jeunes hommes l'influence délétère. Or, les voyages à pied, même avec leurs rigueurs, et périls, même sans Mentor, mais entre Solimaques choisis, forts de santé et légers d'argent, sont bien certainement l'un des plus efficaces moyens de rendre par quelques-uns de ses côtés l'éducation mâle, saine et virile. Quelles directions, quelles exhortations pédagogiques pourraient valoir, dites-le moi, ce combat momentané avec la nécessité ou paroisme, avec la réalité du saur, et avec le monde son cousin? Quelles leçons pourraient remplacer cette libre action de jeunes volontés se mesurant avec des obstacles dont personne n'a préalablement adouci les rudesses ni arrondi les angles, ou cette obligation de s'être aidés qui naît de l'absence du besoin, son père véritable, bientôt s'ennuie, s'épure et se transforme en contentement et en plaisir? Ainsi, favorisé, croquez-m'en, ces excursions auxquelles nos cantons ouvrent un champ d'ailleurs si beau; et que, plus souvent encore qu'aujourd'hui, des caravanes d'adolescents se croisent sur les cimes de nos montagnes, ou, arrivés le soir au même gîte, s'y partagent joyeusement les grabats d'une modeste hôtellerie. Je sais un père, c'est l'un des écrivains les plus populaires de la Suisse allemande, qui bien plus hardi que vous, que moi, nous n'oserions l'être, chassant paternellement de la maison pour deux semaines, pour trois semaines ses jeunes garçons au leur disant: « Voilà songez-y, avec cela vous vivrez à vous trois vingt jours, vous vivrez tels endroits, vous ne ferez pas le mal, tout le reste vous regarde. Enu bravez-moi, et bon voyage! » Certes, pour s'en faire ainsi, il fallait avoir su cultiver déjà dans ces jeunes d'enfants le germe vigoureux d'une moralité rustique; mais pour n'oser le faire, il ne faut aussi qu'avoir laissé ce germe se rabougrir, et le caractère s'écarter à l'ombre d'une direction qui se croit habile parce qu'elle est paternelle; et sage parce qu'elle s'affronte rien. De retourner à mes murures.

Voici venir justement l'agresseur du troupeau, un petit lionistule de onze ans, sorte d'enfant de troupe qui rencontre son grand frère dans chacun des soldats du régiment. Il s'appelle Léonidas: on lui fait passer de fameuses Thermopyles. Tantôt il joue et s'agitille à l'avant garde; tantôt il s'entande; et alors quelque grand frère le soulage de son sac; plus souvent il éclate de rire ou bien s'endort assis, debout, couché, ou zigzag ou en quinquaine.

Tout est aux écheurs matelots ou couchettes.

On reste Léonidas poursuit les papillons, guette les sauterelles, agace les grenouilles, fait des ricochets dans les flaques, et c'est ainsi qu'il obtient les mœurs et les institutions, toutes les fois qu'il ne dort pas.

Or, les deux frères Auguste et Adolphe Morin, Fairbairn, Mares, Duplant, Dougo, Spitzenberg, Lagaly, M^r Toppfer, forment une phalange de vieux troupiers, déjà connus par nos précédentes relations. Or, les deux frères Auguste et Adolphe Morin, Fairbairn, Mares, Duplant, Dougo, Spitzenberg, Lagaly, M^r Toppfer, forment une phalange de vieux troupiers, déjà connus par nos précédentes relations. Or, les deux frères Auguste et Adolphe Morin, Fairbairn, Mares, Duplant, Dougo, Spitzenberg, Lagaly, M^r Toppfer, forment une phalange de vieux troupiers, déjà connus par nos précédentes relations.

gards, les fiers Morins, Capely, Spitzenberg, Bourgo, Marcet, de tout sous vieille garde, soutiennent l'honneur du corps; ce dernier, sujet à semer en route ses haies et fourragement, n'y donne plus que son chapeau. Enfin, M. Toppfer, vétérinaire, payeur, drapeaux, munitionier, frater, général et empereur, le tout en petite tenue: blous gris et lunettes noires. Ce genre seulement, des sous-pieds pour marquer sa dignité, et un chapeau blanc, comme les moines, pour se couvrir la tête.

Dans la garniture, indistincte de la troupe, qui soulève toutes les pierres et se dérange tout le séant. En quelque endroit qu'il marche ou qu'il se repose, s'il, vingt pourvoyeurs de fécules s'appellent à propos d'une marche qui vole ou d'un gaillet qui fait sa promenade. De cette façon Baumgartner ne va jamais droit devant lui, il oblique, il recule, il disparaît, reparaît, tourne en spirale ou décrit en asymptote, et l'on en est encore à savoir comment cet itinéraire l'a conduit à Genève, où, à peine débarqué, il s'achète une tortue. Cette tortue est si petite, si douce, si intéressante, on cède surtout qu'elle ne mange rien, soit de tristesse, soit faute d'aliments convenables, que chacun s'en met à la carène, s'informe de sa santé et prétend qu'à table comme dans les halles on la laisse errer en toute liberté sur la nappe ou sur le gazon. On découvre un beau jour qu'elle bout, puis qu'elle se baigne; puis qu'elle mange, mais seulement des aliments qui flottent dans l'eau. Grande joie. Aujourd'hui cette tortue est en pension chez M. Toppfer, instituteur à Genève, où elle jouit d'un air salubre, d'une nourriture saine et abondante, et d'eau à discrétion.

Chauvet Michel, et Chauvet Marc, qui voyagent pour la première fois avec nous, et qui s'en tiennent des mêmes, sent de la troupe, Michel jouit d'un palato de route dit qu'on aime, dans la doubleur, qui lui donne l'air d'un fashionable agacé. Le palato qui était né pour la vie civile, ainsi soumis aux vicissitudes de la vie nomade, passe par toutes les nuances successives d'une décoloration palisante et bigarrée, et, de bai, devient pie. Mais, tant la forme l'emporte sur la couleur, il conserve, grâce au style de sa coupe, un air de distinction, et conquiert des hommages jusque dans son arrière-vieillesse. Chauvet Michel note, émit, se réveille et procède par grands pas; tandis que Chauvet Marc procède pas pas inigaux et secrets, regarde son chemin, blanchit au soleil, et sent des frimes à ronger sac et courroies.



Midard, boniste silencieux, excepté lorsqu'il latérisse, avec un pas d'avant-garde, tient le centre ou ferme la marche. Demote et Les voléguent tantôt sur le front, tantôt sur les ailes. Ils sont gris de costume, blonds de cheveux, tenant sur le scandinave clair. Ils guettent les rochers, regardent aux pruniers, et, d'ordre supérieur, se contentent de soupiner en parlant sous les brailles, ou en couloyant les ceps.

Enfin David, Major domus, qui soigne nos intérêts matériels, part en courrier, nous trouve des chambres de lits, des vivres, même lui en a point, et s'en va à débattre les prix avec les hôtel maîtres du Tirol et de la Lombardie, dans lui, la Bourse commune serait morte à l'heure qu'il est, au lieu qu'elle n'est que plate comme une jouquette sortant d'un berbier.

Ces vingt-trois voyageurs viennent se mêler aux autres passagers de l'Argle. Le ciel est souriant, le lac tranquille, l'air calme.

Tout dort... et les vents et Neptune n'étaient cette vapeur qui ne dort pas, ce piston qui bouillit, cette chaudière qui menace, et s'entretient entre bateaux qui menace aussi. Voici comment on conte l'histoire. Il y avait une fois deux bateaux et un troisième qui gagnait entre eux trois, juste de quoi en faire passer un seul, lorsque survint un quatrième.

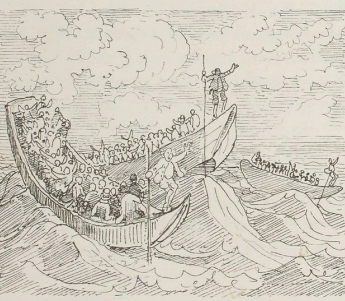
Et voilà la guerre allumée. guerre d'affiches, guerre de journaux, guerre de victoires. C'est cette dernière seulement qui donne des trancas aux passagers.

Il y a beaucoup de monde sur l'Argle: quelques Genevois, des français, des anglais, et aussi un Monsieur qui lit à haute voix les saintes lectures, au murmure des conversations, au bruit de la manœuvre, et aux éclats de rire des passagers qui dans cet instant

regardent comment on s'y prend pour hisser, d'un petit bateau dans un grand, une enorme dame effarée. C'est une opération laborieuse, pour laquelle il faut trois vigoureux gailloids qu'aucun scrupule n'empêche de saisir le ballot par le bout qui se présente, ou de radier la tête et les deux bras contre le côté qui penche, mureussant quoi tout vient à point et la marchandise arrive à bord sans s'en être mêlée. Ce qu'on nous hisse ainsi se trouve être une sorte d'édouard multicolore, caillé d'un long foulard pointu, chargée de bagues et colliers, et qui dit la bonne aventure. Quant au Monsieur, il lit toujours. Cette gratuite obstination choque les uns, fait sourire les autres, et transforme presque un acte de piété en un acte de scandale.

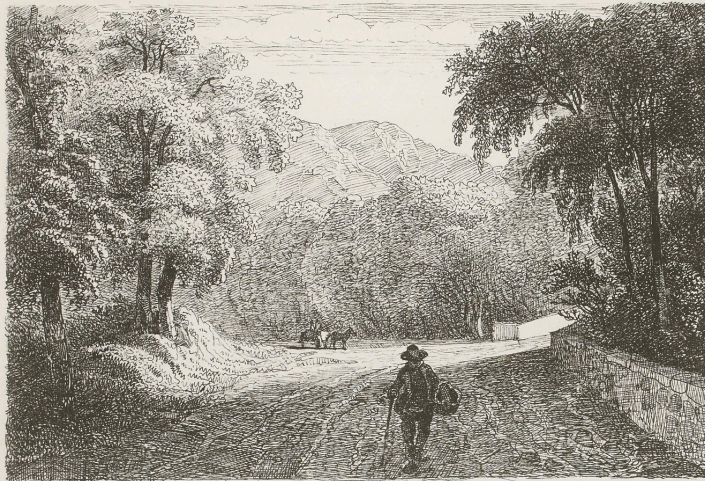
Le Monsieur nous fait songer à un usage qui s'est introduit depuis quelques années dans plusieurs auberges de la Suisse; c'est celui d'y placer des Bibles dans les chambres, dans les salons, et jusque dans la salle à manger. Et ce donc parce que celui qui pratique la lecture des saints livres ne saura pas s'adresser à l'hôte pour qu'il lui en confie un exemplaire; ou bien est-ce dans l'espoir que le grain de la parole viendra fortuitement à lever dans le cœur de ces voyageurs qui passent affairés, qui se couchent en tumulte, ou qui dorment joyeusement à cette longue table chargée de mets et de bouteilles. Né l'un ni l'autre de ces motifs ne nous paraît raisonnable, que, d'autre part, nous ne voyons jamais sans un sentiment pénible, la bible honteusement confondue avec des vulgaires ustensiles, n'être plus qu'un meuble d'hôtelier, et, de tous, le plus délaissé. En effet, sans parler des indifférents, il se rencontre beaucoup d'hommes pieux qui estiment qu'il y a un tour pour tout, et pour le recueillement aussi; que même au voyage, le moment le plus particulièrement mal choisi pour se livrer à une lecture efficace et respectueuse, est celui que l'on passe à l'auberge, au milieu du bruit, du tumulte, du plaisir, des préoccupations d'arrivée et des soins de départ.

Adèle, Morge, Bucky, nous curions des congoisons de passagers. Soumis que nous sommes, pour des considérations financières, à une diète absolue sur le bateau, nous n'avons rien de mieux à faire que de contempler philosophiquement ces coques flottantes, s'embourgeant de gens silencieux et préoccupés, que mènent du bout de la rame deux manans distraits. De tout loin ces manans agacent de leurs joyeusetés les naïfautiers de l'Argle, tandis que, de tout près, ils manquent la corde qui at- tache un bourgeois, offrir une nourriture et jeter bas trois valises. S'enfrent dans la coque, et l'on s'y empresserai adement de faire place aux victimes qui doivent regarder la rive. Alors l'Argle reprend son vol, la coque surprise par le sillage du bateau, dans une pleine tempête, et les manans crient à l'envi. C'est que tout à coup il leur revient à l'esprit une kyrielle de commissions qu'ils ont oubliées de faire. — Ohé!... La cli de la mat- le a resté chez Baumz; manque pas de la réclamer! — Tu poses les rairins chez Dardard, le panier est à Jean Marc, et le linge à la Louise! — Ohé! Ohé! Dis à Pierre qu'il ne veut pas garder sa jumelle; elle a la morve! — O Joseph, qu'il ne pouvions pas achever la toiture; foute de taire!... Il s'en manque de deux chaus!... Ohé! Ohé!... à l'Argle, qu'il se valise!... Le reste qui se perd dans les airs servira pour l'ordinaire des jours suivants, tant et tant qu'à la fin cet anglais saura où est sa valise, et dans quelle ville il doit se rendre pour changer de linge.



Les trois heures, nous débarquons heureusement à Villeneuve et tout aussitôt nous nous adonnons sur Argle. Ces plages de Noville et de Chessel ne nous semblent ni aussi belles ni aussi aimables que les que nous les visitâmes au printemps. Ce n'est pas leur fautes, c'est la nôtre. Au printemps, elles formaient comme l'horizon fleuri de notre courte promenade, nous nous y passions avec délices, nous les quittâmes avec regret. Aujourd'hui, elles nous apparaissent comme le bout d'un nous nous lançons vers de lointaines et plus brillantes contrées, en sorte que nous les franchissons hâtivement, l'ail distrait, l'œil sur Genève, et plutôt régnis que charmés par le ruisseau spectac- le de ces ames dentées, de ces bois, de ces feuillages jannés, qu'empourpre le soleil du soir.

Dès la première heure, et surtout dès celle-là, les débutants ne peuvent assez dire combien un bavarois, est chose légère, commode, agréable, pratique. Mais dès la seconde heure, ils oublient d'autres sujets, et, par exemple, ils se plaisent à établir qu'Argle n'est pas déguisé. Ils se transportent, Argle est toujours déguisé; ou

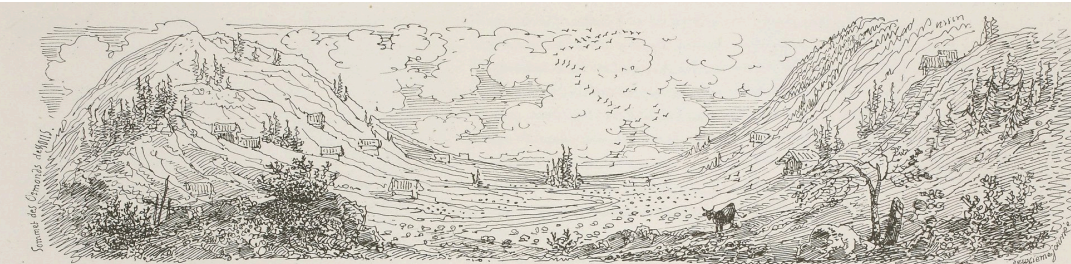


nous le paraît, ce qui revient absolument au même. En effet pour tout piston, une lieue en vaut deux; si la route est rectiligne, si la nuit supprime toute distraction des yeux, ou bien encore, si le chemin lui est déjà aussi familier que l'Ab, vous dirai-je maman. C'est ici le cas. À la fin pourtant, voici le pont d'Argle, les peuplier d'Argle, la Croix blanche d'Argle, où nous sommes parfaitement accueillis par un hôtel solennel et un sommelier chevelu. Mais Fairbairn murmure! Aussitôt l'on court à sa recherche. Fairbairn est retrouvé sous ses ailes. Il est triste, attendri même, parce qu'il ne se sent pas bien, et que ses jambes lui donnent le porter à Genève, refusant tout à l'heure de le porter jusqu'à Argle. On le console, on l'égaye, on le met à table, sa tante s'acharne à lui d'ail, et tout va à merveille, n'était le garçon chevelu qui, sous la direction de l'hôtel, solennel, asperge sur blouses de vernice. C'est très convenant pour des particuliers à peu près aussi dépourvus de linge et de brodes, que cet anglais qui attend de nouvelles de sa valise.

Une fois hébergés, plusieurs des voyageurs sortent de leur poche un carnet, et de leur contrepoche un crayon, et

fin de prendre note de leurs impressions, c'est le mot consacré aujourd'hui. L'habitude est bonne; bien des loisirs autrement utiles, acquiescent ainsi du prix ou outre ce commun penchant unit, rassemble, et fait par fois d'un jour de pluie qui vous retient à l'auberge, un jour extrêmement précieux pour s'arrêter de renseignements et combler son ardeur. Quant à ces impressions, elles se comptent volontiers du nom des endroits, de la note des distances, et d'autres événements pareils, mais qu'imprime? On commence par là, on finit par autre chose, à mesure que l'on observe davantage, que l'on sent un peu plus, et que le crayon, à force de s'y essayer, trouve plus de mots pour dire et plus de tours pour exprimer. En attendant le naturel se conserve, ce qui vaut, à soi tout seul, la peine d'attendre.

Sur ces entrefaites, un orage éclate; la foudre gronde aux quatre coins du toit. Si nous dévions des anciens, ces auspices nous feraient reprendre sagement le chemin de la classe, mais nous sommes des modernes, l'éminé Plantier qui, revêtu de son imperméable, part à dix heures du soir pour aller mettre une lettre à la poste. Lotez, imperméables, crinolines, racachout, nafs, cricotes, toutes choses inconnues à l'école l'ancien et à l'école la jeune aussi. (voir ci-dessus, l'embée du pont d'Argle)



Il a tenu toute la nuit, et ce grand matin il pleut encore, mais le ciel, fatigué de colère, semble disposé à dormir. À peine levé, Cazaly écrit ses impressions, qu'elle? On ne sait pas. D'avis il de ceux qui les écrivent d'avance? Il affirme que non. À ce propos, nous nous rappelons qu'un de nos touristes il y a quelques années, pour être plus libre de tout soin durant la route, partait de Genève ses lettres toutes écrites, datées, ployées, fermées, adressées; il ne lui restait plus qu'à les jeter ou passer dans la boîte. Dans chacune il se portait bien, tout le monde aussi, nouvelles excellentes. Il faut être non pas impudent, non pas étouffé, mais seulement bien fraîchement né, pour jouer ainsi avec l'esprit, cette tête louchée, quel homme fait ne carosse que parce qu'il s'en défie.

Il s'agit aujourd'hui de traverser de la vallée du Rhône dans celle du Jura, par le passage des Ormonds. Jusque deux heures d'Argle la route, nouvellement établie, est praticable aux voitures. On monte, on s'élève de zigzag en zigzag, sur le flanc d'un roc escarpé, et après beaucoup de dunes on aboutit au dépay, d'emp mais sous et un cabaret qui est l'auberge. Ce doit être d'apparence pour les voitures. La commune d'Argle, qui a fait cabot ouvrage, se souviendrait-elle dans la situation de ce seigneur romain qui, ruiné par l'écolier, ne put suffire au palais? Il faut croire que non. Toutefois, maintenant que l'on a substitué au casse cou de l'hôtel St Denis, une route excellente qui conduit de Vevey à Bulle, et par là dans le Jura, nous craignons qu'il ne soit devenu superflu d'en percer une aux Ormonds, et qu'ainsi, caroté de chemin n'ait pas de suite.

Nous entrons dans le cabaret pour y dîner. Les rivières y sont rares, le service triste, et les maîtres désagréables. On dirait que nous en pouvons mais de ce que leur route s'arrête là. Les prix aussi sont désagréables au dépay, mais l'hôte nous en donne la raison. "Ne paie-tou pas, dit-elle, de nos jours de l'annulation à la com-mune? Croyez-vous donc que c'est rien, une annulation de noumte neuf louis". C'est donc l'annulation que nous payons, et non pas la déjeuner, comme nous étions d'abord portés à nous l'imaginer.

Quel est le dépay, il n'y a plus que des dentiers qui s'entrevoient, dans comptoir un bruyant larmier d'Ormonds dessus et d'Ormonds dessous. En conséquence nous prions l'hôte de nous fournir un guide. Elle nous fournit son fils, jeune homme d'une grande espérance, mais qui nous demande par l'organe de sa mère un prix qui s'est d'une lieue l'annulation. On lui offre trois francs pour nous mettre sur le revers de la montagne. Le père ne faut pas de ses trois francs, et voilà que nous partons sans trop savoir pour quel Ormonds. Le bontemps un gros homme qui d'une chambre haute nous regarde passer, se met en devoir de nous leur embarras, lorsque lui-même vient à s'embarrasser dans sa poche trop étroite et y demeure prisonnier par la pants, absolument incapable de nous la moindre indication d'un dentier quelconque. Ainsi nous cheminons à l'aventure, jusqu'à ce que nous nous trouvions bientôt engor-gés dans l'Ormonds dessus, dont, deux de nos femmes nous dégagent pour nous remettre sur l'Ormonds dessous auquel nous nous efforçons de nous consacrer.

devenais tout curieux. C'est plus aisé une fois que nous avons atteint le Combal, trois autres maisons qui forment le dernier village, qu'on rencontre sur ce revers. Chose d'ail-

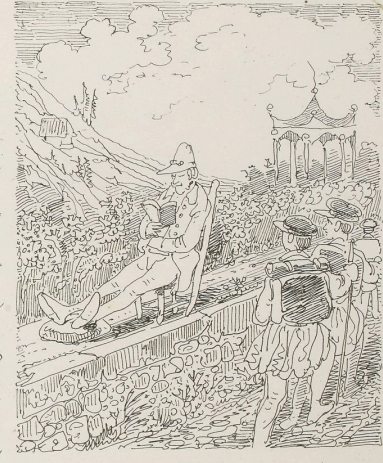


les, et y a là un pavillon chinois, une haie de prunelliers, et un Mont, assis sur une vraie chaise; qui le dant un machin, nous n'en revenons pas.

Qu'en reste cette vallée, à partir d'Orléans, est de une si diable beauté, l'air si grand, peu pittoresque, et au delà de la Combal, sur les sommets du passage, une vue formée d'aspect incomparable. C'est le premier endroit qui se soit rencontré dans nos voyages, où Mr. Saffier n'ait su voir ni le rudiment d'un dîné, ni l'apparence de quel que chose à croquer. Deux ponts restés, des chalets de boiseries, voilà tout. (Voilà en tête de cette journée.)

D'ailleurs, ce bled des solitudes, cet air des montagnes, ce parfum des pâturages, qui ne se croque pas, mais qui restaure. Et puis le merveilleux, le drôle de l'endroit, c'est quand nous venons à songer pourquoi nous y sommes. En effet, qui donc imagine jamais, voulant aller à Venise, de prendre par Ormoud dessous? N'aimons, nous courons risquer de passer pour des fous, si l'on ne nous permet un petit mot d'explication.

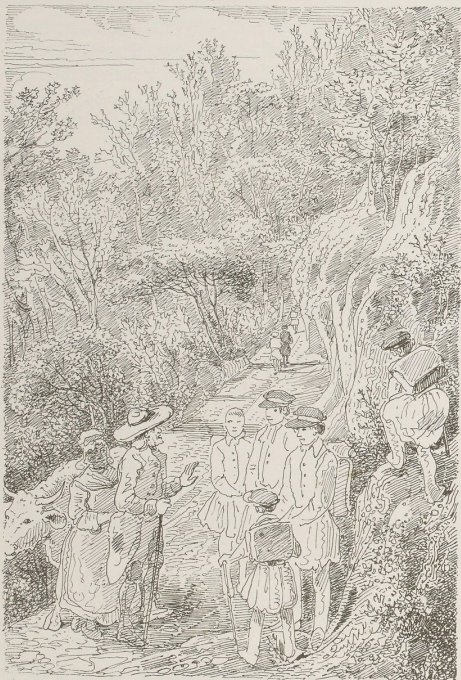
Souvenez-vous, lecteurs, que nous nous dirigeons sur



le Tyrol, souvenez-vous en même temps que nous voulons y arriver tout à la fois, sur nos jambes, par les montagnes, et sans passer par le simple que nous nous réservons pour le retour, puis instruit de ces données, avec la carte. Vous y pouvez suivre, à partir du diu menthal où nous allons entrer dans deux heures de temps, une ligne presque directe, et tout entière montée grasse; qui aboutit à Coire, en passant du diu menthal, par la gorge de Blonnois, dans la vallée de l'Ar, de la vallée de l'Ar dans celle de la Lœ, par les Grimsel et la Suen, de la vallée de la Ruus dans celle du Rhin, par l'Obersalp et Dissentis. Une fois à Coire, il s'agit d'entrer dans la Vallée de l'Ar. Nous pourrions franchir le Splügen pour en aller chercher la porte à l'embouchure de l'Adda; mais, plus hardis, nous voulons, nous, y pénétrer par escalades, et aller surprendre la fleur à sa source. Pour cela, il nous faut de Coire, pénétrer par le mont Salin jusqu'à la haute Engadine; puis, de la haute Engadine, par des sentiers à peine frayés, et des hauteurs difficilement accessibles, atteindre Ornins en un jour, ni plus, ni moins. Or, Ornins, c'est le bourg dernier de la Vallée de l'Ar, et dans notre itinéraire donne, la porte de Novice. Si deux jours de marche nous ont suffi pour y arriver, c'est, nous le voyez, grâce au docteur, grâce aux Bernoulli. N'ont donc les Bernoulli dessous, et dessus!

Quel inconnu aussi! Voici Mr. Saffier qui se réjouit fort de voir l'Engadine, Mr. Saffier est pour le Bernoulli, et puis Gléron et puis Gröfj; Mr. Moynier carresse Natsens, Moirans, Lard ou Lada, et chacun de nous avoir ainsi d'avance un endroit d'art son imagination est particulièrement frivole. De près, cet endroit se trouve être un trou. C'est égal. On a vu tout au moins ce que peut être un coin du monde qui s'appelle Gröfj, ou qui à nous Gléron, et ça fait plaisir. Le moyen d'ailleurs que les montagnes qui se nomment Bernoulli ne soit pas sveltes, toutes plantées de bonquets de pins, et mollement assises sur des crêtes vides et floues. C'est flou comme l'Arabie Pétrée; plant de grands, mûrs de glaces. Le moyen que l'Engadine ne soit pas une prairie ombuée ou des bergères et des bergers jouant de la mûette tout le long de l'an pour savoir que faire! Eh bien oui! On y joue

aux quilles, mais sur le las, et en Juif. A chaque fois que ou rompt, l'imagination recommence chaque fois à donner aux noms propres un air, une figure, une mesure, des bouquets, et est fort heureux. Combien, en effet, d'Engadines que nous ne voyons point, combien de Crisoy, de Natuns que ne fouteront jamais nos pas! En attendant

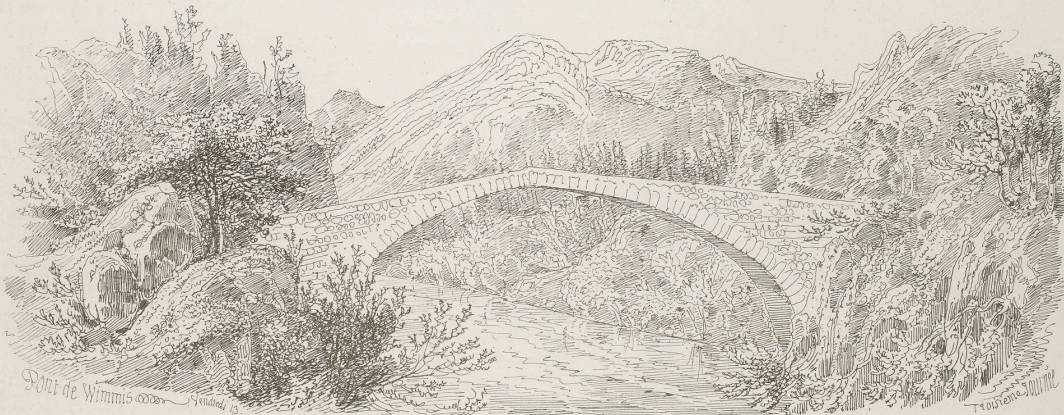


suite durant un petit quart d'heure, dans la même gomme fidèlement. Mais voici Château d'Oex, nous hâtons l'escalation et doublant le pas, d'un saut nous sommes dans la salle de l'auberge où l'on nous sert à boire. De vivres point. Il y en a pourtant, mais la Bourse commune vient de déclarer à l'hôte que nous n'avons pas faim. Et de l'eau? S'il vous plaît!

Mais savez-vous qui tue la fête, qui étouffe la tance, qui change en pôle-muit les vives couleurs, les mouvantes figures, les amusantes scènes où se plaisait votre œil charmé? Ce sont les itinéraires, lisez les, et vous êtes perdu. Tout vous sera familier d'avance la ville et le hôte, le guide, le domestique, tout vous aura été traduit d'avance en ignoble prose, en insignifiant et bête réalité, en longueur de poids et de mesures, en érudition de tarif des monnaies. A tout dire, vous saurez déjà tout par cœur, et ne vous enrez vous n'en saurez pas davantage. Plus d'impression vive, neuve, spontanée; plus de détails possibles pour l'enthousiasme; plus d'espace pour les souvenirs, plus d'oubli pour l'admiration. Vous savez au juste, et par d'ici d'export, ce qui est à louer, à ne pas louer, à trouver sublime, à trouver mesquin. Vous voyez ce docteur ennuyeux qui, le livre à la main, longue et constamment, au lieu d'être ce voyageur qui apprend avec curiosité, qui observe avec amusement, qui tout en ajoutant, tout en se retranchant sur l'abaissement de la fête, tout à tour de lance s'élève, la raillerie ou l'insultant, et sans cesse lui ouvre de nouveaux domaines que bien vite elle peuple et décore. Fuyez donc les itinéraires, fuyez les itinéraires, tous ces itinéraires-là ne vivent qu'à faire taire son charmant babil pour nous rendre à la place leur insignifiant redoutage. Surtout, exceptez de la prescription, le bon Elst, Murray, Soliman, quelques autres encore, qui sont, non pas des guides bruyants, mais bien plutôt des compagnons instruits et sages, après qu'on bricole tout le reste; bricolez surtout cette redoutable *Revue des lieux* que se reproduit d'année en année, rare en itinéraires pour la plus grande gloire de l'écrit, cette *Revue* à huit compartiments, ce cas de chemise de huit quintaux, ce collier à huit drogues que nous ne sommes pas même certains de savoir pas eux, puis qu'il l'hôte qu'il est encore, un je ne sais qui s'attache à nos souvenirs de Genève, les impressions, les hâciles, comme pour les refondre en huit, et pour les ployer en quatre!

Quand on des pâturages des bœufs, l'on retrouve, en descendant sur Château d'Oex, les sapins d'abord, puis les hêtres, les noisetiers, et un petit chemin qui serpente à l'ombre de leur cône. Nous sommes dans ce chemin un naturel et sa vieille qui descend aussi, en compagnie de leur va che. Ce brave homme n'a jamais vu tant de gens à la fois dans ce chemin-là. Oh! fait-il. Et où est-ce que vous allez donc bien? — A Genève. — Oui!! — Oui — Bon! bon! bon! bon! bon! (comme qui dirait: là, là, j'y suis, j'y suis!) — Et où est-ce Genève? — La bas. — Oh!! — à droite — Oui!! — oui — Bon! bon! bon! bon! bon! et ainsi de suite.

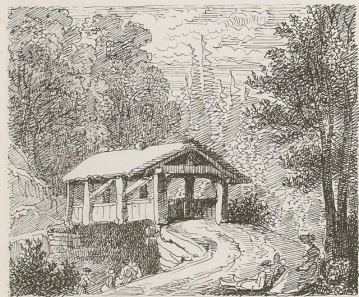
De Château d'Oex à Gessenay, qui s'appelle en notre langue *Gessenay*, c'est une promenade de trois lieues. La soirée vaut celle de hier. Tout est, tout sentille, une fraîcheur sans brève tempête, les ardeurs du soleil radieuses, et les yeux se promènent sur un si agréable spectacle de champs et de prairies, qui réveille sans distraire, sorte que le babil se sonne. Aussi la promenade nous paraît courte, et nous en avons tout disposé encore à l'hôtel de l'Oex, bravant après le dîner qui s'apprête hâtivement. A la fin une table se dresse, un Monsieur s'y place avec nous, et l'on nous sert trois petits menus; je veux dire indigènes, farouches, et qui trouvent la plaisanterie de leur manger, du dernier mauvais goût. On leur fait leur affaire, et à des poivres aussi, qui se trouvent être une dissimulation ingénieuse de poisson gâté. Quant au Monsieur, sa soupe mangée, quelqu'un le demande, et il disparaît. Oh!!... D'un côté la politesse exige que nous attendions, d'autre part, la Suisse se passe, et Wallbourg ne revient pas. Alors nous prenons le sage parti de lui servir scrupuleusement des portions, et nous devonons les notes.



On sort de Gessenay, la route zigzague. Comme! Tout aussi-tôt nous prenons par les prairies, puis, tournant à gauche, nous escaladons le plateau, tandis que bien loin rompt sans fin ce long serpent de route. Les malheurs l'aurore a prodigieusement pleuré ce matin nous voilà rigolant de rôtir, et boudant, mais c'est très-poétique.

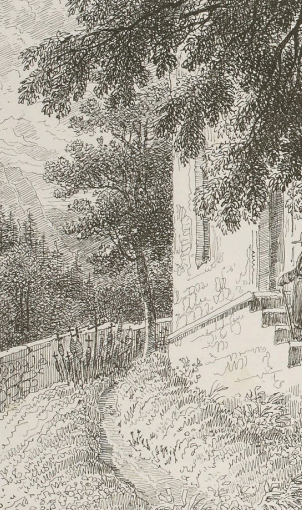
La vallée de Sionenthal présente dans un espace d'environ vingt lieues, non pas des sites remarquables précisément, mais intéressants et variés. A partir du tout des rochers de Gringens, au-dessous desquels la dernière nuit dans des profondeurs alpinas bordés, et recouverts presque, d'une végétation admirablement riche et vigoureuse, on passe insensiblement par tous les degrés qui séparent le buffle du bouquet, et l'agreste du saurage. Le point le plus élevé est au-dessus de Gessenay. De là on redescend vers des sites qui ne ressemblent point à ceux de l'autre côté, c'est le paysage bernois, plus grand, mais plus monotone, sévère, mais éclatant de verdure, où l'esprit d'ordre, où le bon goût, où le bon goût de

A black and white line drawing of four men in 19th-century attire walking through a wooded area. The man in the center wears a wide-brimmed hat and a long coat, carrying a bag. He is followed by a man in a top hat and a third man in a bowler hat. A fourth man in a top hat is walking away from them on the right.

[illegible][illegible]

Lorsqu'il se réjoints, arrivés à moitié-chemin, que reportent à l'heure, l'un des vœux à Blanton, c'est d'y prendre place jusqu'à Erlenbach, où nous devons coucher ce soir. - Accordez-le, car si Blanton renverse son écuelle, en jamba la table, prend dans ses sacs, oublia son bâton, se chance dans la malice, et roule, roule déjà bien loin. De notre côté, nous ajoutons nos sacs

Nous arrivons de bonne heure à Erlenbach, où l'bus est fini.



On s'est couché, l'hôte¹ se retire des champs, et il est nuit close quand nous pouvons enfin nous mettre à table. Entre autres choses, l'on nous sert ici deux gros plats de champignons aux² artichauts, ou³ris ou⁴ rappare⁵ses? que si on venait de les ramasser dans le bois. Les plus connaisseurs s'abstiennent d'y toucher, craints d'empoisonnement, lorsqu'un vient à approcher que ce sont des champignons de pâté⁶ faits au moule. Alors les plus connait⁷ seurs richement bien sûr leur part de danger. (Compte, le Cimetière d'Erlebach)



Rien d'ailleurs n'est plus borné de caractère que ce double endroit, Minimes et Spéyts. Le château du bailli y est encore debout, sur la hauteur, dans toute sa lourde et forte
 ampleur, avec ses fenêtres éteintes, sa cour intérieure, ses tours carrées, des grès tassés. Autour, de grands peupliers, des chênes robustes, des voyers séculaires, puis les prairies fraî-
 ches et tendres, où se pressaient des vaches énormes. Le tout donne une impression de grandeur, de force, de nationalité vigoureuse et l'on se prend à souhaiter que plus libre et
 plus heureux, le peuple bornois d'aujourd'hui soit un peu aussi puissamment constitué que le peuple bornois d'autrefois.

Cependant un homme herculéen descend le rocher de Spietz, agitant sa crinière, et tout semblable à Oreste poursuivi par les furies. On s'arrête, on se retourne, on



contemple le désespoir de l'infortuné, qui, prenant aussi par les prés, arrive droit sur nous, gesticulant, ruiselant, violet, furebô, et baragouinant du gâbler une épopée en haut allemand, à rien pas finir. Nos rogans s'approchent et nous apprenons avec surprise que les gens de la Savoye ont préparé un dîner pour vingt deux personnes; — Mais on n'a rien commandé, l'un a rien décommandé, non plus. — Mais M^r d'Erlach nous a conseillé d'aller à Fultee! — M^r d'Erlach a trop parlé. — Sur quoi l'on compose, M^r Topffer paie; l'homme s'en va, et c'est ainsi que nous avons été assez maladroits ce jour là pour payer deux dîners et n'en consommer qu'un!

Une chose nous reste pourtant de l'aventure, devinez quelle! C'est le mot de cet homme! M^r d'Erlach a trop parlé! Ce mot devrait provenir dans la troupe, et à quiconque méritait sans nécessité, s'interpose officiellement, ou s'entend à plaisir, on applique tout chaud un: Monsieur d'Erlach a trop parlé. Certes, M^r d'Erlach n'a voulu que nous obliger, et il l'a fait le plus gracieusement du monde; ce qui n'empêche pas le mot d'être à la fois concis, juste, expressif, fin et convenable. Tous les payans ont du style!

Enfin voici Fultee! C'est un trou bien autrement petit que Spiez, une case de quatre sous, au bord de l'eau. Décidément il a trop parlé, M^r d'Erlach. Toutefois le dîner va mieux que ne le fait présager l'hôtellerie, les Kirchnuss surbuis l'importent encore sur celui de Fries, et si l'hôte y consentait, nous lui en mettrions une charge sur le dos. Douze batzen le pot, sur ces entrefaites, une belle calèche s'arrête devant la porte. Nous y considérons gravement assis et juxtaposés le roi et la reine de Hongrie; qui de leur côté nous considèrent juxtaposés parallèlement et assis autour de quatre Kirchnuss. De tout temps, dans nos caravanes, on a appelé, de soi et de soi-même Hongrois, ces épaves touristes, qui graves et panis, voyagent sans y prendre garde; et comme pour la monnaie, il faut que le Monsieur ait soixante ans accomplis, et un habit bleu à boutons d'or; la dame cinq ans

derrière, un bâton si possible, l'embouppent serré dans une robe de bal, pas de bâton et force d'habiles.

Nous nous proposons de nous embarquer ici pour Neuchâtel, mais les bateaux y sont rares. Une seule barque sans hautes, sans pavillon, est amarrée à la rive; on l'équipe pour



nous que bien que mal et nous voguons lentement, exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant. Auguste et quelques uns emploient tout le temps de la traversée à se construire avec des branches, des sacs et des bâtons, une tente mécanique qui ne manque jamais de couler dès qu'elle est arrivée à son plus haut point de perfection. D'autres pichent le grand nombre à trop des coups de soleil sur le nez, et M^r Topffer seul se félicite intérieurement de ce qu'il n'y a ni vent, ni air, ni souffle, tandis qu'extérieurement il compatit à des souffrances qu'il partage. Après trois heures de grillade, nous touchons à Neuchâtel et d'un saut nous sommes à Interlachen.

Nous rencontrons ici dans l'espace d'une demi heure, plus de touristes noirs, vides, et autres, que nous n'en verrons dans tout le reste du voyage; et cependant, ici aussi, ils n'abandonnent pas. On dirait en vérité que l'espèce commence à se perdre; c'est le moment de se faire empailler. Chose admirable, ces tentes, pyramides, il y a des glaces à Interlachen, des glaces toutes prêtes! On envahit le café, d'auv qui peut, et un grand attroupement de lady se forme à l'extérieur, qui nous regarde faire! C'est que tout est événement, distraction, amusement à Interlachen à peu près comme dans les endroits où il n'y a ni amusement, ni distraction, ni événement de rester. La nature y est magnifique dans son détail, mais à voir le genre des pensions et la façon dont elles sont entassées, le mode de vivre et de se récrier des pensionnaires, leur ton, leur parure, leur gentillesse tout particulièrement exquise, et surtout comme il nous vient toujours à l'esprit que ces gens recherchent les beaux sites et la Duingfran bien mieux pour regarder que pour être vus. Au surplus, ils nous font plus envie que pitié, et nous pensionnaires aussi, volontiers nous leur cédions pendant un mois notre place contre la leur.

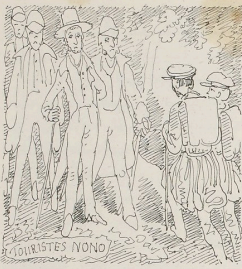
À Interlachen tout est gentleman, marchand, ou batelier. Dès qu'on entre dans l'avance ces gentlemen vous considèrent, ces marchands vous virent à leur poste, et ces bateliers vous sautent dessus, comme des pices sur un canot, pour vous boire le sang. Les voyageurs novices croient devoir répondre; offrir un peu, contester, et ils franchissent l'avance sans se douter de la Duingfran. Les voyageurs expérimentés regardent la Duingfran et se laissent faire. Nous saluons en passant deux jolies dames françaises que nous retrouvons un après les avoir quittées sur l'Alp. Elles ont leur souven. L'une est pourtant la même de l'autre. Toutes deux répondent à notre salut par un gracieux sourire qui ne peut manquer de nous porter bonheur.

À la fin, il faut bien s'apercevoir que les bateliers sont là. Quel troupeau! grand Dieu! Et comme, série de si près, faire de la diplomatie qui vaille quelque chose. On en fait pourtant, et elle réussit. Tout à l'heure nous voilà en plein lac de Brants, naviguant à l'ombre des promontoires, et promettant

nos regards sur ces magnifiques rives. De fort loin, nous entendons, tout l'air est calme; le son des chutes du Giessbach à notre droite. Je ne sais quel déstationnaire navigue à notre rencontre; c'est le bateau à vapeur. Tout innocent qu'est ce navire, nos bateliers lui gardent rancune.



Plus loin, le touriste nono, haut comme une grue, muet comme un poisson. Il se salua lui-même et ceux de son espèce; pour tous les autres touristes, il ne les empêcha pas de passer, voir



la tour. A table hôte, il me
lut, ni en face, ni ailleurs, et
tous le monde parle à lui.
Plus loin, le touriste en litère,
Quatre forts gaillards se
te en litère, s'enveloppe
rue et air, et va vite se
du calme et des bois sous
Plus loin, le touriste parle
tout beau suffisamment pour
de tient une victime qui
quel fois tous les deux alors il



doute point qu'en soi à côté de
il méprise beaucoup les pays ou
le monde." *Il est infirme ou une dame,
relèvent pour porter de tous
chaîes, d'acheminé palejar
coucher. On le refait avec
chaudes*

Il est accommodant et trou-
ve il parle. Ordinairement il
son épouse ou son ami, quel-
se relèvent. En face d'une chose



à voir, le touriste parleur énumère toutes celles qu'il a vues, sans en omettre aucune, après quoi il dit: partons. C'est qu'il veut changer de sujet.

Elle longe le touriste finiboud. Il est hagard, indigné, fait des pas de deux mètres, s'offense si on le regarde, jure si on ne lui fait place, brusque si on le retarde. Il ne porte rien, mais
 un gilet chargé court après lui. Cette espèce est rare. Nous l'avons trouvée au dessus de la Mandek
 après le pont.



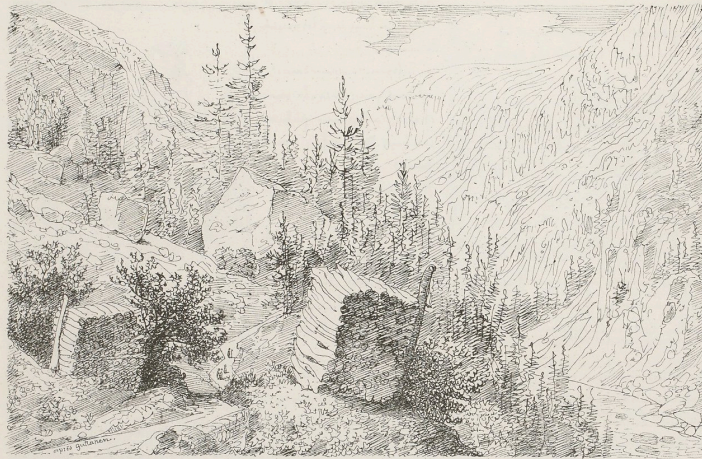
Illes sont les principaux vœux que nous avons pu élever cette année et ce que le Plus beau
 journal dit, nous n'avons plus rencontré de lui, et ce n'est à l'endroit, deux ou trois de l'épice si
 communs de l'ouvrage constant. Le bon est constant et celui qui brade les galeries, les musées,
 les monuments publics, ou un itinéraire à la main, sans pouvoir regarder, il constate, sans que tout
 se confirme, il balle, mais si l'itinéraire, le temple, il devient finissant et on ne sait plus faire
 le croquis, se cache l'oubliage d'adieu, la femme se plaint, et les petits chiens aboient.

Cependant nous atteignons le hameau de Guitmen, qui est à mi-chemin de Grindel. Au delà de ce hameau la végétation devient plus rare et plus sauvage, la vallée se creuse, s'élargit par-ci par-là, et l'air imbu d'un mélange d'un odor de rose et de moraines; l'on a sous les yeux ce grand paysage alpin, auquel le beau talent de M. Calame s'est donné l'aide d'une année, une valeur et une célébrité artistiques. Encore quelques cols, encore quelques chûtes d'eau, surtout et la



car, de ce paysagisme là, tout récemment encore mis en question à Paris, sera définitivement gagnée. Nous nous en réjouirons pour notre part, non pas seulement parce que le domaine actuel de l'art sera élargi et enrichi, mais surtout, car, surtout, par ces artistes, après avoir eu le bonheur de cette conquête, auront pu cela même administrer à la conservation, et qu'il y aura ainsi, au milieu de nous un art suisse vivant en lui-même, et qui, de soi, au lieu d'un art cosmopolite qui ne serait qu'un prétexte, sera tout d'abord chose, qui s'enrichira lui aussi, par un petit comble, le premier, le plus cher, le plus grand de tous biens, notre nationalité. Au surplus, de ces artistes récemment recrutés de la province francienne, les uns nous portés les autres inconnus nous ne méjurons, toutes, d'une silhouette vivante, ce que nous avons recueilli de plus précieux à notre gré, est justement ceci qu'elle aboutissant à caractériser bien nettement, et par ses traits aussi bien que par ses qualités, une école nouvelle nationale, vivant de sa vie propre. En effet, est-ce le gain le progrès,

la est la voie où il faut persévérer et marcher, et dans l'art, et dans les lettres, et en toutes choses, puisqu'après tout, on n'est ni peuple, on n'est un homme, que si l'on a les membres.



et non pas si on les emprunte?

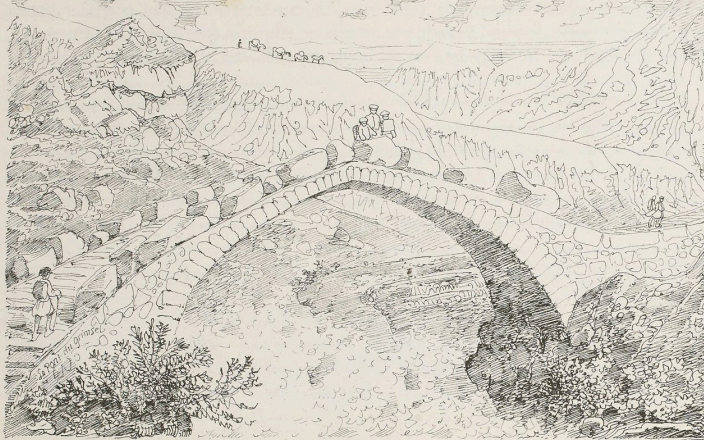
Ce reproche, nous avons entendu quelquefois, et jamais sans en être
aussi surpris qu'offensé. reprocher à l'un de nos artistes de faire tout
jours du Grec! toujours du l'historien Suisse! Quel injustice! et surtout
reprocher, et que c'est peu encourageant pour un homme qui a sa-
vés efforts et ses sacrifices de tout donner à la noble but d'élever à la
hauteur où il l'a mis, le style de l'historien suisse et national, que d'
s'écarter, d'opprimer, d'oublier par des Suisses, par des nationaux que
valait-il donc mieux que cet artiste voulut son baron et ses talens à
l'histoire de France, à la romaine, à la grecque! Et c'est même un
caneu tellement, châtiment patriotique, l'humanisme insuffisamment
pour lui-même plus le prince de l'historien. Et c'est qu'il y a une his-
toire plus belle, plus attachante, plus saine que la nôtre! Ou bien!
ces compositions la craignent-elles donc qu'elles ne courent un mai-
son, qu'elles la laissent étudiés et tous une vice nous pas de temps
pour en accomplir quelques-unes : un siècle, ce reproche, l'accuse
que l'effacement de celui qui le fait, et il tombe d'ailleurs devant
cet empressement avec lequel, par tant fois déjà, nous concourons au
achète par descriptions, et donne au monde de la ville, des tableaux
tout suisses, tout nationaux, et par le style, et par le sujet et par le

pinceaux qui les ont produits.

Ceci suit un passage en montant, sans je dire, car nous voici tout à la Haydich, où la pluie nous attend. Le vicar, ce bon vieux belais huppé fondre, est bien loin en arriere. M. Soffey, et deux ou trois autres l'attendent, tout en agitant bien, à l'approche du trainard, de l'arbre tout familièrement d'une grande race de loups qui habitent ces carrières qui vont à droite et à gauche? Et voilà pourquoi lui dit il, nous vous avons attendu? A partir de ce moment Le vicar est bien loin en avant, et jamais sans escorte. Certainement il est de petites frautes qui sans être pieuses, ont du bon pourtant, et terminent les affaires à la satisfaction générale.

Vous trouvez le Châteaü de la Haudecote rempli de moines, touristes, hommes du pays, guides et buvards. Parmi les premiers, des gens titrés : un marquis, une marquise; puis une famille alsacienne; puis le chef est un Américain que nous trouvons aimable, et d'un agréable compagnon pour l'heure; il joue du flageolet. C'est aimable; gai et agréable sans être; mais je ne sais, la culture postérieure de cet instrument qu'on trouve capable qu'il soit, et légitime autant qu'un autre; présumons-le, le fait, en esprit légitime autant qu'un autre; est honorable aussi, mais mine, fluet, et de ceux bien percé. Tout d'abord, vous êtes disposé à vous imaginer que l'ingénieur arrivera à se contenter quantités d'heures à tourner des solénes en vides; ou des bilboquets en bois; qu'ils sont de recettes pour cuire la colle des procédés pour enlever les taches, une façon de boucher ses souliers, et une autre d'élever des rognards; d'ailleurs, bon époux, bon père, bon citoyen, parce que des passions le laissent tranquille; et qu'il n'est rien tel pour être bien sage; que de jouer du flageolet toute la journée. Et voyez un peu comment on se comporte! Notre honorable élévation avec qui nous sommes destinés à passer une vie entière, se trouve être un négociant d'une conversation minime; d'un commerce rempli d'agrément. Au même temps, c'est naïf, il sait des chansons suées, il examine et il fait des vers, voire tant qu'il a dû

flagelés dans l'esprit. On dirait un terrain sain et fertile en bonnes herbes, avec de petites fleurs qui n'y gâtent rien. Aussi, penserons-nous bien désormais de quelques jours du flagellet. En jurer, vous! . . . moi non plus.



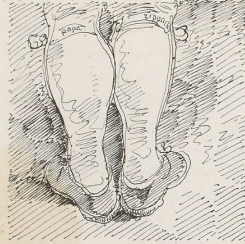
Après un petit rafraîchissement, nous allons visiter la fameuse cascade du lieu, belle dans le genre, à tous les titres, sans compter qu'elle rebrousse des autres cascades, celle-ci se contemple d'en dessous. Un faible pont a été jeté sur le gouffre. De ce pont l'on voit deux fiers torrens à la blanche crinière se courir sur le haut des montagnes, se rencontrer à l'origine de la chute; d'y précipiter furieuse et bête jaillissant d'écume. L'un, tandis que l'autre plonge avec épouvante dans un cahos d'eau qui se brisent, se gèlent, qui s'élancent, se flots qui bondissent et disparaissent; un soubresaut majestueux tumulte s'élève de ces profondeurs, des vapours émisses remuées jusqu'à la lumière scintillent avec rayons du soleil et vont porter aux herbages d'alentour le bruissement d'une storme molle et rose. Nul ne peut assister à ce spectacle de sang-froid; et un homme qui n'aurait jamais reçu l'impression du sublime, c'est là qu'il faudrait l'amener. De nos jours l'endroit est bien fait pour donner des vertiges, le pont est d'ailleurs étroit, mauvais, branlant, et l'on paye de sa vie la curiosité mal adressée, ou encore la moindre témérité. Aussi M. Topffer invente-il tout exprès pour ce pont le plan modèle d'épave.

Le guide et lui occupent la tête du pont, M. Horgnyer commande à terre et fait garder les rangs, M. Topffer amène quatre par quatre, et tout se passe si mal ni douleur, grâce à Dieu.

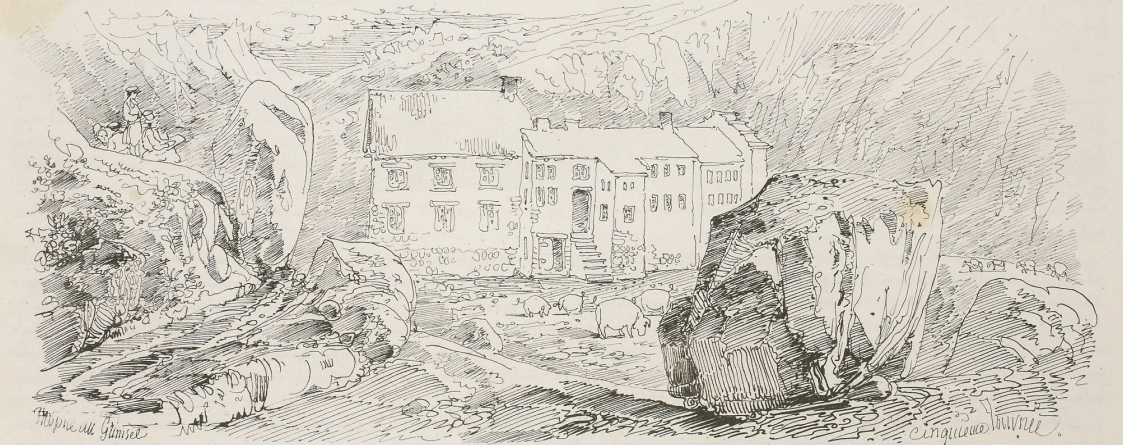
Après cette expédition, nous quittons la Hardigg. Le ciel s'est chargé de lourdes nuées, des gouttes égarées tachètent ci et là les blocs épars, et le vent, exclus des hauteurs, se rabat sur cette vallée de pierres, où il trouve à peine quelques herbes à ployer. C'est là, à notre avis, un très beau temps pour achever la montée du Grimsel. Tant de tristesse et de solitude autour de soi provoquent une sorte d'émotion. Cet Hospice sera le seul où l'on se sent au cœur comme un bienfaitant refuge. L'on se réjouit, une fois abrité, d'y entendre la tempête se déchaîner sur ces déserts, et frapper de tourmentes redoublées ces cimes chauves. En attendant, voici déjà tout près de nous, des pentes couvertes de ronces, de ronces qui étaient au souffle du glacier et sous ce ciel ingrat leurs fleurs pourpres. Plus loin, nous franchissons cette petite plaine où, surpris il y a quelques années par la tourmente, nous nous perdîmes de vue; et nous perdîmes aussi le sentier. Enfin, par un escalier taillé dans les rochers, nous nous élevons jusqu'à un petit plateau où se cache l'Hospice.

L'Hospice du Grimsel est une maison chétive; elle se parait surtout à ceux qui ont pris au St. Bernard leur type d'Hospice. Les abords en sont beaux, des pourcelles font les hommes du sentier, et instancièrement tout est d'une simplicité et d'un confort. Mais l'hospitalité (payée d'ailleurs) s'y exerce avec bonne grâce; moult, gèle et souffrant, il vaut mieux arriver là que dans tel magnifique hôtel. Le papa Zippach, fermier de l'Hospice, est un gros homme qui donne de l'air aux figures d'anciens Suisses que l'on voit dans les almanachs et sur les vitraux; épaisse crinière, large machoire, dos conforme, et mollets qui font plaisir à voir. Rôge de Zurich, on donne de cette sorte à Bill

et aux hommes de Morgarten: mollets gros et musclés, mollets d'un pointon cotti, mollets Farnier, mollets antiques, rassurants, bons hommes, logeux, primitifs, bourgeois, mollets alpestres, assurés à une grande nature, et grandiques suffisamment. L'un nous, nous ne sommes nous enlever tout à fait nulle part, si seulement une paire de mollets de cette sorte va, vient, se pose, ou se pose même autour de nous, ça tient compagnie. Le papa Zippach nous installe, en allemand bien entendu, car, comme les montagnards de vraie race, il n'entend que sa langue; et nous lui diriez oui qu'il irait chercher un interprète pour lui traduire la prière.



La maison est remplie, surtout la salle à manger, où se tient toute la maison. Notre Alsacien y est, notre marquis aussi; plus, un français qui a une fluxion; plus, un ménage genevois; plus, un poète à cheveux pleureurs; plus trois gigueurs alsaciennes qui semblent, comme trois cariatides, porter le plafond sur leur dos; plus, tout un congrès de géologues par mi lesquels on remarque M. de Forbes, Agassiz et d'autres hommes distingués. Le souper réunit cette foule autour de deux tables, et la crèche l'éparpille dans tous les réduits de la maison, jusques sous les tables, où huit des notes, croyant aller chercher le sommeil, trouvent la pluie et rêvent trempés.



Il pleut toujours au Grimsel; les géologues nous l'ont dit. L'Hospice est situé au fond d'un entonnoir formé par des hautes cimes, ces cimes attirent les nuages dans l'entonnoir, ces nuages refoulés font une pluie à noyer les granits, et à son tour, cette pluie refoulée tous les touristes au fond de l'entonnoir; ou le papa Zippach, pareil au fourmis-lion, attique

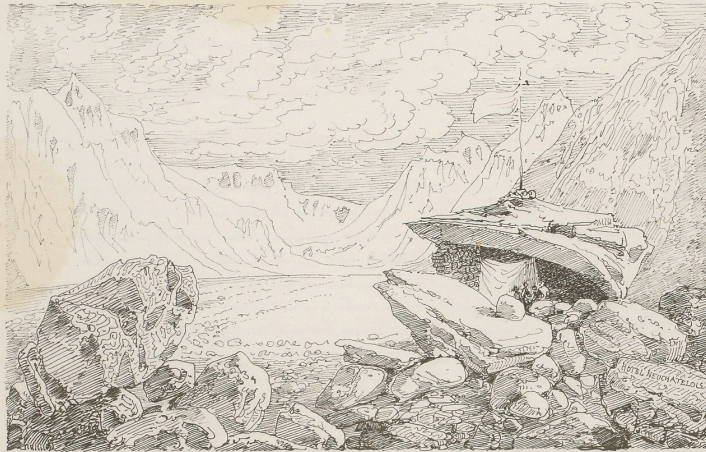
croquer et fait cuire.

M. Agassiz, seul, et un ou deux géologues, sont partis au jour; tout le reste, même quelques imprévoyables, débiles, temporais, s'égare pour voir venir; puis, ne voyant rien venir, prend son parti d'attendre à l'hospice le retour du beau temps. C'est un très joli moment que celui-là; pour vous du moins, qui avez des jarets à repaquer et des impressions à mettre au net; pour le papa Zippach aussi; qui une fois le filot tombé, compie ses alouettes, et donne des ordres pour qu'on les engraisse avant qu'il les saigne. Chacun se fait aussitôt un emploi de ces loisirs: les uns croquent, les autres dessinent ou feuilletent le livre des étrangers; plus loin on converse; l'on fait une partie d'échecs; la bas, on joue du flageolet. Vers six heures, le marquis et la marquise se hâtent d'y partir; personne ne suit leur exemple et ne s'est seulement les accompagnent.

Deux des géologues sont restés: ces messieurs, collaborateurs de M. Agassiz, complaisent souvent ce motif à leur cabinet d'étude (c'est à trois lieues de l'hospice, sur le glacier de l'Aar; un trou sous une pierre, avec un âtre et deux marmites) mais le tempête les a retenus, et bien bonnement pour nous, car les voilà qui nous accueillent amicalement, et qui nous font passer une journée charmante. Douces, gais, complaisants et instruits, ils nous expliquent familièrement la vie que l'on mène sur le glacier de l'Aar; à quelles causes on y fore un puits profond déjà de 60 pieds; comme qu'on les glaciers ont des puces à eux, tout comme les cuisiniers et les chiens barbots; enfin, comment la neige rouge doit sa couleur à un insecte qui a l'estomac cramoisi. Pite! l'on va chercher de l'eau de neige rouge; on monte un microscope; et nous voilà regardant tour à tour des microbes et des Artifices tant que nous voulons. C'est ça microbes cuisiniers! Figurez-vous un particulier qui se tient deux roues de moulin en perpétuelle activité aux deux coins de la bouche; rien que pour y faire entrer avec plus d'abondance une eau toujours renouvelée; cette eau se précipite dans le gouffre entraînant bloc et quartiers, et la voilà qui arrive vers l'estomac cramoisi ou deux roues les places à l'entrée; vous concevez, vous voyez tout ce qui se présente. En vérité, nous sommes des animalcules de coton à côté de cette bête broyante; notre suc gastrique, c'est de l'eau tiède; à côté de cette mécanique redoutable qui saut et met en poudre tout ce qui se présente! On nous fait voir aussi les œufs, ils sont rouges. Est-ce à dire que les enfants de ces bêtes, sont tout bonnement des petits estomacs cramoisis, qui, à force d'engorgement, se font vomir des bêtes, des roues de moulin, et le reste? C'est à savoir. En attendant, nous enseignons ici l'hygiène, comme étant bien notre propriété personnelle à tout jamais.

Quant aux puces, elles sont grosses comme les noires, à peu près, et velues, pour avoir chaud, apparemment. Mais que diable trouvent-elles à sucer chez ces grands lymphatiques, et n'est-ce pas après tout un triste sort pour des puces que d'avoir à piquer quelqu'un que ça ne pique pas de tout?... La Bibliothèque universelle, dans un des cabinets de cette annexe, a donné le portrait de ces insectes, et des Artifices aussi; en même temps qu'elle a publié le récit fort intéressant des excursions scientifiques de M. Agassiz dans la Vallée de Jemnah et la chaîne du mont Lavin. L'un de nos trois géologues d'aujourd'hui, M. De Ser, se trouve être l'auteur de ces récits où l'on trouve ci et là, outre une pointe de jeunesse vaine; quelque chose de ce parfum vif et alpin qu'on respire en lisant les pages de de Saussure. Mais pourquoi donc, en dehors du moins de la famille de cet illustre savant, ne voit-on point de perpétuer chez nous cette grande et belle littérature géologique dont il a donné, après ou avec Buffon, les plus beaux modèles? Pourquoi n'avons-nous pas des géologues en nombre? Pourquoi nos jeunes savants abandonnent-ils insensiblement à d'autres cette étude des glaciers dont de Saussure a posé les bases, cette étude des montagnes qui était nôtre et y aquarent au, et qui ne se fait bien que comme la pratiquent M. Agassiz et ses compagnons: sur les lieux mêmes, dans la société des glaces et des rochers, au milieu des arides, des rochers, des sauvages sublimes de la nature que l'on étudie, avec l'entrain que donne l'esprit de découverte, avec l'élévation que communique à l'intelligence la solitude, la silence, le mystère, et ce spectacle majestueux des domaines inaccessibles et glacés où Dieu a caché la source éternelle ment féconde des fleuves qui descendent, qui abreuvent et qui fertilisent la terre!... Serait-ce que la fatigue, que les intempéries, que les privations, que les dangers mêmes qui accompagnent cette façon d'étudier, en éloignent nos jeunes hommes? Nous ne voudrions pas le croire. Au surplus, qu'ils aillent voir comme se portent sur les glaciers, M. Agassiz et ses compagnons; quelle gaieté les y accompagne, combien de fleur et de vivacité s'attache à leurs impressions, quelle amicale et familière simplicité préside à leurs travaux; et ils seront bien vite rassurés. Ah! que ne sommes-nous géologues nous-même! Bien sûr nous serions

resté au milieu d'eux, et une fois du moins en notre vie, nous aurions fraye, converse, vécu avec ces magnificences alpêtres que nous ne pourrions jamais que s'oluer ou



passant. Voici du reste le croquis de ce qu'on appelle déjà dans la contrée l'Hotel Nischach; c'est à dire la pierre sous laquelle sont établis ces Messieurs.

Au milieu de ces intéressantes distractions les heures s'écoulent rapidement. Tout à coup ténue générale! On s'élève en sursaut; des chaises tombent, des chapeaux volent, la table est renversée en un clin d'œil... un long bruissement succède. C'est l'ouragan qui vient de forcer une des croisées de la salle. Le papa Zippach accourt, on lui prête main forte; et le navire est sauvé.

Après dîner, notre Monsieur Albacien se met au piano, et il nous chante une jolie romance; à la fois naïve et comique; puis il passe à des tours amusants. Alors Monsieur Moynier, piqué au jeu, tire de sa contrepoche un récit et croque de rire; et le poète lui-même, le poète à cheval, pleure et, oublié un instant ses tristesses, pour nous faire une scène de comédie. Ainsi se passe une journée au Grimsel, quand le temps, assez adverse pour empêcher tout à toute incertitude, force les plus hostiles à faire séjour de bonne grâce; quand en outre, la

société est nombreuse, excellente; point vaine, qu'un mutuel desir de se complaire et de se divertir, rapproche les âges, les conditions, et double, quintuple, par cela même le fond commun d'agrément et d'amabilité.



Dans la soirée arrive un touriste. Robinson. Le touriste Robinson, porte une sorte de costume en grosse laine; charpenté à la Crusô, et calculé en vue d'affronter les ouragans et les cataclysmes. C'est bien pourquoi, si le temps est beau, le touriste Robinson met ses pantalons, allume une cigarette, et reste à l'auberge jusqu'à ce que vienne la tourmente. Alors il s'affuble et part. Celui-ci vient de passer la Furca et le Moynard.





Ce matin, même temps que hier. Il est dix heures, que l'orage grandit toujours, en sorte que notre voyage de Venise commence à être compromis si nous sommes retenus plus longtemps au Grimsel, compromis encore si ces tempêtes ont rendu impraticable le passage de la Furca. Au surplus, rien n'agit plus désastreusement sur les dispositions de l'équipage que ces pluies continues où viennent se noyer bientôt projets, plans, espoir même de temps meilleurs.

Les ciels, ogni spemanga voi ch'istate
devrait être aussi l'inscription tracée sur le front de cet entonnoir diabolique. Disje M. Toppfer en est à faire de nouveaux devis géographiques, tendant à prendre par le simple, ou même à ne pas prendre du tout, selon l'occurrence. Pourtant, aux fins d'avancer les choses, il demande le compte au papa Zippach, qui, pour nous au au moins, ne veut consentir à le faire. C'est cher, car, dans ce cas là, crainte de ne pas payer assez, d'ordinaire on paie quelque chose de trop.

Cependant les gens de l'hospice annoncent comme prochain le retour de beau temps, et nos trois géologues, déjà rangés à cette opinion, veulent absolument nous emmener à l'hôtel Neuchâtel, pour nous faire les honneurs de leur glacier. Rien ne nous intéresserait davantage, mais ce serait grossir notre arriéré. Aussi prenons-nous à regret congé de ces Messieurs, qui partent aussitôt pour le glacier de l'Orre, tandis que nous nous dirigeons vers celui du Rhône. En attendant qu'il se soit fait beau, le temps est abominable encore: une pluie serrée, un vent glacé, margouillie en tête et en queue. Le touriste à flussion monte avec nous; certainement ce n'est pas sur le conseil de son docteur.

Mais bientôt, nous voici au sommet du Moynwand, sur le rebord de l'entonnoir. Plus qu'un saut, et, chose admirable, nous sommes tout à coup de la pluie; comme des canards d'une flaque. Le schel brille; le soleil chauffe; sèche; ragaillardit; bien plus, nous découvrons la base, les cimes de la Furca; s'élevaient, illuminées et point encablées de neige. Adieu simpleton, devis, prompt retour, et toutes les horreurs qu'il n'y a pas deux heures de temps, monnaient notre avenir. Sortis du lugubre entonnoir,

l'espérance renaît dans nos cœurs, et nous nous élevons désormais de spirale en spirale vers les domaines de la lumière, le visage au soleil, l'œil sur Venise, qui nous est rendue.

Après avoir dépassé le lac de la Mort, (c'est une petite mer sombre et glacée, où dormaient engloutis quelques escadrons autrichiens,) nous voilà sur le revers du Moynwand; en face du glacier du Rhône qui se déploie tout entier à notre gauche. Encassé entre le Grimsel et la Furca, ce glacier se présente d'ici comme un amphithéâtre immense, où l'art a ménagé de innombrables gradins; et tandis que ci et là de blanches aiguilles, selles, parcs de jais, figurent de colonnades statées majestueusement revêtues de leurs flots blancs luniques, l'éclat argenté des gradins, la diaphane transparence des parois, l'émeraude sombre des vomitoires, donnent l'air d'une gigantesque magnificence, d'une infinie splendeur. Voilà ce que la faim vous montre; pour peu qu'on le laisse faire; et c'est plus agréable en vérité, même pour l'esprit, que ne saurait l'être la hauteur du géant exprimée en mètres, son volume indiqué en pieds cubes, ou même son aspect redoublé en style d'éditeur marchand, dans un itinéraire d'ailleurs exact et fashionable. L'anglais Martins, qui s'est illustré en exploitant les combinaisons de la perspective au profit des effets de grandeur et d'immensité, devrait, s'il ne l'a pas encore fait, bouter nos glaciers; il y trouverait, nous n'en doutons pas, de ces illusions frappantes et sublimes tout ensemble, propres entre toutes à féconder un génie qui, comme le sien, est instinctivement porté vers la grandiose et l'apocalyptique.

L'aveu au fond de la vallée du Rhône; nous enjambons le fleuve à sa source; pour nous engager immédiatement dans les pentes de la Furca, cette montagne nue, déserte, d'un caractère sauvage et mécanique; plutôt que hardi et terrible. Au bout de deux heures, voilà bien des neiges, mais anciennes, restes d'avalanches, et là-haut, le col qui s'ouvre devant nous. Or, ce col, vue immense; mais nulle part un arbre; nulle part une trace d'habitation ou de culture! l'homme et tout ce qui est de l'homme a disparu pour faire place à une nature stérile; abou donnée; morte; et pourtant attirante à contempler. Volontiers nous y ferions une halte; n'était la froid qui nous chasse; et la faim qui nous talonne. Tout d'une traite nous pourrions à quatre lieues de là; jusqu'à Riadp, pauvre hameau où s'ouvre, au pied de la Furca, la nouvelle vallée d'Usteron.

À Riadp, il y a un cabaret. M. Toppfer arrive le dernier y trouve toute son armée campée devant le schel, les uns appuyés contre la muraille, les autres couchés sur leur sac; tous sombres et hagards de faim et de rongement. En général présent, et bien que deux lieues seulement nous séparent du soupe, se fait apporter des pains et un fromage; et il distribue à chacun sa ration. Ainsi est conjurée la révolte. Les soldats rennaissent, les vétérans reviennent, les enfants de troupe commencent à rebougiller; on dirait des marmottes engourdies que vient un chaud soleil de mai. Cependant le village nous regarde faire; les enfants de tout près, les mères et grand-pères de plus loin. Sur quoi M. Toppfer s'étant fait apporter de nouvelles provisions, une ration est distribuée à chacun des marmottes présents, et aussi à chacun des marmottes absents, que les mères et grand-pères se hâtent d'envoyer quérir jusqu'en



la montagne. Oins! tout manger dans Arealp, tout y est heureux pour le quart d'heure; et quand nous quittons l'endroit, anciens et enfants nous saluent avec gratitude et bête diétiens.

Nous sommes témoins ici d'un phénomène rare et intéressant. C'est un arc en ciel d'une extraordinaire largeur qui, indépendamment de toute pluie visible, et par une soirée parfaitement sereine, s'étend comme une gaze immense devant la gorge et les cimes de l'Oberalp, elles mêmes toutes resplendissantes, aux rayons du couchant, de pourpre et d'azur. Apparemment quelques fines vapeurs qui montent ou qui descendent à cette heure, produisent ce spectacle, dont aucun pinceau ne saurait rendre l'incomparable splendeur. A mesure que nous cheminons, la gorge se dissipe, laissant à découvert des montagnes d'instant en instant plus embrasées à leur sommet, plus blanchâtres et palissantes à leur base. Du reste, cette vallée d'Ursen est elle-même remarquable entre les vallées, par son caractère d'autre uniforme. De Arealp, qui est à l'une des extrémités, l'on voit briller à l'autre extrémité les blanches murailles d'une petite bourgade, c'est Andermatt. Entre deux, rien, absolument rien, qu'une plaine vaste et ondulee ou gisante, près de Arealp, un misérable couvent de capucins, et plus loin, au pied de St Gothard, une haute et grande tour en ruines. Le dessin que nous donnons ici, pais de l'Oberalp, au-dessus d'Andermatt, montre ce paysage à rebours; c'est la Suisse qui y borne l'horizon.

Au pied de cette tour dont je viens de parler, le sentier rejoint la grande route de St Gothard. De là jusqu'à Andermatt, plus qu'un quart de lieue, mais gare le courant d'air. En effet, le bout de vallée placé entre le trou d'Urs à gauche et la gorge de St Gothard à droite, est toujours balayé par un vent froid qui descend à l'Altois, ou qui monte



vers l'Italie. Nous y croisons deux capucins, chaudement enveloppés, mais qui ont des figures brigandées à force de trembler. Même entre eux, ils conviennent d'une façon si brutale, qu'à chaque instant l'un peut entendre qu'un stygite sort de dessous la robe de l'un des bons pères, ne pinte entre les côtes de l'autre père, bon également.

Nous voici à Andermatt, et vite, au débotté, plusieurs partent pour aller visiter le trou d'Urs et le pont du diable qui est en dehors de notre itinéraire. A Andermatt, l'hôte est haut de six pieds, chassieux et piemontais, l'hôte est petit, roux, mal peigné et très bonne femme. Quand son ogre veut nous asseoir, elle le trompe pour nous régler; quand son ogre veut nous écorcher tous et vite, elle l'induit pour nous donner les uns de fuir, absolument comme dans le pot, Louet. Et notez encore que quand même nous avons maintes fois déjà bauté cette auvergne, jamais ce grand diable d'hôte ne veut nous reconnaître pour des Louet qu'il a déjà devorés et



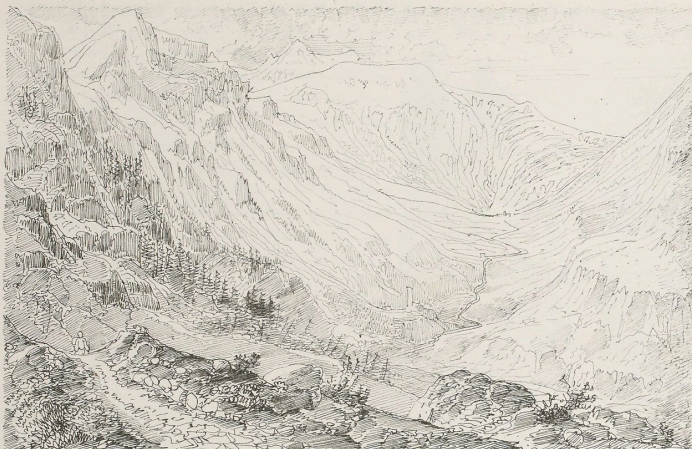
à ce compte, nous laissons tranquilles; tandis que la bonne ogresse de tout lui nous soumet, nous fait signe, et bressaille déjà de l'ovine de soustraire tant de chair fraîche à la voracité de son époux. Mais quel bonheur pour nous que, de tout tous, les ogres aient été bétés comme des porcs, et les ogresses bonnes comme des maraines!

Avant, pendant et après le souper de ce jour, l'antique traditionne énormément, toutes les histoires de veilles, tous les contes de pays natal, toutes les ballades d'Anduse et de lais, content à fil de ses lèvres. D'autre part Léonidas a mal au cœur et telle blouze qui a échappé au sabotelle d'égile, éprouve à Andermatt de bien graves vicissitudes. Heureusement l'ogresse est là qui prévient à tout, et au reste.



L'ogresse nous fait bien déjeuner, après quoi elle nous met dans le chemin, et nous voilà grimpaient l'Oberalp. Le sentier est droit, ardu; la vue, celle de bien absolument car cette vallée d'Ursen de quelque côté qu'on la regarde, ne varie que par son couvent et sa tour qui se trouvent à gauche ou à l'Altois à droite, ou à l'Altois au lieu d'être à gauche; sur le premier plateau, voici par centaines des vaches qui déjeunent d'herbe tendre, et de toutes parts des sommets, les unes chaires et argentines, les autres sourdes et grises, qui caillonnent paisiblement. Plusieurs de ces vaches se mettent à nous regarder passer, et parmi, un énorme taureau qui ferait bien mieux de continuer son repas. Les taureaux, voilà, lecteurs, un des plus réels dangers de nos excursions alpêtres. Ils sont ombrageux, nous sommes étourdis, et c'est toujours sur des sommets nus qu'on les rencontre, là où ni arbre ni maison ne vous offre un abri, ou tout au moins une position où l'on puisse, en cas d'affaire, parlementer avec quelques avantages.

À l'extrémité de ce plateau, nous retrouvons le lac sur la rive duquel nous courûmes un danger d'avalanche en 1859. Ce lac, soulevé alors par l'haleine glacée du vent, est aujourd'hui



tranquille, et donne au sein des pontes vertes qui s'y reflètent. Toutefois, à l'entend de l'avalanche, nous passons sur lamas de neige qu'elle y entretient en toute saison. Il est agréable de voir les lieux où l'on a tremblé, mais difficile aussi, quand toutes les circonstances ont changé, de se représenter bien pourquoi, et pourquoi l'on est peu.

Autour du lac, nouvelles pontes vertes, et un torrent à passer. Le diable est gros, fier, peu disposé à nous laisser passer. Il nous faut le remonter d'abord, ensuite construire des ponts; et heureusement après, cela, ceux qui passent à pieds secs, la plupart prennent des bains plus ou moins partiels, au grand amusement d'un public excellentement riche. Or, comme aux Ormonds, dessous, nous nous demandons si il est bien vrai que nous soyons sur le chemin de Suisse, et nous nous affirmons à nous-mêmes, que oui, sans réellement y croire; tant les impressions sont artistiquement; tant le monde commence à nous paraître grand; tant les vastes projets, qui sont si aisés à former, deviennent, en pratique, promptement problématiques et difficilement exécutables. Dis ici, *Est-on Suisse?* Sera le refrain usité dans la caravane pour exprimer l'incertitude

où nous sommes de voir jamais cette ville de plus en plus lointaine et fabuleuse. (Le dessin et les pages de l'observatoire Vallée d'Iseran, dans le *Realp*, la *Furca*)

Autour du torrent, nous faisons halte sur le sommet du col, d'où l'on ne découvre que des pontes vertes: tout ce pays est purement herbager, à peine aussi sauvage que la vallée d'Isère. Mille petits ruisseaux courent le long de ces pontes; il est très difficile d'y observer posément sans glisser. Aussi nous y lançons nous à la course: quelques-uns glissent tout de même, et d'autres aussi qui les regardaient faire. C'est pour arriver plus tôt à l'alpage. L'hôte est aux champs, vici on va le chercher et pendant qu'il ne vient pas, la faim nous contraind à lui vers d'autres hôtels qui ne soient pas aux champs. Autant de deux heures nous trouvons notre affaire à Carins.

Cédrens, Trun, Dissentis, Tisis, Amden, nous qui ne ressemblent plus à rien, et tout autant passés, algoutins, ca-somles, qu'allemands, français, ou italiens. C'est qu'effort nous voyez dans le latin du Romantich, langue étrangère, originalement intelligible, qui, écrite, ressemble aux jurons d'un espagnol en colère; et parlée, au langage d'un gâcher obtus d'un ogre. Langue intéressante, au demeurant, circonscrite à des cautions dont elle reflète et protège les mœurs; qui, plus, même aux oreilles de ceux qui ne la comprennent pas, par une sorte d'énergie audace, qui, au surplus, a son journal, et une petite littérature de Vallée dont nous aimons fort à pouvoir prendre connaissance. Car sûrement, cette langue de montagnards, dont les formes antiques consacrées par la seule tradition ont échappé à ce travail d'experts où s'embellissent et s'écrivent les notes, ont offert de ces traits pittoresques, vigoureux, ramassés, de ces fleurs de diction dont l'éclat un peu sauvage et le parfum un peu âpre n'en sont que plus agréables pour nos regards blasés. Qu'il en soit, dis ici nos daguerre ne nous servent plus à rien, David ne peut pas faire passer un bœuf de son italien, et pendant plusieurs jours

nous allons être réduits au langage d'action pour tout potage; j'entends pour demander nos potages. C'est très fâcheux dans un pays où le potage manque, le pain aussi, la viande aussi,



et où l'on paie très cher, non pas seulement ce que l'on consomme, mais ce que l'on a signifié par gestes que l'on consommait volontiers. Richman et Cora exceptés, ces raretés vont nous servir aussi durant tout notre passage au travers des glaciers, elles serviront en Wallstine pour recommencer dans le Tyrol allemand, et jamais l'histoire de nos pas mouton de faim n'aura joué un rôle aussi grand dans nos voyages. Nous n'avons guère de nous en plaindre. Des vivres un peu rares n'en sont que plus précieux; la bête ingénu de la providence, et il est bon d'être leurs que des gentlemen petits et gros qui n'ont jamais manqué de rien, de leurs yeux virent, de leur estomac apprennent, qu'on peut manquer de quelque chose; et qu'un bon appétit, n'est pas, comme ils seraient peut-être portés à se l'imaginer, la raison suffisante d'un bon dîner.

À Cédrens, l'un nous indique pour hôtellerie une maisonnette où nous serions. C'est la cure. Figurez-vous, au sein de cette nature déjà si paisible et dans une chambrette toute dorée des rayons du matin, un vieux curé à cheveux blancs qui fait avec son jeune vicaire une partie de dames.

Le dîner est grossier, la table antique, la baguette séculaire, tout dans la demeure est d'une propre vétusté, et le seul crucifix suspendu dans la niche de bois brille de l'éclat modeste de quelques pierres ornements. C'est ce charmant tableau que nous venons goûter. Les deux prêtres nous cedent leur table, et remettant à une autre fois de terminer la partie, ils laissent nous servir sous leur joug un jeune sacristain qui pèse ou mesure singulièrement chaque pain qu'il nous apporte, chaque ration de vin qu'il nous livre. Tout est rare, cher, mais tout cuit est exempt selon les règles d'une scrupuleuse probité, aussi qu'il n'y a ni de se plaindre ni à marchander.

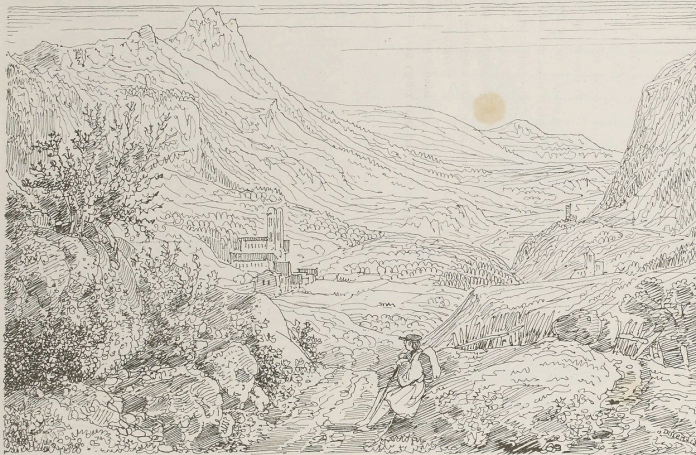


Au surplus, quel spectacle doux et calme que celui de cette demeure! On ne peut être témoin de cette simplicité d'existence, de ce cours silencieux et paisible des jours, sans éprouver comme un vif regret d'être entré dans un monde dans le courant tumultueux de la vie des cités. Surtout, on ne s'avoue pas sans acception que cette destinée nous fut elle offerte, l'on ne saurait ni l'accepter, ni s'y plaire. Et pourtant, que d'ennuis, que de soucis, que de vaines passions ou d'absurdes desirs, que de factices malheurs, ignorent ces deux bon amis de Cédrens, qui peuvent avoir si voulu les longues heures de la matinée à combiner lentement les coups bien innocents d'une tranquille partie de dames! Nos divertissements, nos joies, valent-ils donc cette quiétude, ces sobres amusements, ces serènes

loisirs, ou bien, assujettis à la commune loi, ces deux curés nous enviaient-ils à leur tour comme étant mieux partagés qu'ils ne le sont eux-mêmes, et daignaient-ils en regard

des biens dont ils nous supposent pourvus, ceux que nous leur envions ! C'est possible. Pourtant c'est parmi les hommes simples, tels que paraissent l'être ceux-ci, qu'on rencontre d'ordinaire les causes pacifiques et contentes, les philosophes pratiques, très différents des philosophes raisonnements et communément bien plus sages.

De Cédrus, nous nous acheminâmes sur Dissotis, et en route, en 1839, retenus pendant quarante-huit heures par d'affreuses pluies, nous méritâmes de pain noir et de petits



achetés au sucre. On aime à revoir les lieux où l'on a mangé tant de petits carbons au sucre; aussi entrâmes-nous à la maison commune. L'hôte a changé; mais la daesse Thonis est toujours là, penchée au plafond, dans la salle, et le fantôme de Justice aussi, debout sur ses quatre pieds, qui préside à tout ce qui se présente.

Un moment on nous quitte cette maison; voici que, du concert, qui n'en est pas éloigné, se fait entendre un mâle et pieux concert de voix harmonieuses: ce sont les prêtres mineurs qui chantent sous la direction des Pères. Il est midi, pas un bruit ne trouble le silence de la vallée; le village lui-même est désert d'habitants, cette musique seule remplit les airs de ses invisibles accents et semble être comme la voix elle-même des bois, des montagnes, des ruisseaux glorifiant leur Créateur. Chaque de nous demeure à la place où l'on surprend ces chants, écoute avec ravissement. Bien tôt l'hymne cesse, nous continuons de marcher, et comme un mélodieux murmure, nous accompagnons bien des moments encore.

Quand on voyage, le déplacement des impressions, l'interruption des habitudes font paraître vives et neuves des choses que chez soi l'on aurait peu remarquées peut-être. Mais quand on voyage à pied, cette heureuse disposition s'accroît encore, et les plus simples spectacles deviennent aussitôt une source d'admiration vive et enthousiaste, de joie forte et expansive surtout. Tandis que, digne la marche élastique, ou que la fatigue fait trouver du profit aux moindres occasions de s'étendre sur les gazon, ou de choisir un ombrage, le simple inattendu (et combien de choses sont inattendues) provoque bien vite la surprise, qui, au fond, n'est pas distincte de l'impression que fait éprouver la nouveauté. Mais une autre cause malheureuse et plus active, concourant au même résultat, c'est cette liberté, ce bien-être que contracte l'opiniâtreté nettoyée de soucis, d'illusions, de chaînes, et qui, durant les longues heures de marche, s'assainit, s'anime, s'élève et devient réellement plus propre à goûter avec simplicité le beau et le bon. Plus de ces dédains que le bon ton conseille ou commande, point de ces haines mensongères ou de ces fâcheuses louanges que dictent la vanité, point de ces pressuppositions de nous propres ou de fatigue qui empoisonnent presque tous les divertissements de s'élever et de Cédrus, et à la place, une naturelle disposition à accueillir le plaisir en quelque degré qu'il s'offre, de quelque côté qu'il se présente, et à l'accueillir comme on fait un hôte généreux, dont la reconnaissance est l'unique, l'aimable salaire. Et voilà pourquoi les lieux, cette musique de concert nous paraissent ravissants; bien préférable à des symphonies bien plus belles ! Voilà pourquoi tant de choses ordinaires nous sont ici présentées comme admirables: elles le furent réellement pour nous. Voilà pourquoi l'on finit par se passionner pour une façon de voyager qui semble au premier abord bien sujette à de rudes fatigues et à de dures privations; pourquoi l'on entretient avec tristesse l'absence de quelques-uns de ces amis sans labeurs, et ces privations volontaires. Hélas, assez d'autres, et tous les jours

cherchent sans le trouver leur plaisir dans les objets extérieurs, s'imaginant que ce soit à ces objets de réveiller l'admiration dans un cœur blasé, ou la joie dans une âme assoupie; nous croyons,



nous, qu'il faut au contraire apporter aux objets extérieurs le tribut d'un esprit éveillé, joyeux, libre et sain; alors ils se chargent de reste, et l'on se sépare enchantés les uns des autres.

De Cédrus à Dissotis, nous avons voyagé en compagnie d'un brave homme qui chassait devant lui une tumeur pleine; De Dissotis à Trun, le même homme, se retrouvant devant nous, et la même tumeur, mais elle n'est plus pleine, et le porteur porte sur son épaule un sac en creux, à chaque fois qu'il étirait, une multitude de nouveaux nés. On lui fait son porteur et tout est en règle.

Déjà l'avant garde est à Trun, où David tâche de faire entendre au Landamann que tient l'ambage, que nous sommes vingt-deux affamés, et que, s'il n'y prend garde, nous le mangerons lui et son porteur. Le Landamann répond qu'il a quatre matelas, et que nous pourrions souper dans un quart de lieue. En attendant, nous allons visiter à quelque distance du village l'antique erable sous lequel, en 1424, les représentants



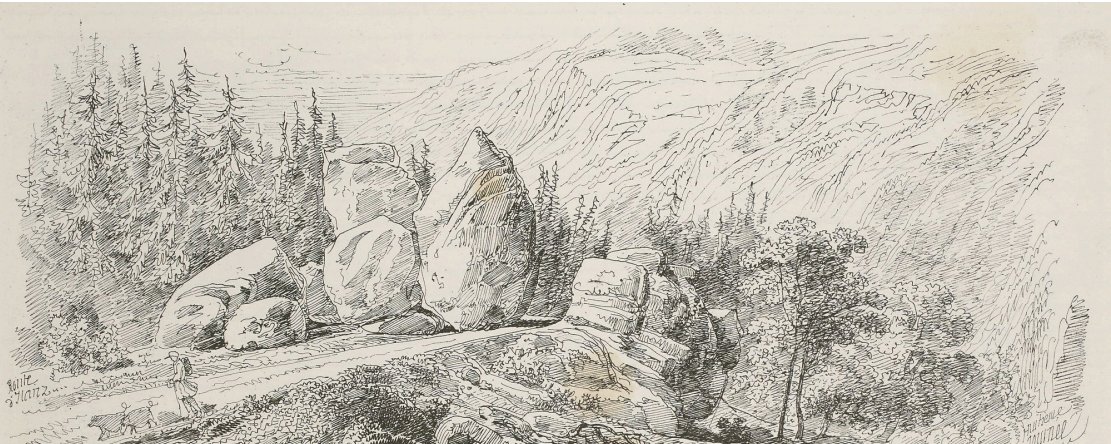
de dix-sept districts de la haute Alsace, prêtèrent serment de la Ligue Grise. Cet arbre vénéré existe encore (voir le croquis) mais réduit à une souche tronquée qui supporte un restant vigoureux et sain. On l'a entouré d'une balustrade, et tout auprès s'élève une chapelle qui a été construite en commémoration du serment.



Le quart de lieue étant écoulé, nous retournâmes à notre Landamann, véritable ogre, celui-là, tout en bouffe et carnassier, mais ogre hypocritement gracieux, doucereusement laid; tout palpitant à la fois de cauteleuse tendresse et de viracilité famélique. Bien sûr, quand il tient une chair fraîche; il dort et s'endort qu'avec des caresses, pour la manger les yeux levés au ciel. Heureusement David l'obsède d'exigences, notre nombre lui impose, et contraint qu'il est de songer à notre survie, bien plus qu'à la sienne, il fait la plus drôle de figure du monde.

Le souper est servi dans une chambre basse, où quatre porteurs posent un clin nous regardant fixer. Ce sont des Landamanns et des Landamannes, tous au teint rose, à la bouche grise, à l'air Trun, romanesque et Cédrus. Notre ogre illustre réjouit de ces traits d'ancêtres, si imaginaires point de cœur en nous servant à chacun un breuvet rare et clair, plus un petit morceau de pain pers au trebuchet. Arrive pourtant un jambon, mais dans David qui a la présence d'esprit de s'en emparer et de le découper bien vite, nous n'avons fait que l'entrevoir. Deux assistés de cédrus cuites ferment ce souper, qui porte toute l'âme à son comble.

e Nous gagnâmes ensuite nos quatre matelas. L'autour pendu au clin, Landamanns, Landamannes, grisous, grisounes, ligues et districts.



Ce matin encore, bruet clair, pas de pain, un peu d'eau, et le lendemain qui nous invite gracieusement à nous régaler, absolument comme fit à la bonne rigogne, mais
terrenard. Après quoi il faut payer. C'est l'heure où le diable redouble de soins, roule de joie et d'une seule carresse de sa griffe fait
à la Bourne Commune une large entaille à la gorge. Nous payons pour nous, nous payons pour notre guide, nous paierons encore,
n'est-ce pas, qui nous presse de fuir vers Blang ou nous espérons déjeuner.



De Truns jusqu'à moitié chemin d'Blang, on suit la rive droite du Rhin. La route est si praticable pour de petits chariots, de res-
taurables, pittoresques, construction chaude et le long du fleuve et fait espérer pour jouer au schivare. M. Topffer continue de gagner par-
ties sur parties. Les habitants, mais surtout des petits cochons qui amont le paysage, barrent le chemin, gaoillent sur la rive, ou
font dans les flaques leur toilette du matin. Quand un petit cochon, deux petits cochons, vient venir un touriste, au lieu de s'écarter
du chemin pour le laisser passer, ils se mettent invariablement à trotiller devant lui sans que l'idée leur vienne jamais d'en finir ou en
trant dans le bois, ou en se rangeant dans les fossés, c'est ce qui est cause que de Truns à Blang, nous avons chacun devant nous deux
petits cochons trotants. La chose ne prend fin que lorsque les petits cochons vont à l'opposé d'un autre touriste venir sur eux, alors, s'élè-
vent par deux fois continuellement, la résultante, les saut au tirabouchon et les tire dans le pré. Telles sont les choses que nous avons pu ob-
server sur les mœurs et usages des petits cochons.

Blang n'a rien ni de si monotone, et nous commençons véritablement à craindre qu'il n'y ait aucun dans notre devis géographique; du reste aucun moyen de nous en assurer;

car les petits cochons sont muets, et les gens parlent romanche. Néanmoins nous trouvons en un lieu écarté un curé qui l'apostrophe en quelque chose de latin; sur quoi, après y avoir mûre-
ment réfléchi, M. David notant que chose d'approuvant et l'autre l'ouïe en restant. C'est qu'il faut savoir que si nous prononçons notre latin en français, ces curés le prononcent en
romanche, en telle sorte que deux latinistes, quelques cicéroniens qu'ils soient peuvent fort bien
se paraître l'un à l'autre un mauvais diable qui demande ou algouquin la bourse ou la vie?



Enfin voici Blang, joli bourg à cheval sur le Rhin; voici l'auberge où David s'essaye à faire
comprendre que nous n'avons rien de bruet et clair, nous allons respirer si l'on n'y prend garde. L'hôte
paraît saisir quelque chose de l'idée, car voici venir un arrosion de café, trois petits pots de lait, qua-
tier once de beurre, pas d'aillement de pain pétri, et une sorte de brachmus, couleur de fin gras
noir, triumpance de miel, bouquet d'aillet, rare, comme tout ce qui est précieux, ou plus
exactement peut être, précieux comme tout ce qui est rare. Notre hôte d'ailleurs est très bon
homme et assez épris dans l'échelle pour savoir s'honorer de notre appétit.



On change ici les dacs sur un petit chariot, et sur les dacs on attache des cordes qui s'entort
modérément, c'est à manière, nous l'avons dit, manière excellente d'ailleurs pour un touris-
te de son âge, et qui seule lui a permis de faire une excursion si laborieuse sans éprouver
le plus petit malaise. Il faut en vérité que le proverbe qui dit "Tine" soit littéralement vrai; car quelques-uns d'entre nous, Suissains, ont antes et de cordes, de un tente de d'ins, on ont
certainement dormi plus de vingt-quatre sans s'en trouver plus mal, et plusieurs qui n'ont pas essayé s'en seraient trouvés à merveille peut-être.

La vallée à mesure que l'on descend devient de plus en plus belle. Des herbages nus de l'Oberalp, nous nous sommes insensiblement approchés des croupes boisées qui dominent le
coursant de Disentis, puis des champs, déjà plus doux et plus fertiles où l'aillet de Truns est le patriarche d'autres aillets, semés par bouquets sur la bourse des terres, ou au milieu des sa-
pins. Au sortir de Truns, la vallée d'Blang nous paraît riche, populeuse, la végétation plus variée, plus fruitière; au delà, nous allons contempler tout à côté des pays les plus doux
et les plus froids, de profonds et stériles abîmes, au fond desquels le Rhin qui les a creusés, roule en maitre des flots impétueux, et semble un barbare conquérant qui pour regner toujours, com-



bar et s'installe sans cesse. Puis, sur les pentes escarpées de ces abîmes, une végétation italienne, des pins au feuillage noir,
svelte, aux branchages faibles et tourmentés, de délicats arbustes, ou des festons de lianes flexibles. Certes, ce sont là de ri-
ches spectacles, et très différents de ceux que nous ont offerts les vallées bernoises. Ici le paysage est plutôt stérile, grandiose, et la place de cette stérilité proprement des vallées de l'Oberalp ou du Haut, ce sont des plateaux ouverts, dont
les plans, au lieu de se dresser toujours vers le ciel, fuient souvent vers l'horizon, et de moins en moins le paysage se dilate
attendant des lignes mouvantes et tourmentées qu'on ne vient pas d'ordinaire chercher en Suisse. Deux heures avant d'arri-
ver au Richemont, commence une région, où un peintre trouverait mille sujets d'étude, et des motifs de paysage à galvatisations
et naufr.

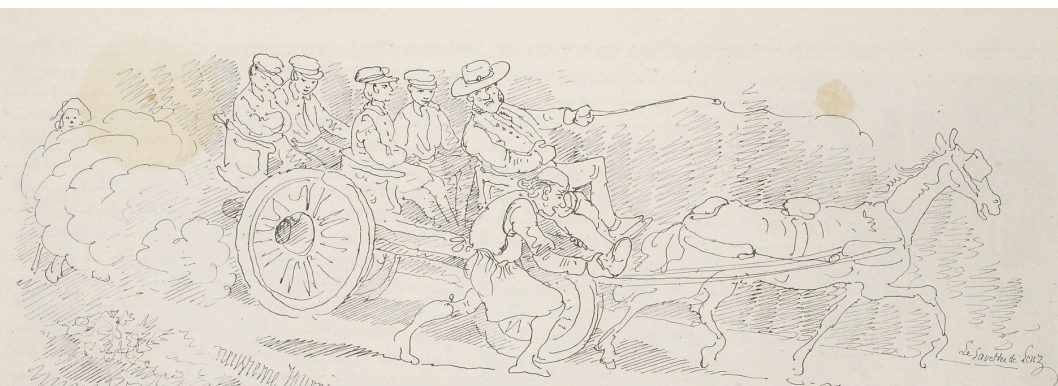
Il y a une route qui descend dans ces abîmes dont nous venons de parler, il y en a une autre qui les tourne. Les bon-
heur voici, outre un naturel qui pose un décor monstrueux en face de ce paradis, un particulier qui parle français. —
Laquelle Monsieur, faut-il prendre? — "C'est à savoir. L'une est plus longue, mais l'autre est aussi courte. Quand j'en vas
à Côme, moi, je prends celle d'en bas. De prends aussi celle d'en haut. Vous ferez bien de vous y tenir, elle est moins tracée
et faut se tenir." C'est tout ce que nous pouvons tirer de cet insolaire. D'autre part, l'homme à la dose qui arrive de Richemont, nous donne d'excellents conseils, mais en romanche, nous
prenons par en haut.

De Triens à芒, on compte quatre lieues, et des lieues grises; à芒 à Coire on en compte sept. C'est beaucoup. Mais le pays est montagneux et accidenté; le voisinage des abîmes nous rassemble en troupe; l'on vit, l'on jure, une grande guerre s'allume entre l'antier et M. Topffer; insurte, que nous marchons sans nous en apercevoir presque. A Malchauer cependant, à l'entrée d'un bois, nous faisons halte, sur une belle pelouse, où une bonne femme nous sert à la ronde un petit vin romanesque qui a un accent finement brusque. Pour le boire, on se retient à l'herbe, on aueche ceux de son voisin. Pour payer ce vin, M. Topffer donne cent sous, on lui rend en blagues une fortune tout entière; les blagues sont des fractions de centimes. — Et que peut-on bien acheter avec un Mark, Madame! — Un verre de Schnaps. Ainsi l'eau de vie, ce poison du pauvre, se fait mauvaise; se fait petite; pour qu'il puisse, si indigne qu'il soit, en faire un d'artifice abus. Dans plusieurs de nos belles vallées, c'est l'eau de vie qui dévise des populations robustes, c'est l'eau de vie qui porte le vice là même où sans elle il n'aurait pas d'accès, dans les hameaux écartés, dans les chalets perdus des Alpes.



De cet endroit, nous pourrions tout d'une traite jusqu'à Richenau où nous arrivons au coucher du soleil. Deux lieues encore nous séparent de Coire: M. Topffer loue un char qui y portera les élopés. Richenau, c'est l'endroit où Louis Philippe

a été malade de ce, dans une dalle que l'on peut se faire montrer. Aussitôt l'antier se transporte sur les lieux; il frappe, on ouvre: "Je suis Français, Madame, et à cette oïse, je... de. l'antier entre, examine, pressé son tour, puis il rejoint... Mais voilà que sa place d'élopé est partie avec le char." Ah, c'est ainsi, dit-il, eh bien, en route, je n'ai pas qu'une jambe!" En vérité, avec du ressort, un peu de belle humeur, et un grain de crânerie, tout s'arrange, tout vient à point, et les petites infortunes elles-mêmes transformées en sujets de rire, ne servent qu'à grossir le sac des jolis souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que Coire est située beaucoup trop loin de Richenau, de encore la première heure, mais dès la seconde, toutes nos jambes se débloquent, tous nos jarrets se débâtent, et un inextinguible désir de repos nous sollicite de multiplier de plus en plus de courtes haltes. Enfin, enfin, voici la porte, voici la rue, voici l'hôtel, l'escalier, la dalle où chacun tombe sur une chaise, pendant que l'antier s'évanouit s'évanouit. Vite, vite, eau fraîche, du vinaigre, un bon lit... Tout à coup l'antier ressuscité, fend la foule de ses opérateurs, et s'en vient radieux et affamé prendre sa place à table.



Coire est une petite ville, jolie par sa situation, intéressante par son histoire, sa cathédrale, et par un caractère de simplicité aisé et bourgeoise. Les habitants ont l'air intelligents, industrieux, et pour en encore politiquement ou moralement aussi gâtés que ceux de quelques autres capitales de Canton. Ainsi l'on n'y voit pas d'estaminets pas de paravents de café, pas de législateurs de restaurant, pas de couturiers faisant un bruit à la bouche, la leçon à la Diete, et les cornes à leur gouvernement. Les marchands de bas y font des bas, les sâineurs n'y font rien, les étrangers ne s'en mêlent pas, et les choses n'en vont pas plus mal. L'on n'y voit pas non plus, alors que le pays prospère sous une administration régulière et débouaie, des pères de famille s'associer, des publicistes s'improviser tout express pour démontrer que cette ruine cache sous sa robe de bonne femme une multitude d'engins destinés à empêcher les citoyens d'être, les quarts d'être alignés au couteau, les horloges de vendre des montres, les pauvres d'être riches, et les avocats d'être Loutaumanns.

Voilà, que nous observons à Coire, habituellement il est vrai, moitié de notre lit, en faisant à cause des fatigues de bien, la grasse matinée, moitié du pavé de la rue, en allant, à cause des famines de la veille, nous pourrions cher le chaussetier du coin d'un saucisson de diable. Que ne pouvons-nous acquiescer le fond tout entier de ce brave homme, us et macs le voir, mais nos épauls s'y refusent.

Des dix heures, l'un part. La chaleur est étouffante, concentrée, comme sont quand elles s'y mettent les chaleurs de vallées; puis, une rafale de présente qui coupe les zigzags de la route; aussitôt de nous y engager. D'un pas de mémoire de ramper, pareilles dieux; arrivés au sommet, nous voilà fondus, évaporés; et nos blous, nos chapeaux, nos figures, en pleine lessive. Nous nous dirigeons sur la haute Engadine, par le passage du mont Dulier qui nous franchissons demain. La route s'élève insensiblement et nous allons perdre de nouveau par degrés, cette vive et belle végétation que nous venons de retrouver dans la vallée.

de Rhin. Tant mieux; c'est cette continuelle variété d'impressions, ce sont ces changements quotidiens de scène, et presque de saison, qui font l'agrément principal des excursions alpestres. Aujourd'hui des neiges, demain des figues.



Incontinent nous avons atteint le plateau supérieur de la montagne que nous gravissions depuis Cuiet. Le plateau qui s'étend au loin dans tous les sens sur marque le fond des vallées, tandis que de nombreuses cimes dépassent seules le vaste et uniforme pourtour d'un immense plateau. Le genre de vue, peu fait à la vérité pour attirer les peintres, offre au voyageur un attrait de grandeur et de nouveauté. Plus petit, plus perdu encore au milieu de cette vaste solitude; mais affranchi en même temps du gêne et du voisinage des hauteurs, il marche comme un vilain et raffraichi par ce silence éternel d'air et d'espace. Mais c'est quand nous avons atteint l'extrémité du plateau, que s'ouvre devant nous une de ces vues dont l'auguste magnificence resplendit longtemps encore dans le souvenir. Au-dessous de nous aussi bas que l'œil peut plonger, c'est un réseau de profondes et variées au fond desquelles courent de nombreux torrents, dont le fracas s'élève dans les airs bien longtemps avant de nous arriver; ces eaux baignent la base d'un entassement de crêtes verdoyantes, séparées les unes des autres par des ravins sombres et boisés; puis, au-dessus, des parois de rochers, ici festonnées de forêts, ici nues et grises, supportent un autre amphithéâtre de cimes dentelées. Et tandis qu'on est instant même, le trouble, l'obscurité, les vents, la foudre régissent dans le haut des airs et assaillent les sommets, le soleil lançant obliquement ses rayons au travers d'un gouffre profond s'en vient dorer au milieu de leurs fraîches prairies le petit hameau de Contas, le rocher de Saufenastel, et le bourg de Leuz, où nous allons entrer.

Un char nous accompagne, qui porte nos sacs et deux déjeunés. Arrivés au bourg, le cheval sent l'écurie et se lance dans la porte. C'est justement cet instant-là que choisit le cocher pour se commettre une paire de souliers. Il fait signe, un pauvre vieux savetier accourt, ôte la roue, attrape le pied, prend mesure au doigt, pendant que l'automoédon fouette le bête, fouette les mouches, fouette les savetiers, tout en lui expliquant tranquillement, des ans et des ognons. Et ceci bonnement, sans mauvaise intention,

exactement à la façon des grands que leur condition expose à être inhumains à leur insu, ou insouciants sans s'en douter. Au fond qu'est-ce qu'un page, qu'est-ce qu'un prince, à côté d'un maître cocher? De ne s'ache, que le comble d'un comble, ou d'une famille, ou qui soit



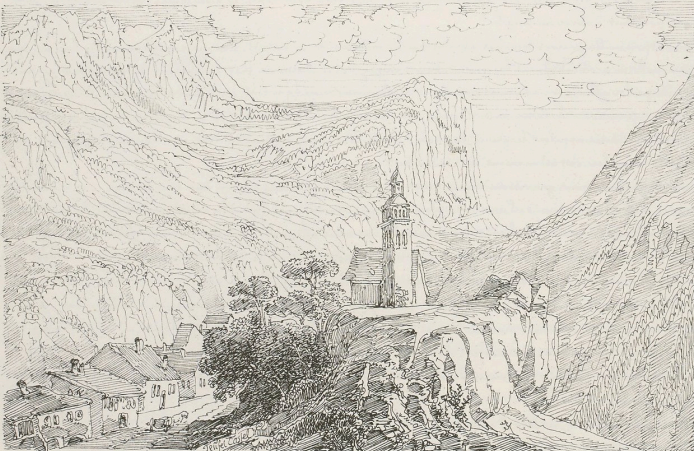
plus prince, qui soit plus page, qu'un maître cocher.

Ouvette à Leuz. Le hôte est là qui, une plume à la bouche, un long papier devant lui, compare et suppute en parties doubles toutes les doses pesées que nous livrent les femmes. Obéissantes, de facili versantorum clamor oculatur, ce qui signifie que les cris du pain, du fromage, du fromage, du pain, hurlés en cadence avec un accent de famine et de désespoir, finissent par épouvanter ces femmes, par subjuguier cet homme. ... Tous apportent avec douleur et tremblement ce qu'ils ont de vivres, tous donnent, jettent, prodigent, comme si le monde allait finir dans une demi-heure. Nous éprouvons quelque soulagement.

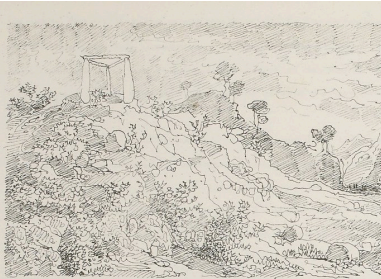
On paie cher et l'on repart vite. En ce moment passé devant le seuil de l'auberge un payan qui vient de gravir les pentes que nous allons descendre, le brave homme harassé et roulet de sueur, s'approche d'une fontaine, saisit le gouleau. ... He! hôte! he! lui crient-ils. Il lâche le gouleau et regarde. Puis il saisi de nouveau le gouleau. He! hôte! he! ... Cette fois, sans y rien comprendre d'ailleurs, il s'abîme tout debout. Alors on lui montre une chopine, on lui paie, et il comprend du premier coup qu'il faut labouer.



De temps, il s'agit de descendre, j'ai qu'un plus bas de ces profondes crevasse dont nous parlons tout à l'heure. Alors, l'air sent le chariot surpenteur au loin sur les crêtes dans fin de la route, nous coupons en courant au travers des prairies, et en moins de quarante minutes, nous voici au fond d'un abîme, tout pleins d'ardeur pour remonter les pentes opposées, sur lesquelles, des hauteurs, nous avons eu soin de marquer d'admirables spécimens à faire. Or, avant une petite halte, M. Stoffen dessein? pour le reproduire à l'encre, le rocher de Saufenastel et son Église de claustra; tandis que Demble pour mieux boire, tombe dans la fontaine du village, au grand amusement de tous les rivaux et présents. Après quoi, on route. Toutes nos spéculations récidivent. Les crêtes sont promptement escaladées; voici les parois de rochers dont on longe à base on s'enfonçant dans une gorge sombre. Le vent qui balaye éternellement ce passage, balaye par la même occasion le chapeau de Fairbairn. Fairbairn, d'abord stupéfait de cette brusque



indication, contemple avec anxiété son œuvre chef qui tourne dans les airs, s'amuse comme un météore, et finit par disparaître dans les ténèbres du gouffre.



Provoisamment on lui impose un bonnet de coton.

On rencontre de temps en temps, dans les vallées des Grisons, non pas des pendus précédemment, mais des potences qui élèvent sur des latrès stériles à droite ou à gauche du chemin, ne laissent pas que d'assembler un peu l'imagination du passant. Nous en voyons deux aujourd'hui; la seconde se montre à l'heure du crépuscule, et prédispose aux contes noirs. Plantier traditionnelle, M. Joffler aussi et d'autres. Loin de l'un, du reste, et à la place, une route incertaine, des mariages de ci, de là, bois de là, plus loin des roches dentées, des creux indistincts, tout ce cortège enfin de petits et des gros fantômes dont l'imagination peuple si volontiers les ténèbres. Plantier déjà ne tradit rien plus, ni M. Joffler, ni d'autres, et le bruit cadencé de nos pas nous sert d'attention suffisant, lorsque, tout à coup, voici venir une troupe de brigands excessivement féroces! C'est David qui vient nous appeler, qu'arrivés à Mullinon, il ne nous reste plus qu'à entrer à l'auberge où déjà s'annonce notre souper et se pressent nos rations.



Le matin, nous végions de l'air de chèvres; c'est très agreste. Aussi, n'était la nature du pays et le romanesque de nos hôtes, nous pourrions nous croire chez ces chèvres de la Sierra Morrena que Don Quichotte, à propos de glands, regala d'un éloquent discours, tout rempli de folie et tout aimable de sagesse. Et à propos de Don

Quichotte, vous arrive-t-il comme à nous, lecteur, quand ce digne homme se livre ainsi à la poétique effusion de sentiments et de pensées qui n'ont réellement de lui que leur noblesse et leur générosité mêmes, de vous demander: Est-ce lui qui est fou, est-ce moi? Vous arrive-t-il d'avoir honte, d'avoir regret, de vous trouver plus sage que Don Quichotte? Vous arrive-t-il enfin de choir dans ce personnage le bon cœur de Cervantes, son humanité, sa haute raison, et de considérer son héros tout aussi souvent comme un aimable exemple de droiture, de chaste passion, d'enthousiaste amour pour la justice et pour la vertu, que comme un risible exemple de travers et des dangers de l'apnée de chevalerie?

La chevalerie: . . Ah! Cervantes, Cervantes, si de votre temps elle n'eût été, m'assure-t-on, déjà morte, je ne vous pardonnerais pas de l'avoir tuée! Chose grande en effet, que celle qui, sapée avec tant de puissance par un si vigoureux génie, conserve, corvulce, cette inaltérable majesté des augustes décombes! Chose rare que celle dont la beauté survivant aux prisons radicales, captive, se fait choir jusque dans celui-là même qui est destiné à en être la charge bouffonne! Car, ce fait, n'est-ce pas, lecteur, si l'on s'empare de votre affection et de votre estime, tout aussi irrésistiblement qu'il excite votre rire, est bien que tous ses sentiments témoignent de cette abnégation, de ce dévouement, de ce génie ou courage, de cette élévation morale, qui furent les attributs mêmes de la chevalerie; est qu'un pareil homme, avec bien moins de raison que le sage, a néanmoins plus de grandeur, avec bien moins de règle, plus de bonté, avec beaucoup d'extravagance, infiniment plus d'attrait et de charme.

Au surplus, il y aura toujours de par le monde quelques don quichottes. Il y aura toujours d'hans martyrs d'une bonté gauche, d'une pitié maladroitie, d'un trop transparent parenté ingénuité, de belles âmes dupes de leurs illusions généreuses, des âmes excellentes qui pour prix de leurs douce et affectueuses vertus, n'attraperont que brutalités et horreurs. N'en connaissez-vous point, lecteur, moi j'en connais et j'en vénère: ils sont fous, mais l'élite encore de l'espèce humaine.

Non loin de Mullinon, nous croisons une sorte de vieillard crétin, chevelu, barbu, couvert de haillons, qui chemine en compagnie de sa vache. La vache continue de che-



miner, mais le crétin s'arrête, regarde à nos visages, à notre air, à notre nombre, et se vif à une joie que nous portons à son huitième coude, rien qu'en faisant pleurer dans ses grandes mains calleuses les blutheux infinis qui encombre et salissent ses poches. Autant de petits vases de schnaps peut-être, que nous volons là! Mais qu'y faire? et si craintes de schnaps, il fallait s'abstenir de répandre sur son chemin de pareilles folies, les voyages, mal-à, y paraissent de leur bouquet. Partout, mais surtout dans ces pauvres contrées, on rencontre, non pas des faiseurs qui mentent, mais des laborieux qui assis sur une pierre, traînés au coin d'un bois, ou marchant à la queue de leur troupeau, ne finissent ni ne perdent, ni ne boivent, si ce n'est aux claires fontaines. Le moyen alors de ne pas surprendre ces hommes gens par la délicieuse aubaine d'une pinte de blutheux, dans compter que si c'est magnifique, c'est pas cher, on me dit le proverbe. Au surplus, notre crétin d'aujourd'hui, faut d'une poche à son habit, serre toute sa fortune dans la creux de sa main, prouve qu'il n'est pas un mendiant. Le mendiant, en effet, à toujours une poche, et d'ordinaire les parties de son vêtement, est la seule qui ne soit pas trouée.

Ce que nous gravissons aujourd'hui, c'est le mont Dulier, qui ne se trouve point être de pris à que nous nous étions figuré de loin: un mont bas, escarpé, dont la cime altière porte deux gigantesques colonnes que Dulier César en personne aurait fait dresser pour y élever la fois et à jamais vers des siècles des fanâmes au milieu des glaces, et un immortel monument de son passage. Le mont Dulier est un col de vent, où vident une pente longue, mais douce et sans escarpement. Des frêles potirages bordent la route, et près du sommet seulement des moraines de rocs entassés forment comme de stériles promontoires qui barrent le pas sage. Tantôt on escalade ces moraines, tantôt on en double les sinuosités. C'est dans le coin le plus abandonné de ces sauvages solitudes, que nous trouvons enfin un vieil homme qui jenet au polet. Quelles figures, grand Dieu! Absolument des beautés offertes qui jouent la bouffe et la vie du premier passant qui se présentera sur le sentier de leur rapaire. Nous bâtons le pas, et voici tout à l'heure le sommet du col. Deux troupes de gramin, de la forme et de la hauteur d'une bonne milliaire, s'y dressent des deux côtés de la route; ce sont là ces fameuses colonnes Duliennes dont nous nous entretenons depuis deux jours. Cazaly s'assied sans façon sur l'une des deux, les autres



Nous entrons dans le bois de pins. Ces arbres annoncent déjà le voisinage de l'Italie, tout au moins ils signalent toujours dans nos Alpes le revers qui fait face à cette contrée. D'une verdure aussi sombre que celle de nos sapins, mais plus noire et plus jaunée, ils lancent irrégulièrement leurs rameaux tourmentés, et projettent sur le peu d'éclaircissement une ombre impénétrable. Mais si c'est en haut qu'on les voit se détacher sur cette teinte foncée d'aigue-marine qui est propre aux hautes profondités encaissées, la vive beauté de ce coloris flatte l'œil au plus haut degré, et porte à l'âme comme une impression de fraîcheur ébérée, d'incomparable pureté. Au reste, c'est ici le caractère des paysages de sommets. Tous les tons y sont d'une franche vigueur, d'une virginité transparente; l'on n'y observe jamais ces vapeurs qui, dans les plaines, voilent le ciel de teintes, et leur donnent cette forme d'écume que nous appelons trop exclusivement harmonie; dans songer que dans la nature, il n'y a pas de paysages exclusivement harmonieux. Les Alpes offrent à chaque pas des sites, dans lesquels, à l'éclat, à la vivacité, à la audace même des teintes les plus diverses, s'allie le charme puissant d'une frappe pure harmonie. Là, malheur! c'est la vaporuse Italie, c'est la Flandre baumeuse qui ont prêté les maîtres du paysage, c'est d'après les œuvres de ces maîtres qu'a été formulée la théorie du genre, et de là, chez l'artiste, chez le public, des préjugés traditionnels qui s'opposent encore à ce que d'autres contrées d'un caractère tout différent paraissent dignes d'être prises pour sujets d'étude, ou pour modèles de paysage. La théorie ne s'y adapte pas, le paysageiste ne s'y croit pas en bon lieu. Il admet, il est frappé, il est ému, mais de langue apprise étant impropre à dire ces beautés-là, il a plutôt fait de les considérer comme étrangères à l'art, que de se créer une langue que les exprimer. — Quoi! se dit-il, voici des lignes brisées, heurtées, voici des tons crus, ardents, criards, voici toute une perspective aérienne sans usage sur ces sommets sans vapeurs, cela même la plus éloignée est aussi nettement distincte que le bloc le plus prochain. — C'est vrai, mais que prouver tout cela, si non ceci seulement

qu'une petite stationnaire ou flamande, ou ne fait pas une scène alpestre, tout comme avec des unités l'on ne fait pas du drame, tout comme avec une recette pour le poisson, on appelle mal un cuit de lièvre ou un plat de perdreaux.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au sortir de ce joli bois, il y a un auberge où St. Hippolyte trouve toute sa bande en train d'être mangée sans autre avis de sa part. Tous les oncles de la contrée et tous les petits pains de l'Engadine. D'abord un peu surpris de l'illégalité de la chose, on lui explique comme quoi, alors il se met de la partie. Cette auberge est propre, riante, agréablement peinte, entre le bois et le lac, et l'hôte parle français. Bien vite on lui intéresse de vingt-deux parts toutes les questions auxquelles il a été une possible de donner cours en pays romantsch, et il s'en suit un charivari de propos fort semblable à celui que durant produisent ces paroles d'un Napoléon nous conte, que gélées de puis trois jours, elles se mettent, au prochain soleil, à déglacer toutes à la fois. C'étaient des jurons de matelots qui déglacèrent sur une nauf portant unnes. — N'est-ce point là que Garret a pris la première idée de son chef-d'œuvre?

Après nous avoir regalés, cet hôte nous fait la conduite. Mais via! qu'au sortir de l'auberge et tout au milieu des décombres de cinq maisons récemment brûlées, apparaît une dame à la fois triste et parée, qui fouille la cendre et ramasse les solives. Singulière apparition, mélange par trop romantique de destruction, de larmes et d'habits de de fête! Mais! c'est ici la réalité qui a été romantique. Cette pauvre dame était de nosse quand le feu d'ivraie sa maison, son lit, ses robes, ne lui laissant pour de comria que cette pauvre qu'elle porte à cette heure!

Nous voulons, avant d'arriver à St. Moritz, notre étape de ce soir, visiter la source minérale qui fait affluer dans ce petit burg tous les malades de la Rhétie et de la Valaisine. Ce est effet nous allons passer à l'un à l'embouchure des lacs, et après avoir pris congé de notre hôte et de son beau valon, nous nous enfonçons dans des bois dont la sévérité contrastait tristement presque avec les gracieuses scènes que nous venions de quitter. C'est là que quelques clairières, où le sol est tout bossu de rocs moussus; partout une vive fraîcheur de teintes. La source jaillit de terre au sortir du bois, dans une prairie ouverte et sous l'abri d'une grande maison blanche, où nous ne manquons pas d'entrer. Tout aussitôt des femmes nous pudent des verres d'eau à discrétion, et nous nous regalons à qui mieux mieux d'une sorte d'eau de Seltz, glacée, piquante, salutaire sans doute aux malades, mais en tout cas impayable pour des altérés.

De la source au burg, il y a un quart d'heure de marche. St. Moritz est une petite bourgade composée d'étalles et de cafés, de billards, où des baigneurs barbus tiennent le tenu: un de ces endroits qui servent au séjour momentané des malades, un peu de fente, rien; beaucoup d'odeur de cigares, et de grotesque mélange de pitié occupés et de messieurs fainéants; de liquistes et de fumeurs de frimanges, de laitages et de car rambolles. On nous reçoit dans une salle de billard; on nous y loge dans un café; on nous y dort dans la salle basse d'une maison voisine, au milieu d'un ordinaire à cæcum de rince, deux bisuits-moines, et une salade jaunée.





Nous voici à St Moritz. Il s'agit maintenant de caler les pontes du Val Biela pour redescendre sur Bernina, ou, sur la foi des itinéraires, nous comptons coucher ce soir. Les malheureux passants ne savent ce qu'ils nous veulent parler avec notre Val Biela, et les guides nous offrent de nous conduire partout ailleurs que la où nous nous étions proposés d'aller. Il faut bien à la fin accepter leurs offres, et plutôt que de s'engager sous un passage inconnu ou peu fréquenté, M. Toppfer se décide à passer la Bernina pour entrer dans la Vallée, et de là remonter l'Adda jusqu'à Bernina. Deux jours au lieu d'un. De plus en plus nous nous demandons, N'est-on Venise?

Ce n'est pas tout. Soit que dans cet entourage Engadin la pluie tombe aussi par torrents, et qu'un rivet nous sommes salués par un bruit de grandes eaux, ou se soit ent de nouveaux nos projets et presque nos espérances. Il n'est rien de s'en affliger. Sur les arts de la paix. Lettres, dessin, billard, et des légions de brigandages barbes, que la pipe à la bouche, nous regardant faire. Mais vers neuf heures, comme nous sommes à déjeuner, tout d'un coup la salle s'illumine, c'est un rayon de soleil. N'est-ce alors projets, espérances, relâchent d'un éclat soudain; l'on voit Venise, tout au moins l'on s'y achemine.

C'est aujourd'hui dimanche. Latres et brigandages sont vides de frais, des bancs éloignés les cloches se répondent; la prairie elle-même, tout à l'heure triste et blafarde, s'habille de riants verdure, et les petits oiseaux ont repris leurs jeux. Que c'est doux, attrayant, de voyager à cette heure, sous le charme de ces impressions, et échappés que nous sommes de cette prison enfumée où un ciel jaloux menaçait de nous élaquemer. C'est l'on marche avec une allégresse vigoureuse, l'enthousiasme naïf, d'arriver; s'éloign et nous voilà en train d'égaler de l'air au pas de course toutes les grandes questions: la politique européenne, le jury, la Presse, et aussi le journalisme, cette invention qui libère la tribune d'un monde à tous les hommes de talent, de lumières, de principes, et en même temps à tous les quidams, à tous les ambitieux, à tous les bruyants; qui met aux mains des sauteurs une arme dont ils menacent, fouettent, ou blessent impunément les hommes, qui donne à des misérables l'exploitation à tout la ligne du scandale des vengeance, de la calomnie, et qui déchaine incessamment contre les supériorités d'intelligence et de moralité, la populace de scélérats gogues, entretient au sein des villes, et pour le bien de la chose, une terreur au point près. C'est au surplus, n'est-ce pas, une opinion individuelle, rétrograde, blâmable, mais vraie, sincère et juste, quand même.

À deux heures de St Moritz, dans une contrée déjà tout italienne, nous traversons le joli hameau de Pontresina, bien surpris de trouver là une église et des protestants itinérants qui sortent de prêcher ni plus ni moins que nos gens de Chêne ou de Lognon. Ce sera donc ces petits nids de protestantisme éparés dans cette catholique contrée, ont l'air d'avoir été lancés jusque là par quelque vent d'orage, et l'on n'échappe pas à cette sorte d'étonnement qu'éprouvent les voyageurs qui visitent l'Élysée. Ils trouvent là des moines qui se gorgent de vin et de viande crue, et ils ne savent trop s'ils ont devant eux des cannibales ou des corréloges.

Au delà de Pontresina, l'on commence à monter les premières pontes du Bernina. Tout ici s'appelle Bernina: ces glaciers, ces aiguilles, ce salon où nous sommes, ces trois maisons assises sur le premier plateau, dernières habitations que nous rencontrerons sur ce revers. Nous entrons dans celle qui porte enseignes. L'on n'y trouve ni pain, ni beurre, mais soixante deux biscuits qui disparaissent bien vite. Les biscuits sont des espèces de brioches doucées, très bonnes en vérité, mais qu'on ne s'attend qu'à ne s'en trouver si haut au-dessus de l'air. Au reste, nos bêtes de bœufs ont été rachetées, qui nous l'avons de mauvaise grâce un mulet rétif, enserré par un manant bœuf. Cernant à la prétention de n'être pas faquin, faquin, en conséquence il se refuse à charger même du plus petit de nos sacs ses énormes épaules. Nous lui soulevons, nous, qu'il est faquin, mais faquin mal complaisant, ce qui n'est, après tout, qu'une variété de l'espèce.



Nous, à peine en chemin, et des torrents nous par les glaciers, qui courent bruyamment de l'air dans les anes prochaines. Un de ces torrents nous oppose de sérieux obstacles. Trop fine et trop profond à se donner pour que nous puissions l'y franchir, il se divise plus bas en ruisseaux innombrables, moins profonds à la vérité, mais trop larges encore. Les plus hauts fonds sautent d'un en l'air et arrivent ainsi sur la rive opposée, tandis que notre faquin fait d'un bête un pont marchant pour les autres. Arrivés à l'extrémité du plateau, nous y croisons deux jeunes hommes grands, beaux, silencieux, qui nous ont tout en un, le marteau repêché sur l'épaule. Ce sont des patres Bergamasques qui se rendent sur les hauteurs pour visiter les tempêtes qu'ils y ont conduits au commencement de l'été. Rien de plus pittoresque que ces deux patres Bergamasques qui se rendent sur les hauteurs pour visiter les tempêtes qu'ils y ont conduits au commencement de l'été. Rien de plus pittoresque que ces deux patres Bergamasques qui se rendent sur les hauteurs pour visiter les tempêtes qu'ils y ont conduits au commencement de l'été.

Mais à peine avons nous atteint le revers du Bernina que ce sont bien d'autres merveilles encore. Tout est à l'heure d'été, les montagnes, une riche verdure, sur la rive le tonnerre arabe qui tombe avec fracas des cimes mêmes du glacier, puis, tout au loin, tout au bas, au delà de croupes fuyantes dont le regard ose les sommets,

Comme hier, une onde, et comme hier aussi, un prompt saut du soleil. La mesure que nous nous élevons, la contrée s'élève, prend de grandeur, de majesté, et nous s'élève lentement ce passage du Bernina prend rang à nos yeux parmi les plus remarquables que nous ayons eues en France. À gauche des Val Biela, tant qu'on en veut, à droite, une paroi de rochers flamme d'imposants contreforts, crénelés d'aiguilles sans nombre, et des glaciers qui s'échappent par toutes les échancrures, se précipitent, s'échouent, et tantôt rencontrant le vide à mi hauteur, s'y détachent par bloc et tombent en avalanches, tantôt en cascades dans une éboulis creusée atteignant aux pontes douces, s'y déploient, et viennent appuyer leurs dernières atides jusque sur le plateau que traversent nos microscopiques personnes. Ce spectacle se répète, plus sévère encore, dans les eaux sombres d'une multitude de lacs qui, dentelés de moins profondes, barres de presque de pierres, se succèdent à perte de vue le long du plateau, et font ressortir, par la belle harmonie de leurs lignes basses et fuyantes, le tumultueux cahos, l'irrigulation arabe des parois abruptes au sein desquels les dorment leurs ondes. D'un côté, ni autre, ni chapeau en

une sautillante bouzoube, des rives fleuries, un lac éclatant, des champs dorés, le doux sourire d'un soleil plein de sérénité : c'est la petite vallée de Loschiavo. Une belle est



un monde pour jouer de ce spectacle. Mais on est instant passé un naturel sommeil qui marche en sa sa-va-choe sans il s'en va la queue dans sa main. Il y a dans ce naturel tant d'innocence, bête, tout de machinale qu'il n'est, de visible naïveté, que ce spectacle nous ditait du l'autre, base la figure cheminant avec de l'ortie à Loschiavo, seul, sans regard, sans parole, sans idée, et accomplissant, cette queue en main, son petit bouhomme de mouvement d'œuvre, tout aussi inconnu que les autres perdus qui tournent dans le cinquième ciel.

Plus loin, c'est un particulier de Loschiavo qui nous accoste. Un parapluie sous le bras, il descend d'une alpe où il a été visiter sa jument, jolis bête, dit-il, quinteux un peu, mais sage d'ailleurs, et qui ne s'empêche que quand elle a peur, le son air, comme à ses propos, l'on voit bien que, petit toutier municipal, gus de l'endroit, jousant d'un parapluie et d'un mouchoir de poche, ce mortel là est aussi l'un de ces obscurs héros auxquels, si nous étions sages, nous porterions envie. C'est lui que nous annonçait que, si nous allions à Brivio ce soir, nous logerions chez le père Trippo, pas quinteux, mais soud comme une borne et honnête comme un ancien brave homme, le père Trippo, la mère Trippo aussi, et de père en fils, tous les Trippo pareillement. Et puis voulez-vous être bien? Allez chez les Trippo, de père en fils on y est mieux!



Loschiavo, sur la frontière de la Gallitine, est un bon pays. M. Trippo veut savoir si les deux cultes y vivent bien ensemble. — C'est selon, vous m'entendez bien. Quand on exerce les chevaux, elles se contentent. Que les bergers le veuillent, les troupeaux se mélangent, et chacun en aura plus d'herbe. Encore, j'en ai vu ici pour boire une chopine, de dessus notre parti cultes, qui avaient apparemment de s'être compromis, entre au cabaret. Après une heure de discussion, nous faisons notre entrée à Loschiavo. C'est dimanche: Canettes et canis sont sur la place? C'est-à-dire nous entourer, nous presser, nous regarder aussi avidement que si nous étions le capitaine Cook et Banks et botaniser les inséparables.

Assis sur la grande place de Loschiavo, comme un parti de conscrits qui rejoignent, nous y attendons que David ait trouvé quelque chariot à louer pour y charger nos sacs et deux écoliers. Le malheur, un petit mûrgeriste jafflé, qui se propose de souffler, ne Cook et Banks et botaniser les inséparables.

au père Trippo sa proie, unidit, d'accord avec le curé, toutes sortes d'indiquer aux fins que la nuit tombe avant que nous ayons trouvés notre affaire. Selon ce gous le père Trippo ne veut rien, ni son auberge, et notre particulier de tout à l'heure qui vient à passer dans ce moment, au lieu de protester de toute sa force, ne fait pas même seulement de nous reconnaître, mais s'éclipse tout doucement, avec la cauteleuse prudence d'un petit gous de l'endroit qui

estime s'être gravement compromis en parlant de deux cultes. A la fin David attrape un char et ne le lâche plus. En route alors, et nous sortons gaiement de la ville. Mais à peine sommes nous dans les champs que voici des deux côtés de la vallée, hommes, enfants, fillettes qui quittent les hauteurs, coupent par les prés, gambadent à l'envers et viennent se aligner le long de la route comme pour voir passer le Roi, la Reine et la Cour.

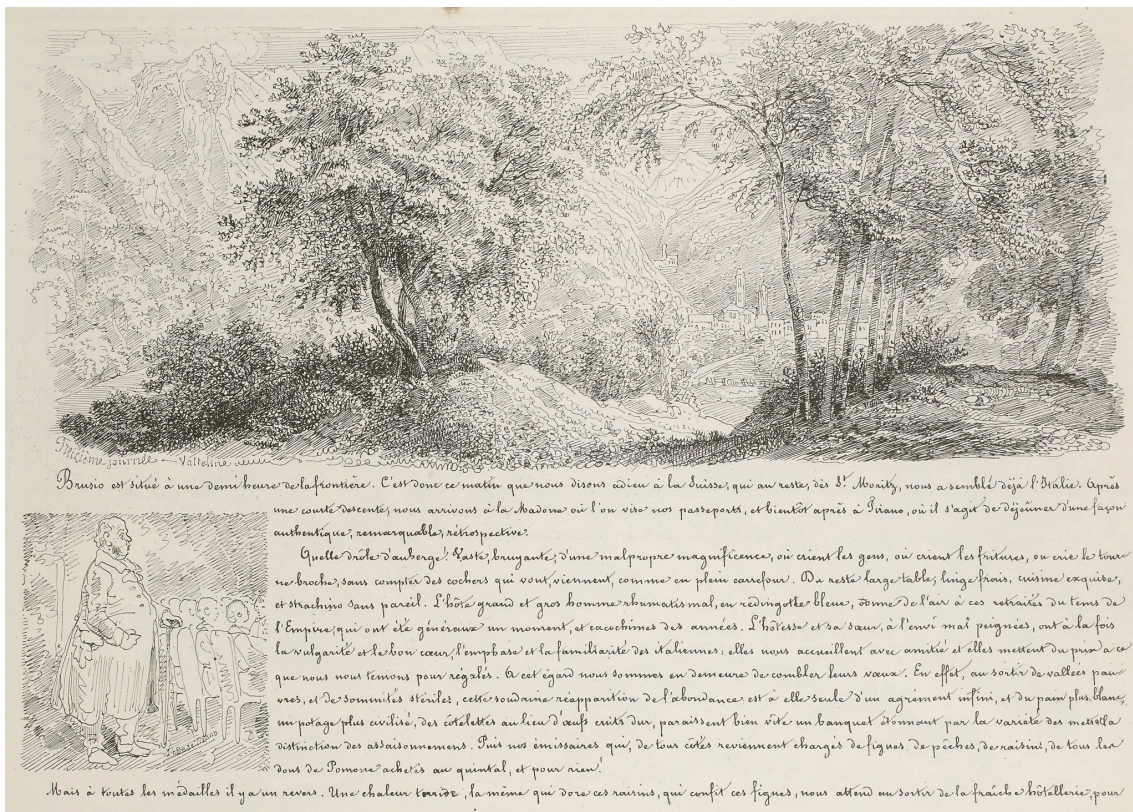


A la tombée de la nuit, nous atteignons la rive de ce joli lac que des hauteurs du Bernina nous avons vu resplendir. Et c'est bien le même! A cette heure il est froid, sévère, mystérieux; la rive opposée bien que prochaine se perd derrière les voiles assombrés du crépuscule; on dirait la réalité qui débouche les illusions du cauchemar; on croit que nous atteignons chaque jour, et que, chaque jour devant les rêves du passé. Mais ces réflexions philosophiques s'échappent complètement à Marcat, qui, pour s'être bien régalé de pêches de Loschiavo, s'attarde, se laisse perdre de vue; puis se remet au galop pour nous apporter lui-même la nouvelle de sa guérison, en même temps que celle de sa maladie.



Le vallan est d'abord, les ténèbres sont épaisses, nous marchons serrés les uns contre les autres, lorsque quelque chose doit se mettre à chuchoter derrière nous, tout est nous couvrir avec ridance. Las du tout gai. Plus loin, ce quelque chose prend la forme de quatre hommes qui nous arrêtent, et que d'ja portait la main sur nous, lors que le père Trippo paraît sur son don, une lumière à la main. Ce nous alors d'arrêter un brigand et de les donner au père Trippo, qui, soud comme une borne, ne comprend qu'il se soit, ni à nous, ni à ces hommes, ni à la chose ni à une autre. Epouvantés et furieux, nous entrons dans la salle, où, sous notre dictée, Mademoiselle Trippo cue dans l'oreille d'orte de son père qu'il nous a tirés là d'une fameuse, par sa présence, sa chaudière et son sang froid.

Cette famille Trippo est effectivement patriarcale, et c'est plaisir, au sortir d'une aventure un peu farouche, que de se voir en compagnie d'un bon vieillard entouré d'enfants et de visiteurs affectueux et respectueux. Mais l'auberge, propre d'ailleurs, répond presque trop à l'idée que nous en donnait l'aubergiste jafflé de Loschiavo. Après une grande heure d'attente, on nous y sert pompes-frites des œufs cuits dur et du pain de froment. Encore ces vivres arrivent-ils trop tard. Soit faim, soit émotion, soit l'exténation chagrin de la salle voisie d'attente à qui le cœur manque, Denise s'en mêle, Madon ou fait autant, de proche en proche toute la caravane bâille ou s'effondre. Pourtant à la vue de nos lits, la gaieté revient et les rires nous guérissent. Il y en a quatre, et puis un cinquième qui est une grande chambre garnie de paille. Ça bien. On se couche et le sommeil fait le reste.



Brivio est situé à une demi-heure de la frontière. C'est donc ce matin que nous disons adieu à la Suisse, qui au reste, dès St Moritz, nous a semblé déjà l'Italie. Après une course de cent, nous arrivons à la Madonna où l'on vise nos passeports, et bientôt après à Brivio, où il s'agit de déjeuner d'une façon authentique, remarquable, respectueuse.



Quelle table d'auberge! Raste, bruyante, d'une malpropre magnificence, où crient les gosses, où crient les futures, où crie le tonnerre braché sans pareil. L'hôte grand et gros homme rhumatis mal, en redingotte bleue, donne de l'air à ces retraités du temps de l'Empire, qui ont été généraux un moment, et cacochimes des années. L'hôte et sa saut, à l'environ mal peignées, ont à la fois la vulgarité et le bon cœur, l'empresse et la familiarité des Italiens; elles nous accueillent avec amitié et elles mettent du pain à ce que nous nous tenions pour régaler. Ici est égard nous sommes en demeure de combler leurs vœux. En effet, au sortir de vallées pauvres, et de sommets stériles, cette soudaine réapparition de l'abondance est à elle seule d'un agrément infini, et du pain plus blanc, un potage plus civilisé, des côtelettes au lieu d'œufs crûs durs, paraissent bien être un banquet dormant par la variété des mets et la distinction des assaisonnements. Puis nos cuisiniers, qui de leur côté reviennent chargés de figues, de pêches, de raisins, de tous les fruits de Pomme achetés au quintal, et pour rien!

Mais à toutes les médailles il y a un revers. Une chaleur torride, la même qui dore ces raisins, qui confit ces figues, nous attend au sortir de la fraîche hôtellerie, pour

nous confire aussi. Echelonnés sur un chemin poudreux que balais une haleine embrasée, nous songeons alors aux fraîcheurs de la ville, aux sources, aux ombreuses, qui sont ici, éclaircies, froids, transparents; à ces harmonieux désordres d'une nature libre remplacés tout à coup par les mesquins arrangements d'une culture avare; à ces pentes sauvages, à ces ruisseaux des bois, auxquelles ont succédé l'élégant importun des murailles blanches, la rase uniformité des prés, l'industieuse économie des arrosements artificiels, et le parallèle n'est pas de tout point favorable au beau voyage que nous parcourons. Sous balcons, nous frappons aux portes; mais si le vin y abonde, on vous y refuse l'eau, et il serait plus possible d'en sortir ivre, que d'en sortir de saigné!

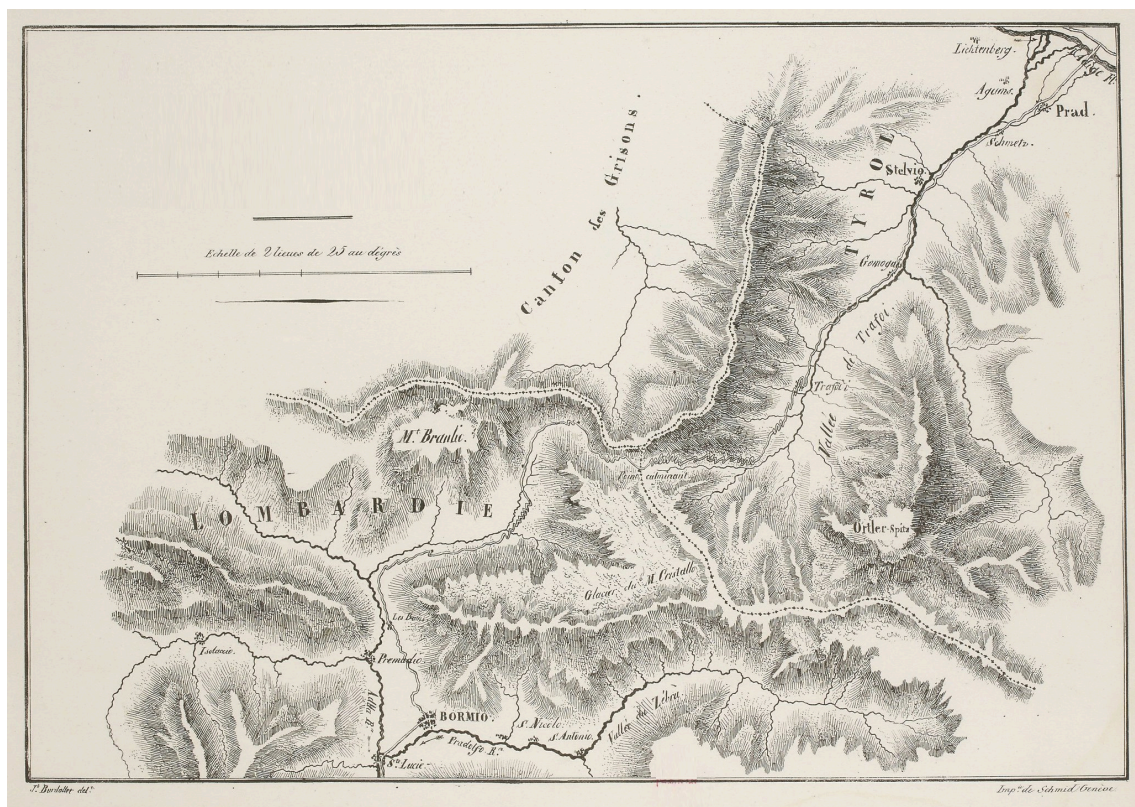
Ceci n'empêche pas que la Vallée ne soit une vallée brillante de faste, et parvenue de bourgades dont l'aspect est de loin riant, presque, presque magnifique. Partout de belles églises, des chapelles ornées, des clochers d'une architecture svelte; des maisons soigneusement blanchies animant de deux paysages, et se détachant avec un séduisant éclat, sur le bas-fleur des montagnes, ou sur l'ogive sombre des gorges qui s'ouvrent par-delà. Mais, de près, ces bourgades semblent dépeuplées, cette blancheur extérieure recouvre des murures sans fenêtres, les assises, bien souvent des ruines, et nous remarquons en cet endroit que dans cette contrée on ne bâtit à côté, mais on ne construit jamais: de là la vide ampleur de bien des hameaux. On rest, les gens y ont l'air acide, intelligents, entièrement adonnés à l'agriculture, heureux au somme, tout au moins gais, ce qui nous a toujours semblé un signe de bonheur presque aussi certain, que pouvait l'être dans d'autres pays l'enseignement mutuel, la petite poste, ou les super économiques.

Unes nos aventures de ce jour se bornent à manger des figues, à avoir saisi à brève la canicule et à visiter l'été les églises, autant il est vrai pour y trouver l'ombre et une fraîcheur, que pour en admirer la somptueuse architecture. Mais à mesure que nous nous élevons et que la soirée s'avance, la contrée change à la fois d'aspect et de climat. Déjà les rignes sont bien loin derrière nous, déjà la végétation se raréfie pour cesser bientôt, et en même temps de froides haleines signalent le voisinage des glaciers. Vers sept heures nous avons en vue les parois de rochers au pied desquelles se déploie sur la rive droite de l'Adda, Brivio, le dernier bourg de la Vallée. D'un saut nous sommes à l'auberge, où, dit le seul hôte, nous annonce que son cuisinier est à la promenade et que l'Empereur d'Autriche a logé chez elle en 1859. Ces nouvelles nous contristent beaucoup, la première surtout.

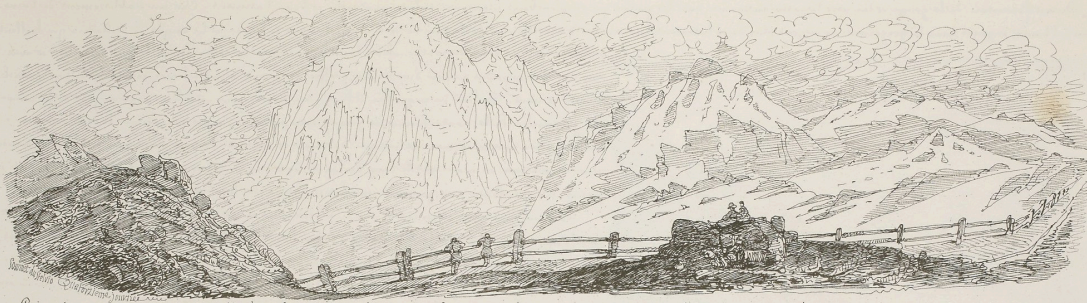
En Vallée, les hostesses ne sont pas ruelles, mais elles sont échevées, grasses à quatre montons, hommes par la voix, raies par le port. Il n'est homme que prévenant, elles ignorent d'ailleurs les empressements intéressés, et vous accueillent de même au bourgeois et le baron. Celle-ci a pourtant fait des frais pour être agréable à l'Empereur d'Autriche: tous les poches, toutes les niches, toutes les parois de la maison, sont surmontées de Napoleons ou plâtrées ou couvertes de gravures de grande année.

Par bonheur le cuisinier a l'idée, vers neuf heures, de revenir de la promenade, car, que notre soupe ne se trouve pas remise au lendemain.





PLAN
topographique du passage du Stelvio
pour Servir au voyage de Vénise
1841.



Le col de la Vierge

Ce matin nous partions à l'aube, n'eût la confusion introduite parmi nos chaussures, qui, après avoir été graissées en fabrique, viennent s'être jetées pêle-mêle sur le plancher. Chacun s'accroche et s'arrache son bien des laçons, qui arrachent le leur à d'autres laçons. Les très-petits pieds, et les très-notables, échappent seuls aux dangers de cette terrible mêlée. Ce dut être bien autre chose encore, quand passa l'Empereur d'Autriche et toute sa Cour!



Le col de la Vierge

Fort heureusement le temps est beau; car c'est encore ici un bonheur dont nous ne pourrions sortir qu'en franchissant le plus redoutable des défilés. Derrière la petite ville de Bornio, s'ouvre entre des parois de rochers nus, une gorge étroite, profonde, tortueuse; qui, plus loin, s'élargit en rampe rapide. Cette rampe aboutit à un plateau sinistre qui s'appuie à des arêtes rocheuses. Du haut de ces arêtes le mont lance ses pontes immenses jus qu'au fond de la vallée de l'Adige. Telle est la configuration générale du Stelvio, ce passage devenu fameux depuis que l'Autriche, pour faire communiquer l'Europe avec la Lombardie, sans emprunter à la Suisse son drapeau, y a fait percer une route qui, pour l'élévation, l'emporte sur toutes celles des Alpes, et de l'Europe. C'est principalement en vue de connaître cet intéressant passage que nous avons dirigé notre itinéraire de ce côté, en sorte qu'aujourd'hui déjà nous nous considérons comme appelés à recueillir le fruit de nos laborieuses

Devant l'ouverture de la gorge, et sur une terrasse aussi une que les parois qui surplombent alentour, s'élève une vaste et beau bâtiment. C'est un établissement de bains. Tout à l'heure, engagé dans la gorge, nous ne voyons plus de ce bâtiment que son toit d'ardoises, au-dessus la prairie de Boornis, le cours de l'Adda et les verges de Belle-dore qui brillent au loin d'un frais éclat du matin. Mais bientôt un rideau de rochers forme la vue de ce côté et nous voilà tout à coup perdus au fond d'un profond gouffre de pierres à mille lieues, ce spectacle agreste et rébarbatif. On fond de ce gouffre, il faut deux heures pour atteindre jusqu'au pied de la rampe dont j'ai parlé. La route forme des zigzag sans nombre, mais, exécutés qu'ils sont à ce genre d'investigation, nos éclaircissements ont indiqué l'avance, et reconnu de près, le moyen d'atteindre directement au plateau en montant le long de l'arête escarpée où nous aboutissons sous les sommets du zigzag. De cette façon nous gagnons une bonne heure sur le char qui monte nos bagages.



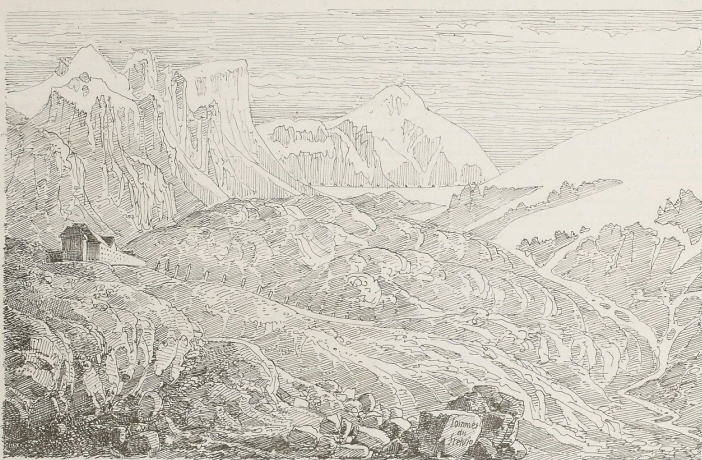
Lendant que nous cheminons sur le plateau, des neiges s'accumulent au-dessus des cimes voisines, d'autres accablent du fond des gorges, déjà l'azur du ciel, ne se montre plus qu'une bande de montagnes lointaines. C'est dans ce moment qu'apparaît en face de nous le sommet du passage. Ce sont, à droite, de minces plages de glace qui viennent arriérer des arêtes abruptes finement dressées sur la gauche, et l'on voit le petit fil de route, tout pont de boutures, qui se penche avec souplesse contre la pente de ces arêtes, on atteint le niveau supérieur, s'y déploie un instant, et tourne bien vite sur le revers opposé. C'est, du point culminant de ce passage dont la hauteur est à peu de chose près la même que celle du Buet, l'on contemple réellement au-dessous de soi, avec une sorte d'ingénue surprise, les glaces éternelles, et dans le contraste frappant de ce chemin si fêlé et si audacieux, de ce glacier si colossal et si imprévisible, l'on reconnaît comme dans un glorieux symbole, l'intelligence victorieuse des forces brutes et l'homme roi de la nature.

À l'extrémité du plateau, il y a une grande maison, sorte d'hospice, où vivent sous un toit commun, une auberge et une douane; c'est ici la frontière du Tyrol. Tout heureux que nous sommes, nous voudrions bien n'y pas entrer, car le char porte des provisions valétines dont nous sommes pourvus autant par économie que par précaution; mais on nous presse, nous nous laissons séduire, et il arrive que ce jour-là, par précaution, autant que par écoulement, nous consommons d'abord les vivres que l'on nous présente et ensuite ceux que le char nous apporte. Lendant ce repas d'adieu, un douanier craqueur, nous fait du libéralisme intéressé, non pas peut-être à la façon des moucharbes, mais très certainement à la manière de ceux qui croient devoir se mettre dans vos bonnes grâces avant que de vous livrer la main. Leur toute réponse nous mangeons ferme: c'est une opinion qui ne compromet personne.

En surplus, lors qu'un voyage, soit offert de la distraction, du grand air, soit aussi pour qu'on ait remarqué à chaque pas que le contentement et le bien-être tiennent en insensibles au dard de l'opposition ou aux élections par arrondissement, qu'au moment

qu'on a remarqué à chaque pas que le contentement et le bien-être tiennent en insensibles au dard de l'opposition ou aux élections par arrondissement, qu'au moment

au bon ordre, à la stabilité des institutions, il est de fait que l'on est peu disposé pour le quart d'heure à professer des opinions politiques bien tranchées. On voit des peuplades qui, sans



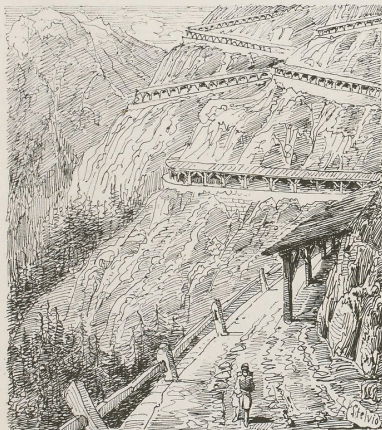
libres, paraissent heureuses; l'on voit de, libres, choses, les quelles, toute, joint, tout esprit de calomnie et de dévotion, semblent surpasser, dans, retour, et, sous l'impression d'un spectacle, on ne peut s'empêcher d'accueillir quelques doutes sur l'excellence des choses que l'on a promises, ou sur le vice de celles que l'on a été appri à décrier. Dès aisément alors la politique vous apparaît comme un triste assemblage de principes douloureux substitués par les partis aux saines règles du sens commun, comme un dangereux arsenal d'armes à l'usage des amours-propres froissés, des prétentions injustes, des ambitions impatientes, de toutes les passions vaines et jalouses, et l'on se prend à croire que moins il y a d'hommes qui ont la clé de cet arsenal, moins aussi il y a de chances pour que la masse paisible des citoyens honnêtes et laborieux soit dans cette inquiète tourmente, entravée dans son utile et légitime essor, au profit et par les soins mêmes de tout de tribuns officieux qui s'en font les équivoques protecteurs. Certainement ceux qui pressent le plus aujourd'hui sur les populations, ceux qui retardent avec le plus opiniâtre agissement l'arrivée de la paix intérieure, de l'ordre, de la stabilité, ce sont moins les monarches que les démocrates, moins les gouverne-

ments que les partis, moins la loi, moins la justice, que ce dérèglement d'opinions et de principes qu'on appelle la politique. Lorsque nous quittons l'hospice, le froid déjà très vif, nous fait presser le pas: en trois quarts d'heure nous atteignons le haut du col. Un spectacle aussi magnifique qu'il est inattendu et vertigineux, ce qui est de ne s'avoir par par son élévation, s'y dévoue à nos regards. Figurez-vous, lecteurs, que vous soyez transportés sur la cime du Brévenet, tout à coup, de cette hauteur, et en face de vous, apparaît l'imposant et majestueux amphithéâtre du Mont-Blanc! Ici le Mont-Blanc, c'est l'Orléans, mais, moins élevé d'une centaine de toises, mais plus frappant peut-être à contempler, parce que, affranchi du voisinage de cimes rivales, il lance tout dans les profondeurs agitées de finement la tête altière, et paraît plus en core un géant qu'un colosse. Par malheur, nous ne jouissons qu'imparfaitement de ce grand spectacle. D'innombrables neiges courent en désordre autour du flanc glacieux de l'Orléans, et courent que successivement et par de fortuites brèches, que nous apercevons, ici un profil de la montagne, là des vallées de glaces, plus loin une dentelure d'aiguilles, là haut une anguste sommets, là-ci nos yeux ne cherchaient plus que le ciel. Cependant un puissant murmure de foudre gronde de toute la montagne à la fois, et tandis que, là bas, dans la vallée de l'Adda, les cultivateurs traient encore ses sillons sous le frein d'un âne de bois, ici, nous assistons au spectacle de la tempête qui se tourment à l'heure foudroyante sur les champs, et le charrier lui et se batte jusqu' sous le chaume de son étable.

Qu'il y ait poésie dans ces impressions, et combien en paraît bien car soudainement nous sommes frappés de la beauté! Ce terrible inaccoutumé d'une coloration nature, le cœur s'élève, l'âme s'élevé, et à côté de cette religieuse terreur qu'y répand la formidable couleur du ciel et des éléments conjurés, je ne sais quels gracieux souvenirs, des images récentes, de secrets, de l'incertitude retour vers les dieux, vers les loyers d'ont on s'est exilé, s'y pressent, s'y haussent, s'y confondent en une joie saccadée et mélancolique

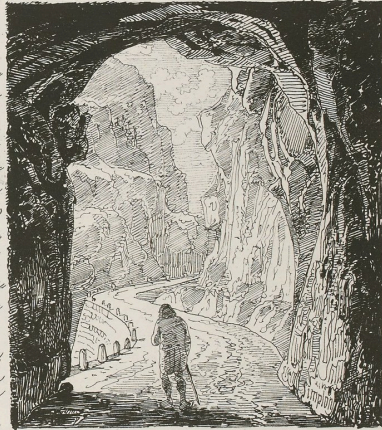
à la fois. Et encore, ces orages qui s'apprêtent, il faudrait oser l'attendre sur ce sommet désolé; il faudrait, abrité sous la saillie d'une arête, de là, voir avec troublement la tempête se déchainer, bondir, lancer ici ses torrens, là bas ses tourmens, remplir l'air de ses fureurs et l'espace de ses rugissemens. Que de fois nous avons désiré de goûter ce plaisir! Le voici qui s'efface et la prudence, ce grand de l'instinct, nous commande de le fuir. Déjà l'éclair joue à nos côtés et de menaçantes nuées envahissent la place que nous nous habuons de quitter.

Bien différent de l'autre revers du Stelvio, celui que nous allons descendre n'est qu'une longue pente, point abrupte, car nous avons gardé s'y lance presque directement, mais dominée de toutes parts, et de toutes parts ouverte aux avalanches. Il résulte de là que c'est justement du côté de la montagne qui offre par lui-même le moins de difficultés à vaincre, qu'il a fallu concentrer les travaux les plus difficiles et les plus coûteux. Toute la route, dans un espace de 3860 pas n'y est qu'une galerie continue, sous laquelle on chemine parfaitement abrité. Cette galerie, construite avec une extrême simplicité de moyens, est en bois. Nous observons qu'il n'a fallu pour la construire que commander deux sortes de matériaux, le bois et le fer, et sous quatre formes seulement, des poutres et des plateaux, des barres et des cercles. Mais il y a perfection dans l'assemblage d'un empilage des pièces, dans la force du travail, et dans la force d'arrangement ménagée des solives qui se dressent en poteaux, et se courbent en voûtes. Du reste, cette galerie ne recouvre qu'une moitié de la route, de façon que dès les commencemens de l'hiver, la première avalanche qui vient à tomber, glisse sur la toiture, dépose sur la partie découverte de la route une masse de neige qui fait à la fois muraille pour l'intérieur de la galerie, abri pour le rebord extérieur du chemin, et pente continue pour les avalanches nouvelles qui glissent rapidement sur cette masse de constructions échelonnées au lieu de les ébranler par leurs chocs répétés. En été, lorsqu'on regarde du bas de la montagne ces travaux de toiture et d'aplanissement, ces ouvrages si patiens, si réguliers, si semblables à ceux mêmes d'un buste à l'autre, on se rappelle involontairement ces constructions patiennes aussi, régulières aussi, que les



les Carthois dans leurs solitudes. Mais, tout involontaire qu'il est, ce rapprochement repose pourtant sur de réelles analogies, et l'esprit, lorsqu'il s'en est emparé, finit effectivement par trouver des rapports pas trop mystérieux entre l'instinct intelligent du Carthois, et l'intelligence passive mais habilement dirigée de l'Autrichien.

En surplus, le point de vue économique, la prédominance du raisonnable et de l'utile, une juste appréciation des moyens comparés au but, ce sont là les caractères qui distinguent généralement les ouvrages de l'administration autrichienne, et celui-ci en particulier. Tout y est régulier, symétrique, admirablement conçu, tant pour les avantages de durée, que pour l'économie d'entretien, mais la grandeurs manque. Quelque chose de sage, mais de faible, après de l'édification de cet ouvrage monumental, et mille part l'idée du beau l'idée du grand, ne s'y exprime, n'y a coulé un sou de frais. Ici le Stelvio est supérieur, par la mesure, il est inférieur au simplon. Le route du simplon, bâtie so-



ment faite, imparfaitement construite, nous frappe des labeurs que l'impression de je ne sais quelle lutte plus virile, mais plus énergique, contre l'obstacle des lieux, par ses importantes galeries, plus hautes dans doute qu'il n'était nécessaire ou utile, mais taillées dans le roc vif, semblables à des nefs, mystérieusement éclairées, et qui, lorsque les

siècles auront détruit toutes les chaumières, tous les ponts, tous les aqueducs de la route, demeureront encore, immortels vestiges d'une immortelle conception.

Nous venons de quitter l'abri de ces galeries quand la tempête éclate. Un grand coup de tonnerre donne le signal; et, deux minutes après, nous sommes trempés jusqu'au cou. Ce n'est plus ici, comme la nuit, un pittoresque spectacle; plus d'arbustes, plus d'arbres russes, et un homme qui ouvre son parapluie. Une maison se présente, l'arrière garde s'y jette, poussée jusqu'à dans une cuisine enfumée et y demande l'hospitalité à une vieille sorcière qui s'enfuit d'épouvante. Bon voyage, et vite grand feu. Mais Toppfer découvre une demi-bouteille de quelque chose, M. Toppfer lève ses trois grains de sucre, Chawet déterre une cassole, et voici un ragoût, un negus... aide; verjus, bouilliant, délicieux, souverain. Comme nous sommes à boire, entre les quatre: "Faites, dit-il, vous êtes ici dans la maison de l'empereur." Alors nous nous excusons d'avoir troublé la vieille. "C'est ma belle mère, ajoutez-il, et s'empara rabbiore, mais je veux vous présenter ma femme." Cela dit, le brave homme sort pour rentrer bientôt, accablé par un de trois frais montards et d'une jeune mère d'une remarquable beauté. L'air de bonheur répandu sur tous ces visages, l'accueil cordial et désintéressé de ces gens, la chaleur de l'âtre, les pittoresques de l'aventure, tout dans ce moment nous réjouit, nous enchante, et nous quittons à regret cette noire demeure, emportant un de ces souvenirs qui ne s'effacent plus, parce que le cœur plus encore que la mémoire en a la garde.

Lendant cette halte, la pluie a cessé; au vacarme de tout à l'heure succède le calme charmant d'une douce soirée. Alors, hâtant le pas, nous dépassons le vendigant des filets de Drapier; la nuit tombe, la vallée s'ouvre, une lumière paraît, c'est l'aube de Lina, où l'avant garde nous attend les pieds sous la table.



La recommencent les familles. Nous quittons Lina de bonne heure, le ventre vide d'un déjeuner très-cher.

À une heure de Lina, la route du Stelvio rejoint celle d'Innsbruck au moyen d'un pont jeté sur l'Adige. C'est cette dernière que nous allons descendre, en suivant la

rive gauche du fleuve. Cette partie de la contrée, rappelle les sables pauvres et nus de la Mauritanie; c'est des champs immenses encaissés entre des montagnes pelées. On reste excellent pays, comme on sait, pour s'y entre-débaucher à coups de canon. Les uns de ces champs de blé qui n'ont été champs de bataille, pas un de ces bleds qui n'ont des glorieux souvenirs de carnage. Les malheureux, nous ne sommes pas tacticiens, on doute que la haine de la guerre ne disparait pas pour nous derrière l'élégance des manœuvres ou la savante beauté des opérations.

Dès ici les distances sont comptées en milles allemands, et tandis qu'une grande pierre ne manque pas d'avertir le piéton qu'il vient d'en consommer un, d'innombrables petites pierres ne manquent pas non plus de l'avertir que, sur son mille, il vient de consommer vingt minutes. Absolument quelqu'un qui vous compte les bouchées, et il en va ainsi pendant des centaines de lieues. C'est cela qui est Caston!

Une autre chose. A tout bout de champ, d'innombrables caufes, des scènes entières de la passion ou de la légende, dont les personnages en bois sculpté et peint, sont d'un style incertain sans doute, mais original, et par fois plein d'énergie: il y a tel de ces Christ, dont l'expression, à la considérer isolément, est sublime de mortelle angoisse. L'un, comme il arrive naturellement, partant du visage, par la multiplicité des reproductions qu'on en fait, est devenu type, symbole; les gouttes de sang qui jaillissent de dessous la couronne d'épines, celles qui dégouttent de la plaie des clous, et du trou de la lance, ont pris peu à peu dans les principes de l'artiste une régularité consacrée. Les premières sont disposées en couronne, les autres se balancent symétriquement autour d'un filot qui leur sert comme de tige. Tout bizarre que cet usage paraisse, c'est pourtant d'un style encore; seulement, c'en est la charge. Outre ces images, de petits tableaux proprement encadrés, et abrités avec soin, se dressent le long des chemins. Ils sont destinés à implorer de la pitié du passant une prière en faveur de Christian, ou en faveur de Marica, dont la fin sinistre y est représentée, gauchement à la vérité, mais avec une naïveté qui rappelle le faire à la fois inhabile et expressif des vignettes du quinzième siècle. A ces signes, et à d'autres, l'on reconnait bientôt que l'on vient d'entrer dans une contrée sui generis, dévot mais religieuse, fidèle à son culte, à ses traditions, à ses mœurs, à sa manière; chez une nation enfin, et non pas



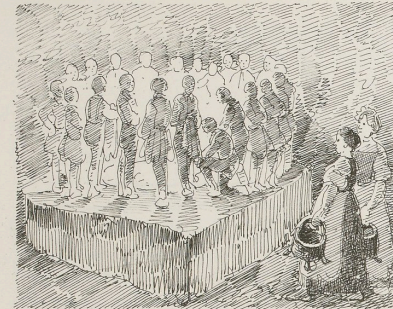
chez un assemblage d'esprits sans liens et sans unité. Et quand ensuite, l'on voit les paysans Tyroliens si fièrement assis sur des chevaux qui tirent la charrette, l'on s'explique et l'on admire l'habileté de son visage, et cet air d'homme et de maître que donne seule la conscience de droits antiques et d'institutions à l'épreuve.

A Schlanders, où nous passons à midi, nous sommes accidentellement témoins d'une scène qui a jouté un trait intéressant à coup que nous venons d'acquiescer. On sonne la cloche de midi, sept ou huit hommes qui étaient occupés à battre le blé, jettent les leurs fleaux, s'avançant sur le seuil de la grange; et tombant à genoux, ils y demeurent pendant quelques secondes en adoration. Cette scène si imposante dans sa simplicité, se répète à cette heure dans tous les hameaux; partout ces hommes fiers, par tout ces hommes maîtres, interrompent leur œuvre pour courber le genou devant le Très-Haut. — Pratiques, disent-ils, oui; mais saines, belles, utiles, qui impriment et qui propagent la crainte de Dieu, qui ploient l'enfance à son joug, qui chaque jour transforment pour quelques instants enfantes et en égaux, maîtres et journaliers, ceux qu'abrite un même toit, et ceux que rassemble une circonstance.

fortuites, ceux qu'unit l'affection et ceux que la haine divise. Pratiques, mais qui valent mieux que cette absence de pratiques au sein de laquelle se bécotaient chaque jour davantage chez les nations d'ici en progrès, l'idée religieuse, sauve-garde indispensable de la moralité, du bonheur et de la nationalité des peuples.

Cependant la faim nous ronge et voici la pluie: nous entrons au *Schled d'Or*, *Heid* au *Schled d'Or*, il n'y a ni pain, ni lait, ni viande, ni foin, ni quoi que ce soit, hormis un quartier de sautois et des pommes de terre qui l'ont vu faire bouillir. Bien triste régal! Ce qui est plus triste, c'est l'histoire

qui tout glorieux d'une si belle tombée, va, vient, s'informe si l'on est content, et veut qu'on dise si l'on manque de quelque chose. Une heure de pareil, et puis dans quinze jours nous devrions si la pluie nous relâche sans ce trou! Plutôt affronter grêle et tonnerre. Nous fuyons jusqu'à Latsch.



A Latsch, les gens parlent une langue inconnue qui n'est pas le romanche; impossible de s'entendre. Mais réunis que nous sommes, nous commençons par nous emparer d'un large foyer circulaire au centre duquel pète le feu flamme magnifique, et la longue entée disposée en cercle fait des profils à droite, des profils à gauche, jusqu'à entière distraction des hommes et du feu. C'est beau à voir, mais infernal un peu. Pendant ce temps David dit une sorte d'interprète muette qui traduit nos demandes en Algonquin; et des marmitons s'avançant et nous leur cèdent la place. Il n'est que trois heures: la correspondance est reprise, les jupes s'organisent, l'esprit va son train. C'est bien beaucoup, car Latsch est un de ces trous où si pour une minute seulement, l'on venait à ne pas s'amuser beaucoup, d'on pèlerait infailliblement de tristesse mortelle et d'ennui mortel.

Nous souper et parfaitement bouffon. Des soupes grandes, profondes à s'y noyer, et, après des soupes, des trucs de moutons, coupés en morceaux, servis en tas, à droite, à gauche, en tas, partant. Vrai charbon qui rassure rien qu'à le voir. Nous avons eu la disette, et voici que c'est l'abondance qui tue la faim.



10 Décembre 1841.

Nous avons écrit les pages qui précèdent avant la honteuse journée du 28 Novembre. Aujourd'hui, le cœur navré, l'esprit inquiet, nous hésitons à poursuivre. Voici notre patrie à la merci d'une faction. Voici la force aveugle et le nombre imbécile qui menacent de devenir le principe de nos institutions, et les arbitres de nos destinées ! Du milieu de ces maux, et en face de ces prévisions, comment reprendre ce paisible travail, comment s'y complaire, comment retracer avec quelque goût ces souvenirs de fête, de vœux, de quels s'est faite un idéal de deuil ? Nous l'essaierons pourtant, car il nous en coûterait de fuir l'attente des jeunes amis pour qui nous avons entrepris de vivre cette relation.

Disons-nous d'abord. Ces derniers événements, et l'avenir qu'ils nous préparent, nous font presque porter envie à ces peuplades au milieu desquelles nous allons nous retirer. Là, en effet, au lieu de cette liberté dont nous jouissons naguère, mais qui n'a pas su se protéger, des franchises qu'un Empereur même respecte; au lieu de ce conflit de passions hostiles, de ce tumulte des égoïsmes désormais mis en présence, et que l'on appelle en langage de gogol, la vie d'un peuple, la règle, et par elle, le calme des ambitions privées, l'impuissance des oppresseurs subalternes; au lieu d'hypocrites adulateurs qui vont caressant sous le nom de peuple le pauvre avide, l'émétique pillard, des candidats de primes, bien moins devoirs à craindre; au lieu des inepties et des mensonges d'une presse qui trompe, qui berce, qui dément, une presse officielle qui n'a pas le privilège de mentir; celui de diriger les esprits, qui reçoit de trop haut des directions pour calomnier à plaisir, pour saler, pour rabaisser tout ce qu'il y a d'honnête et de distingué, qui, forte et protégée, n'en est pas réduite à se faire une arme des vices qu'elle seule se lance, une garde des viles passions qu'elle s'attache, une impunité des dégoûts qu'elle soulève.

Il y a trois mois à peine, combien ce parallèle humiliant aujourd'hui était au contraire glorieux pour nous ! Nous étions unis alors, aucun joug ne se faisait sentir, notre prose poétique rappait sous les yeux. L'équité et les lumières, l'intelligence et la probité, pris d'instinct à nos destinées; nos établissements d'instruction publique, soutenant leur renommée; les arts brillant d'un éclat soudain; les lettres commençant à fleurir, la considération dont jouissaient notre heureuse patrie faisait la joie de ses enfants. Régénérée, que vaut-elle ? Hélas ! il est aisé de souffler une déception sur ces cautions, régénérées aussi, où s'apparentait de plus en plus le joug de paysans sans instruction, de cabaretiers barbares, de instables d'instinct, où les fondations antiques, où les institutions généreuses, où tout ce qui n'est que beau, qu'élevé, se perdait graduellement entre les mains d'une administration lédre ou enchevêtrée; où les souvenirs, les mœurs, la nationalité, venaient tous à tour se baigner contre la stérile vulgarité du tumulte démocratique, où la patrie au lieu d'être comme la divinité à qui chaque citoyen doit un culte et des sacrifices, n'est plus qu'un domaine qu'il s'agit de diviser en arpents et de mettre en loterie.

Mais dérivons nos yeux de ce tableau, ou plutôt encore, espérons mieux de ce qui reste de lumières, de courage, de patriotisme et de désintéressement dans notre pays. Ce point qu'après s'être vu joué indignement, il comprendra ce qu'il veut de lui, où au moins, pour qui il a travaillé, pour qui il s'est laissé dépouiller de tout de bien, en échange de quels maîtres il a livré ce gouvernement de bonnaire, mais probe, qui administrerait sans peur, qui n'aurait d'autre arrière-pensée, d'autre intérêt, d'autre but incessamment poursuivi, que celui du bien, de l'équité, de la justice, d'autre salaire que cette haute et publique estime qu'il emporte intacte, parce que, devant elle, tous les hommes qui l'ont servie n'ont pu que s'incliner et se taire. Alors, et seulement alors, les beaux jours reviendront.

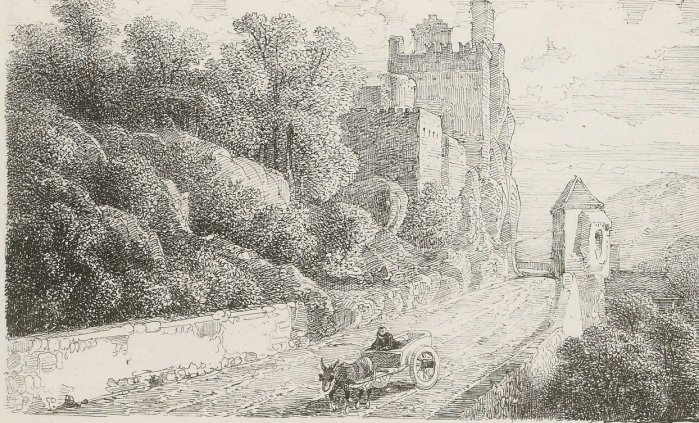


À Latisch, quand un voyageur arrive, vite on lui tue un bœuf, il le paie, c'est juste; mais il ne l'emporte pas : c'est le principe. Aussi voici venir ce matin une carde exultante, où sont comptés tout au long et tout au large ces étangs de soupe et ces troupeaux oués que nous contemplâmes hier au soir. Alors la bourse se fâche tout rouge, et son rappellé l'interprète. Son maître tout interprète est neutre comme un chapeau gris, c'est tout au plus un ussimal interposé entre les parties : celui-ci ne manque pas d'approuver l'hôte; d'approuver la bourse, et de s'approuver autre lui-même. On l'aurait passer et l'on paie. C'est par là qu'il aurait fallu commencer.

Dès Latisch, la contrée devient de plus en plus pittoresque : la plaine est richement cultivée, de beaux ombrages nous attirent sa et là, et les montagnes beaucoup moins nues que celles que nous avons vues hier commencent à prendre le caractère d'Italie. Mais accidentées que les vides, elles n'offrent aux regards, ni des plateaux cultivés, ni des forêts séculaires, mais des pentes vêtues et buissonneuses dont les formes ont de la douceur et le coloris un éclat plus tendre, plus clair que celui de nos Alpes. À mesure que nous descendons la vallée, ces cimes vont s'abaisser, les lignes s'adoucir, les escarpements prendre de la grâce, les hauteurs se couvrir de ruines, et ce soit déjà nous amener de toutes parts sous les yeux de ces paysages tellement composés, que l'on dirait que le Dieu lui-même les a ainsi arrangés pour qu'il lui servissent de modèles.

Comme d'ordinaire la faim nous dévore, nous essayons de déjeuner à Latisch. Ici il n'y a dans l'auberge, ni flâques, ni troupes, ni rien, que des verres. On nous sert donc des verres. L'un des censeurs veut acheter du café chez le drogiste et des pains chez le magistral. Chaque pain, chaque once de quoi que ce soit exige un voyage et des courses, dans compter que ce mouvement imprimé aux affaires se communique à la population qui s'en vient aux fenêtres, aux portes et aux

postillons, contempler les éminences de l'événement. C'est en effet la première et la seule fois qu'on aura vu à Nations suisses et dix-neuf bœches paraître et disparaître en moins d'une heure.



En sortant de Nations, nous remarquons dans une prairie un jeune guerrier qui, armé d'un fusil, fait retentir les airs de coups formidables. C'est pour prendre de l'appétit apparemment. Mais quand il voit que nous nous arrêtons à le contempler, alors la gloire s'en mêle, il redouble, il change de main, il change encore, il va de promesse en promesse, jus- qu'à ce qu'épuisé, il tombe sur le gazon. Au surplus, c'est là un petit exercice minimal tout à fait en rapport avec les mœurs du pays, et sans doute beaucoup de ces hommes ar- giles et si bien découplés, que nous voyons dans les champs, l'ont pratiqué dans leur jeunesse. Tous les tyroliens, même les plus puissants ont la ceinture mince et bien prise, la der- nière souple et élastique, les muscles forts, les articulations fines, et jaloux de plaire, mais à leur manière, ils font leur parure des riches fleurs de la santé et de ces signes de virile vigueur. (d'après Castel-Bell.)

Plus loin, ce sont les sources de Macbeth : trois vieilles chevêlées, sans dents, vêtues de lambeaux ternes, hideux à faire trembler les petits enfants. Chose singulière, ces commerces au lieu de s'écarter jurent et rient. Mais où est donc Collet?



Cependant nous apprenons de la délicieuse vallée de Meran, voici la région, les amandiers, les pêchers, le maïs, toutes ces riches productions que nous ne finies qu'entrevoir naguère en Maltoline. Que ce retour des vergers et des fruits est doux au voyageur! Que la terre lui paraît une nourrice bonne et généreuse, un merveilleux trésor de fécondité et de largesses! Mais hélas! il lui faut attendre qu'un marchand se soit interposé entre lui et ces belles grappes suspendues aux treilles qui ombragent la route, il faut qu'il attende et suait de sueur, et se borne à contempler pour l'instant ces corps d'un frais et délicieux bronzage, et c'est bien cruel. Aussi M. Topffer contemple-t-il de regarder à l'écar- re, et de se préoccuper uniquement de son bout de pied, afin d'éviter les amours de tartare. C'est moral, mais c'est mal aisé, et l'homme continue de regarder en l'air avec bien de l'extase, alors deux capricieux touchés du vif désir de cet enfant, se mettent à pécier à sa place, et ils lui excellent sans remords deux grappes maïs- sées. Ils ont du bon les Capucins!

En sortant des treilles, on découvre soudainement l'amphithéâtre de collines, de chalets, de vergers et de montagnes, au centre duquel s'élève la jolie ville de Meran. C'est une bougade propre, riante, bien bâtie, une de ces petites cités dans, rien qu'à les voir, on tiendrait à contempler d'être bourgeois. Au moment où nous entrons, toute une municipalité en marche se vient dresser

l'aulade à un envoyé de l'Empereur qui se trouve être natif de la contrée, et la musique du District joue sous ses fenêtres les airs nationaux. Cependant arrivés un à un des montagnes, pour lui former une garde d'honneur, ces fameux carabiniers du Tyrol, parés de leur riche et antique costume. Ces hommes beaux de stature, fleuris de visage, portent en signe de joie un bouquet dans le carreau de leur arme, d'ailleurs leur démarche est poise et leur maintien d'une dignité divine. Comme l'on peut croire, ce spectacle nous contraindait de faire une halte à Meran. Tandis que les uns vont aux provisions, les autres, assis sur leurs sacs, regardent, rient, repaissent et tout ravivés par tous les sens à la fois.



Nous voulons essayer de décrire le costume de ces carabiniers. On se figure un large chapeau vert dont une aile est fixement relevée sur le côté, puis des bottes de bretelles liées entre elles sur la poitrine par des lanières symétriques, ces bretelles liées en croix et un vest éclatant, tout posés sur un gilet de la plus vive carlate. Sur dessus ce vêtement, une jaquette brune de lince, carminée, taillée puis des culottes de la même étoffe, et des bas blancs liés avec soin. Mais voici peut-être ce que le costume a de plus caractéristique. Les bas, grâce à la finesse des genoux, remontent sans jar- retière et se trouvent liés par la seule ampleur musclée des mollets, qui devant les mollets du centre, tandis que les cuisses qui, par devant, recouvrent les genoux, s'échangent par derrière et laissent à nu, entre elles et le bas, l'articulation du jarret. Tout ceci destine les formes, accentue la souplesse, et met en relief la virile vigueur de cette belle race d'hommes. C'est ce qui est un costume à proprement parler, et non pas un uniforme. Les uniformes servent au contraire à dissimuler les inégalités dif- formées de races grêles et appauvries.



Il faut s'arracher à cette fête. Nous quittons Meran à regret, une calèche porte nos bagages, nos colépes et un co- chon parfaitement vivace qu'il faut à la fois maintenir sur son siège et empêcher de crier.



Le reste de la caravane s'échelonne librement par sociétés qui vont partout querant du saumon pendant qu'à l'arrière-garde, M. Topffer secourt des inévitables et fait de la petite chirurgie au profit d'une baignoire qui vient de se fai- re une large entaille au ponce. Il ne s'agit au fond que de percer la table de la baignoire avec de bons flustes, mais à la vue de la souffrance humaine, à la vue de l'opération barbare préparatoire, la baignoire sous le coup lui manque, elle hérisse, elle consulte les uns, les autres, les uns disent une vive agitation terrible et durs les esprits. Alors, comme l'homme de Rabalais, M. Topffer fait par signes, une pondusive et anarques, puis, arrivé à la paraison, il applique éloquentement sur son propre nez, une bande de la fluste redoutée. A ce moment, l'assemblée tout entière se rend, le ponce est percé, la baignoire est ravie, et l'opérateur reprend triomphalement son petit bouillonnement de chemin.

Bolgen est horriblement éloigné de Meran. Excepté les infatigables, tous les autres tombent successivement en dévotion. On se voit qu'on- tains, qui s'éloignent par terre, qui s'informent des distances, qui regardent si Bolgen ne vient point à leur rencontre. Chacun trouve un quidam qui le change sur son char et qui le dépose sur un pont, ou il s'achemine en descendant aux gens. Vach mac vach! C'est une façon d'éméra- lité de dire, on est l'ambassadeur. Une fois arrivés, il déclare qu'il a battu M. Topffer en train de ne plus vouloir baigner. S'il en lui dépêche des de- courts, c'est à dire des camarades qui le laissent amicalement, on lui fait tout juste de lui cette nuit une marche qu'ils savent être très éloignée encore. C'est égal on ne

connaissez pas les délices du repos, de la simple station même, si l'on n'avait pas passé par ces lassitudes laborieuses, qui ont le grand avantage de ressembler à une souffrance sans en être une.

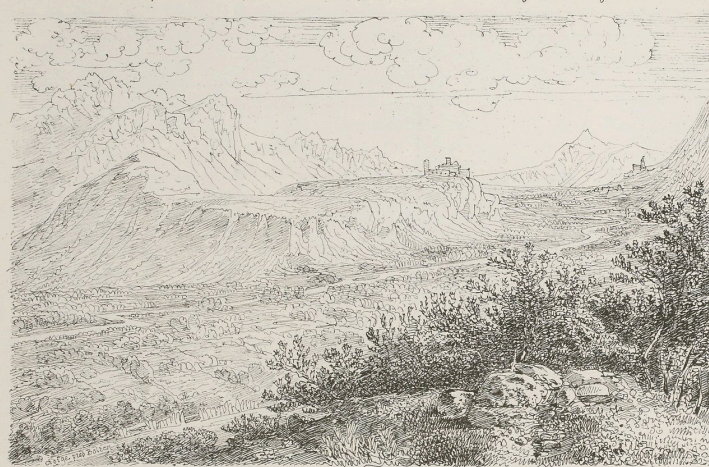
L'airberg est charmante; les hôtels son remplis d'empressement, mais déjà endormis des longueurs, vous ne soupçonnez que d'un ail.



Nous sommes tombés chez une paire d'hôtels humains, bienveillants, patriarchaux. Nouvellement mariés, nouvellement établis, ces époux ont la candeur des braves gens, et l'empressement aimable des bons cœurs. Presque tristes de ce que nous n'avons pas fait assez d'honneur à l'excellent soupier de la veille, ils ont disposé dans un jardin attenant, et sous un dôme de citronniers, une longue table chargée d'un déjeuner splendide. Ce cottage des cris de joie éclatant, aux quels succède bien vite un silence qui n'est par moment du tout. Cependant le ciel est d'une sérénité délicate, par delà les arbres voisins, on aperçoit de belles cimes encore enveloppées d'ombre. Ici et là un rayon de soleil pénètre dans la feuille et fait resplendir l'or de, citrons. Inad, Latsch, Natours, où êtes-vous? Tous mauvais, qu'êtes-vous devenus! Les graves de la troupe observent quesi la vie humaine ressemble à un voyage, c'est uniquement parce qu'un voyage ressemble à la vie humaine. C'est plus amusant, voilà tout.

Il s'agit, vous vous en souvenez, d'aller à Venise. Dans le but d'y arriver enfin, et aussi, séduit par l'occasion, M. Toffen loue ici une voiture. Cette voiture est une sorte d'omnibus qui déjà offrait l'avantage de pousser nous relever par moitié, mais en outre elle a pour propriétaire et pour cocher le frère même de notre hôte, un bon Tyrolien, grave, loyal, respectueux, nouvellement établi aussi, et qui porte à son chapeau blanc double de vert sous les ailes, un frais bouquet de fleurs. Pendant que cet homme va donner l'avis à deux beaux chevaux de quatre ans, nous parcourons la ville, nous visitons la cathédrale, nous reconnaissons que l'air est si propre, si gai,

si bien sûr, ne valait pas encore Bolzgo et ses délicieux environs. La vallée est large, riche, élégamment boisée. L'Adige y règne au centre, bordé de plages basses, parsemées de



les, et temperant en quelque sorte, par les tortueuses irrégularités de son cours, ce que présente le trop d'ordre presque, les ravissantes pagodes au milieu desquels il promène ses flots. De tous côtés on voit, ce sont, on aperçoit des montagnes, des citernes à unes cascades, à flancs escarpés et buissonneux, et partout où l'œil du peintre les pressent, on les devine, une ruine croulée, un fort chateau, d'antiques forêts, un couronnement de murailles festonnées de lierre.

Nous faisons de notre omnibus chambre et cuisine, l'on y apporte des melons, du strachino, très parfumé il est vrai, des violettes de toute sorte. C'est la Bourse commune qui vous essaye et de se mettre à son message. Quand tout est prêt, une multitude de voyageurs s'entaille, l'autre sort de la ville à pied, sous la conduite de l'hôte. Après qu'il nous a mis dans le chemin, ce brave homme prend congé; tous alors nous lui serrons cordialement la main en le remerciant avec effusion de ses bontés et en lui exprimant le regret que nous avons de nous séparer de lui.

Nous vous engagez dans la belle vallée, il y a vraiment de quoi faire tourner le bourgeois à l'éclat; M. Toffen n'y manque pas. Oh les séduisants ombrages! quels délices arbut

tes, une argentine lumière empreint d'une charmante pâleur les saules épars, les prairies qui ondulent, les plans qui vont mourir à l'horizon. Voici des pontes rocailleuses,



deux chèvres mutines, un pâtre nonchalant, une maison solitaire. Voici... voici un couvent de mal faiteurs! Adieu l'éclat! alors. Une misère impudique succède aux douceurs images, et le cœur se borne à la vue de ces malheureux qui vont être arrachés tout à l'heure aux caresses de cette nature souriante, pour aller gémir derrière les verrous d'un cachot.

Plusieurs de ces malheureux sont des vieillards qui portent jusque sur la fatale charrette, ce stoïque maintien du siècle qui endure que le remords ne visite plus de longtemps. Les autres, sont des jeunes hommes, la plupart d'une belle figure, qui, pâmés et accablés, ne jettent autour d'eux qu'un regard terne et brutal, ou bien, effrayés et folâtres, jurent, rient, se gacent de leurs plaisanteries les soldats de l'escorte, jeunes comme eux et par cela même tentés de se révolter. Ceci ne devrait pas être souffert, ce double et cet insupportable qui inspire un légitime effroi, que celui des militaires qui ne laisse s'égarer aucun de ses hommes sans l'intelligence exercée à la fois et dépravée par le crime, domine la leur nécessairement, et peut bien facilement y jeter le trouble, ou y faire lever la première semence d'insurrection.

Le message manque de pain. L'on en fait provision; je ne sais où, après que les vivres sont distribués, et chacun mange à sa ration son pain. Le prisonnier réussit, et l'on se promet d'en user de nouveau quand les circonstances et la

Bourse commune le per mettions. Celle-ci, depuis qu'elle fait les frais de l'omnibus, est devenue de plus en plus intraitable, revêche, sujette à des soubresauts, dès que quelqu'un fait mine de vouloir pas, par économie, mourir de faim. Au dessert, et toujours sur le pouce, on ouvre un melon, broché avec le plus grand soin par un particulier qui a le bonheur d'être de toute force sur l'article, c'est l'antichrist. C'est un superbe, parfum indolore, goût confonant; une vraie courge; et c'est l'antichrist qui est méton.

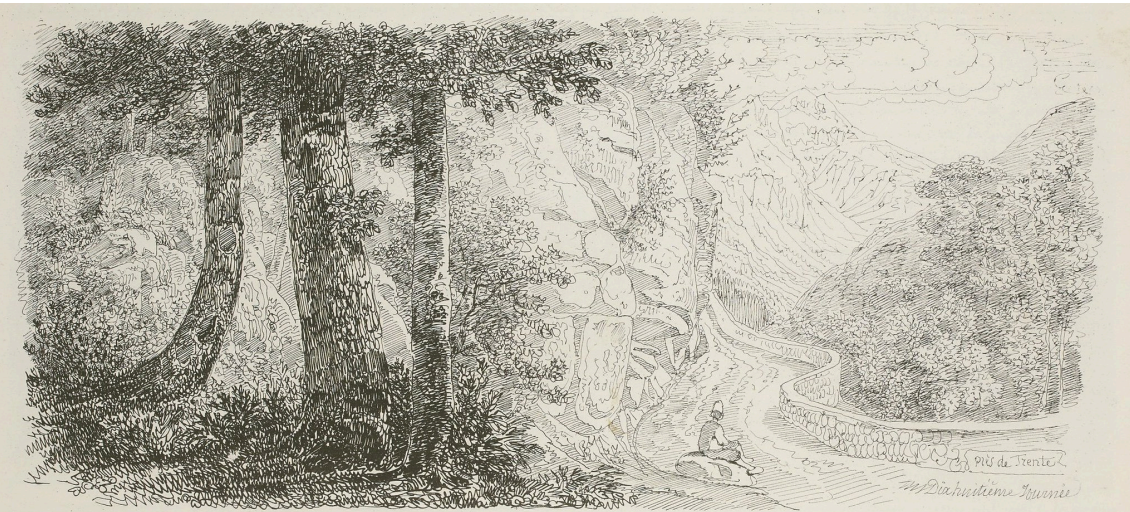


A mesure que nous avançons dans le Tyrol italien, le caractère de la population change entièrement. Dès ici l'on rencontre des villages blets, des hommes sans bas, négligemment vêtus, indolents de maintien, et qui se précipitent sur des ânes. Bien qu'encore de hautes montagnes enserrant la vallée, l'on pressent d'avance la mollesse, le *far niente*, l'insouciance folâtre, cette expansivité et bruyante gaieté que rend aux Italiens le jour supportable et la vie légère. Toutefois, nous n'en sommes encore ni qu'aux avant-coureurs; car bien différents des contrées que nous parcourrons plus tard, celle-ci a des franchises, une forte nationalité, et les champs y sont la propriété de paysans, à qui profitent leurs labours.

Près de Trente, nous sommes surpris par une tiède soirée qui nous fait grand bien. Cette ville est grande, très vivante, riche en beaux et curieux édifices. Nous y descendons dans un hôtel fort propre, mais qui d'ailleurs est italien déjà par la grandiosité des appartements, et par le tapage des valets et des voitures. Pour l'honneur? tout y est aux ordres d'un seigneur courtois qui prend son dessert et s'abrite du boudoir. Quant ce courrier a tout

dit, tout commandé, tout bu, nos hosts commencent d'opérer ce que nous sommes là; mais sa grandeur continue de se curer les dents sans nous apercevoir le moins du monde.

Pendant que la bourse commune ouvre aux ampleurs pour ravitailler son ménage de demain, l'un donne des sous à Chaumer qui, indisposé depuis ce matin, est devenu deux heures en heures plus cavié et plus vendable. Qu'allons-nous devenir, si c'est le commencement d'une quelconque typhoïde? A tout événement M. Töpffer ordonne un lit chaud, deux tasses de thé et un profond sommeil.

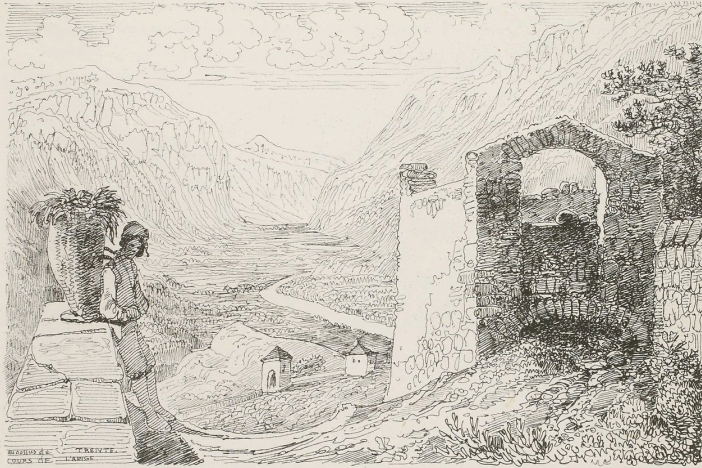


Au lever, notre malade ne se trouve guère mieux. Toutefois il a dormi et aucun symptôme nouveau ne s'est déclaré. L'un s'occupe donc de disposer dans l'angle des omnibus une petite ambulance à son usage; et l'on part.

Au delà de Trente, la route s'élève en serpentant contre le flanc d'une colline rapide. Au sommet, l'on a une vue magnifique de la ville et de cette belle vallée de l'Adige que nous allons quitter pour nous enfoncer dans les gorges de la Brenta. Cette vue elle-même, est, plus encore que tout ce que nous avons vu jusqu'ici, non pas boisée, riante, ou remarquable pour le particulier, mais attrayante pour l'artiste, faite pour être peinte ou pour être chantée. Ce sont des terrains brûlés, recouverts de bruyères, parsemés d'arbres lièges, et étalant toutes les élégances des lignes, toutes les finesses du coloris. Ici, par là, un, deux arbres se dressent contre les rochers, ou penchent sur le vallum; quelque jeune genévrier repose à l'ombre de sa charge de maïs. Il faut le reconnaître, ces sites les plus riches en verdure, ou somptueux branchages, en brillantes cascades ou en nappes d'azur, ont certainement moins d'incantations artistiques, moins de poésie véritable, que ces paysages presque nus, où les objets plus rares ont une expression plus certaine, où le sol plutôt vif que stérile de couvres de libres végétations, n'offre que des accidents naturels, et attachés par sa physiognomie au lieu de plaire par sa parure.

Quand tout ce ne sont pas des malheurs qui nous tiennent de l'éclat, c'est un ménage qui ennuie. L'épouse, petite dame toute ronde, est posée à califourchon sur une jeune poutinière, de telle sorte que, mullets pour mullets, les siens valent ceux du pape Zippach. L'époux, grand et mince tout long, manchoir chargé des cartons et du petit chien, suit un quidam monté sur un âne. Le tout forme quelque chose de fabuleux et d'incompréhensible qui se rend à Babylone ou ailleurs. Chez nous, des particuliers

qu'une grande détresse avait obligés de s'ajuster ainsi jusqu'au prochain village, avaient soin de prendre par les sentiers et de n'entrer au bateau qu'après la nuit tombée;



ceux-ci vont faire leur entrée à Trente en plein midi sans se croire risibles, et ce qui est mieux encore, sans être moqués. C'est que les Italiens qui sont bouffons, ne se sont pas du tout ravalés. Espantés avant tout, ils laissent paraître chaque passion, chaque sentiment tel qu'il naît en eux, de sorte qu'il leur est bien plus naturel d'exprimer pour ce qu'il est tel mouvement humain, jaloux ou amoureux, que de le transformer en persiflage, en sarcasme, ou en rires malicieux. Voilà pourquoi leur gaieté est franche, comme leur dédain, comme leur fureur, ce qui n'empêche pas que de ce côté-ci des Alpes nous nous les figurions tristes et maudits.

Derrière le mont que nous venons de franchir, nous trouvons une vallée qui est solitaire sans être sauvage, et un lac, celui de Levigo, qui ne se fléchit que des montagnes sans caractère, couvertes et comme revêtues de buissons rabougris. La population a changé aussi; hommes, femmes, maisons tout est misérable, au milieu d'une contrée cependant fertile. Le cèdre nous en donne pour raison, que ces gens cultivent, mais ne possèdent rien en propre. Plus loin la contrée s'embellit de nouveau, nous traversons de jolies bourgades, mais le paysan continue d'être malpropre, mal vêtu, point leur même, en dépit des soins affectueux que se prodiguent mutuellement et en public les membres de chaque famille, échelonnés sur l'escalier, ou par ressentiment établis sous le porche. Là, chacun reçoit une tôle et livre la dienne, la chasse commence, et les heures fuient d'un vol rapide sur l'aile de la distraction, de l'attente, de la trépidation, de la victoire sans cesse renaissante et jamais accomplie. Tandis Germania vivifie!

Deux femmes que nous croisons sur la rive du lac manifestent à notre aspect une surprise mêlée d'épouvante. On dirait des naturels qui n'ont jamais vu de blancs. Plus loin, c'est un abbé corpulent qui au contraire affecte de n'apercevoir pas des blancs qui n'ont point de père. Déserte à leur tête, Lora

nous, nous ne pouvons nous empêcher d'apercevoir combien les paysans sont maigres et osseux, dans une vallée où les abbés sont fleuris et confortablement couvés de bonne graisse.



Tandis que notre ombre s'arrête à Levigo, nous allons chercher de nos provisions, chercher au delà de la ville un bel ombrage qui nous tiennne lieu de salle à manger. Recherche vaine. Tout est muré dans les environs, et il est plus facile de prêter son propre ombrage à ces vilains petits arbres, qu'il n'y a moyen de se partager celui qu'ils peuvent offrir. A ces causes donc, et dans l'intention de ne pas mourir de faim, nous nous établissons au gros soleil pour y manger un dîner en salé au près d'un ruisseau tari. De cette façon nous ne risquons plus que de mourir de soif.

C'est justement ce moment là que Plantier choisit pour faire l'éloge du mûrier. Il est vrai que Plantier juge le mûrier au point de vue des cocons: c'est pour cela qu'il fait l'éloge de ce petit bonhomme d'arbre bien discipliné, bien peigné, appris à pousser en gaules et à donner des feuilles. Mais que font aux artistes, les cocons? que font les bobines et les filatures à des malheureux qui ne demandent qu'un peu d'ombre

go! Et l'on dit qu'il est question d'introduire la culture du mûrier dans notre canton! Que sera-ce alors de notre beau pays, quand il aura pour magistrats des domagiques pour citoyens des émeutiers, et pour arbres des mûriers en ligne.

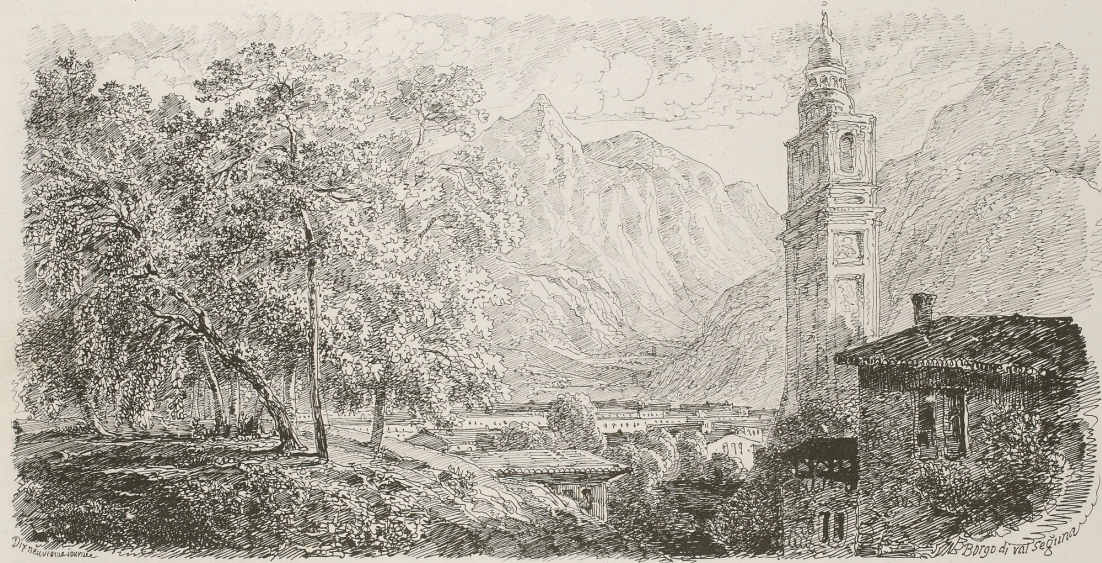


Chère drôle! Voici plus loin les mêmes arbres, mais les bres, épais, et jetant au tour de leur rambeau nouveau ou riant des gannelements échappés à l'instituteur et qui fuient la serpe. Ces arbres sont beaux décidément, et nous sommes disposés à nous raviser. Mais Plantier n'a plus lui, que des mépris pour ces grands aléborons, qui trompant l'espoir de la bobine, dissipent à l'ongnaissier et à croûte le plus beau de leur ans et le meilleur de leur sève.



Qu'un il fasse le plus beau tour du monde, une sorte de brume qui ne nous quitte guère qu'après l'heure, tenait, durant le milieu du jour, le pur ciel du soleil et répand sur les alentours une teinte blafarde. Mais au coucher du soleil, cette brume s'embrase, la que vapour

serchange en éclatant pourpre, cimes, cimes, clocher, tout resplendit pendant quelques instants, pour s'éteindre bientôt dans ce pâle et clair crépuscule qui est l'heure chérie des Italiens. Alors, réjouis par la fraîcheur, ils sortent de leurs maisons, la rue se peuple, les groupes se forment, et ces mêmes bourgades qui semblent désertes quand on les traverse à l'heure de midi, paraissent des villes envahies d'habitants. Tel nous apparaît ce soir Borgo di Val Segnina, où nous allons descendre dans une auberge qui ne sera bâtie que l'année prochaine. En attendant, l'on y dîne dans un corridor, et l'on y couche ailleurs.



Hier, notre malade mangea sa ration de saucisson auprès d'un nouveau taxi : signe qu'il entrait en convalescence. Aujourd'hui il se trouve complètement rétabli en sorte que le cousin jaune qui avait été, à lui tout seul, notre ambulancier est mis à la disposition de chacun des braves du régiment.

Nous voulions partir de bonne heure, mais il faut attendre. Une charrette chargée de balles de coton, obstrue la route, obstrue le pays. Devant ce Mastodonte, tout s'arrête ou rebrousse; autour, tout crie, tout se démeine; les fouets claquent, les mules s'abattent; jus qu'à ce qu'enfin le

le monstre s'enfonce lentement dans la rue de Borgo, où, de son ventre, il bêche les fenêtres, emporte les volets et broie les étalages.



Toujours des montagnes. Bientôt commence à marquer d'air. C'est vrai que les montagnes, surtout si elles sont toutes les mêmes, finissent bien par avoir aussi leur genre de monotonie. Celles-ci, bornées dans le sillon des gorges de la Brenta, ou elles viennent border la rivière de parois stériles et tourmentées, se ressemblent et par leur physionomie et par leurs accidents. Elles ne sont ni nues, ni boisées, ni douces, ni sauvages, ni chair ni poisson. Mais au delà des gorges elles se couvrent d'arbres, elles se parent de verdure; et de plus en plus fraîches et fleuries, elles inclinent leurs dernières pentes jusques sous les murs de Bassano. A partir de cette ville, plus de monts, plus de coteaux, mais une immense plaine où l'on ne voit communément que le ciel et la route. A nous alors, duists, de manquer d'air.

Il est dimanche. A Frigno, où nous arrivons affamés, on ne trouve que des poulets. Qu'à cela ne tienne! Aussitôt neuf de ces malheureux ne font qu'un saut du rocher au tourno brocher. Cependant la table se dresse: père et mère son miel leur, et l'aïeul, et les enfants, et des montards et le chien. C'est bien du monde. Aussi l'aïeul se met-il à donner la chasse à ses petits fils, à ses petites filles, et partout où il en attrappe, d'une paire de soufflets, ou d'un coup de pied dans l'organe; il les envie directement alla chissà? Après quoi il revient contre le chien qu'il envie au diable; et aux curieux qui, chassés de la porte, escaladent les fenêtres.



tes. C'est bruyant et l'on n'y voit goutte, mais les poulets, y compris un coq octogénaire, sont excellents et ce dîner compte.

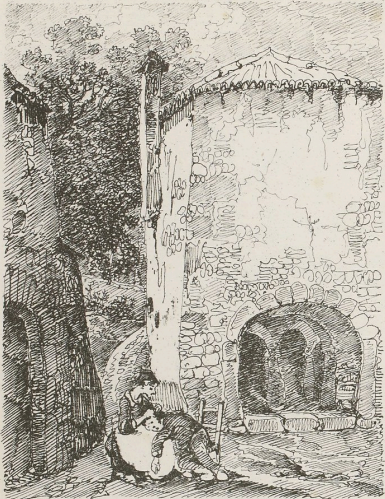
En tout pays, pour les pêcheurs, il n'y a pas de jour de repos. La Brenta est bordée d'hommes demi-nus qui fouillent le fond des asses avec une coffe fixée au bout d'une perche. Ces hommes ne prennent rien, mais ils ne se découragent pas: rien n'est obtenu comme un joueur. Vrai, dans les cabarets, des barbus qui, la veste sur l'épaule, ont cinq ou six ois. C'est le jeu de la mora. Leur voix s'y ennuie, leur œil s'y enflamme; on dirait non pas un divertissement, mais quelque sinistre brutalité.

Au delà, ce sont des étalages de pastèques: tout autour des riches qui se gorgent pour un hardi, une populace qui enton ple, des pouilleux tout entiers à leur affaire. Il y a bon, une longue file de femmes qui, sorties de l'église, regagnent leurs hamacs. Toutes, jeunes et vieilles, ont bruyant d'une blanche toile leurs traits bruns: le jeune, le vieil, se balancent dans leurs vêtements, et elles jasetent un folâtrer avec un bruyant abandon.

Ces dimanches là sont certes bien différents des nôtres, mais pas plus indifféremment célébrés, malgré le tableau que je viens d'en tracer. Ces pauvres gens sont tous vêtus de leurs meilleurs habits; tous ont été à la messe, et si quelques uns s'illuminent d'indignement à jouer ou à boire, nul d'autre ne s'occupe de ce qui est que l'incivilité, le doute, ou seulement l'indifférence à l'égard des choses saintes.

Les hostilités recommencent, et à propos d'arbres encore. C'est que voici les oliviers qui commencent juste à l'endroit où l'ont à prophétiser qu'ils doivent finir. L'olivier, a-t-il dit, s'arrête à vingt lieues de la Méditerranée. Comme il m'a franchi la contrée évidemment. On reste si, au point de vue de la salade, l'olivier est un estimable végétal; au point de vue du paysage, c'est encore un arbre charmant, fin de feuille, capricieux de branchage, qui ne chante ni les dieux ni les pasteurs, mais qui, retiré avec ses fanes sur les pentes abruptes, où dans les cantons escarpés, y abrite le solitaire, où y attire le passant fatigué. Et si ces petits drôles de

autres d'autres rappellent ces disciples d'institution dont l'esprit ratatine par la méthode jacobite, ou n'importe quelle, s'est épanoui en phrases et a poussé en mots; ces derniers d'aujourd'hui rappellent ces garçons élevés aux champs, dont l'intelligence mûre est forte en sève et fleurit en bons fruits.



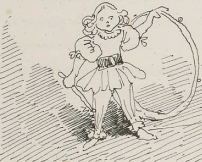
Au coucher du soleil nous devions des montagnes et voici sous transition, un immense et plané horizon qui s'abaisse de toutes parts devant nous. Alors, de la terre, le spectacle passe aux cieux, où flottent dans l'espace embusé, ici des nues annonciées, là des fleurs égales. Tout près de nous, Bastia se dresse au-dessus des prairies des terrasses de briques, des toits crénelés, et la ligne rasante de ses longues toitures. Le spectre de cette ville nous rappelle vivement celui que présente, au sortir du Val d'Aoste, l'élegante apparition d'Orée.

C'est l'heure du cours. Les bourgeois ennuyés se promènent sous une allée de platanes au murmure des bruits et des aveugles qui de la place qu'ils se sont choisie déclament emphatiquement leurs misères. Plusieurs leur font l'honneur, aucun ne les brigue; partout, en Italie, l'état de souffrance est respecté. Mais dans l'attente terminée, des élégants de café circulent en phéaton, ou chevauchent à grand spectacle, tandis que des charrettes de citadins, tout à fait revendus des valeurs de jeunesse, se promènent en famille, humant le frais, jasant, se gardant, digérant. Malgré la bizarre diversité des équipages, la variété des personnes, et le comique des incidents, par une de ces sociétés ne songe à rien de l'autre, et il paraît comme entendu entre ces bonnes gens que chacun s'amuse comme il peut, et s'y prend comme il sait. Et puis, voulez-vous rien, voici la besace des bouffes, des polichinelles est fait pour cela. Notre arrivée ne laisse pas que de faire sensation, surtout notre costume, et encore plus notre mine. Mais qu'on juge ce que doivent paraître au milieu de cet endormissement des habitants, nos blouses, nos pantalons, qui des Genes, n'ont comme d'autre l'essence que les rances du ciel. Cependant, soit laing blanc, soit d'ingénieux artifices de cravate, soit homme misé et manières confortées, nul ne se méprend sur notre condition de gens comme il faut, il nous est même arrivé dans quelques auberges d'être pris pour des anglais. C'est fort étonnant.

Au surplus, ce qui fait le gentleman, c'est l'accessoire plus encore que le principal de la mise et, à la tâche d'être un homme, l'on connaît mieux quel il est que son habit. Bien plus, il y a du goût dans le négligé, dans le chiffonné du vêtement extérieur, pourvu que le lin qui s'en fait, le foulard riché, la cravate distinguée. A des conditions pareilles il y a de quoi dans la mise du campagnard quand sous sa blouse se cache l'écablant blanc d'un de ses gosses chéris; quand les oreilles de son ample et bon soulier sont bien tenues par des attaches de cuir proprement bouclées. Mais, au rebours, il y a défaut entier de convenance et d'agrément dans cette tenue toute d'extérieur qui procède uniquement de la coupe des habits et des arêtes de la mode; dans cette élégance vulgaire qui s'achète aujourd'hui toute faite et qui se porte indifféremment sur le coulant et sur le chef, sur l'homme de lettres et sur l'arracheur de cors aux pieds. A vous, liseur de plates gazettes et d'imbéciles prospectus, de vous extasier devant ce progrès humanitaire, où vraiment se perdent dans une multitude uniforme, non seulement toutes les distinctions de conditions et avec elles la sorte de dignité qui convient à chacune, mais encore ces traits d'individualité, cette physionomie qui varie d'homme à homme et qui a ses signes expressifs dans la mise, dans le chapeau, dans la manche, et dans les boutons de la manche. Encore si cette révolution dans le vêtement n'était pas le signe fidèle de cette révolution dans les esprits qui les transforment tous insensiblement en unités semblables, en échos tous les mêmes d'un journalisme radoteux; en pièces toutes faites et toutes pareilles de cette machine qu'on appelle l'émancipation, civilisation, dix-neuvième siècle. Et ne voyez-vous donc pas, humanitaires, que vous êtes, que vous le char, roulant de votre progrès trompeur, déjà le porte-copier, l'art d'en voir, le porteur, le dramatique, le romancier sont aux abois, faute d'un petit grain de passion

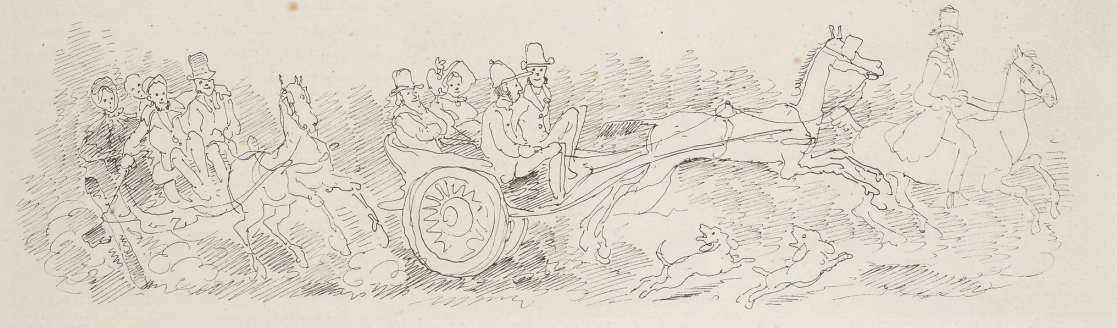
à étudier autour d'eux, toute de types, de caractères, d'ames non pas seulement dures, mais mûries; qu'au lieu de beaux livres vous avez des produits littéraires, une fabrication et une consommation, de Balzac et de Daud, une espèce humaine qui s'habite, qui devient trompeur, machine à faire du drap pilote ou à tisser du coton, comme les Egyptiens d'autrefois furent machine à creuser des canaux et à élever des pyramides? Ne voyez-vous pas votre société mûle qui, des horreurs du calme, de l'orgueil, d'affliction, a fait franchies de tout leur d'enthousiasme, de respect ou seulement de déférence, de toute dignité, de tout jong, de murmur d'idées rebelles, travaillées en jolous sans, s'enrichit sans profit, de l'état de condition, ne compte ni sur elle, ni sur vous, ni sur Dieu même; mais sur des chances, sur des émeutes, des révolutions, des guerres, sur l'affreux et sanglant déshonneur?... Et puis qu'avez-vous avec vos utopies pas même innocentes et morales, avec vos maux et impossibles systèmes, avec votre prestige éphémère, avec votre mensonge égalité, avec votre hideux matérialisme!!

Nous voici, à propos de bêtises, bien en colère. L'ordonneur, le lecteur. A peine établis dans notre hôtel, nous le quittons pour retourner au cours: ceux d'entre nous, du moins, qui ne craignent pas d'y réparaître en costume de route. Sur les autres, ils font tout autre, mais au moment où ils achèvent de mettre la dernière main à leur ajustement, voici le vent qui tombe tout express pour les envelopper de son ombre. C'est fatal. A l'extrémité du cours, il y a un grand pavillon où affluent autour des amateurs de sports les musiciens ambulants; notre place comme disent les gazettes, y était marquée d'avance.



L'hôtel est tout encombré aussi. Le maître est une sorte de poitrinaire échoué, tout en jabot et en nankin. L'hôte est une prima donna dans son costume de première représentation. L'hôteur présomptif est un montard extrait tel quel du journal des modes, une petite créature busquée, mousseline, bouffante, qui se tient fort mal sur deux quilles en bassin plissé. Cette petite créature obtient les escaliers, occupe les galeries, gêne toutes les communications, et de son cercueil fait trébucher les pères de famille; sa place aussi est marquée parmi les enfans terribles.

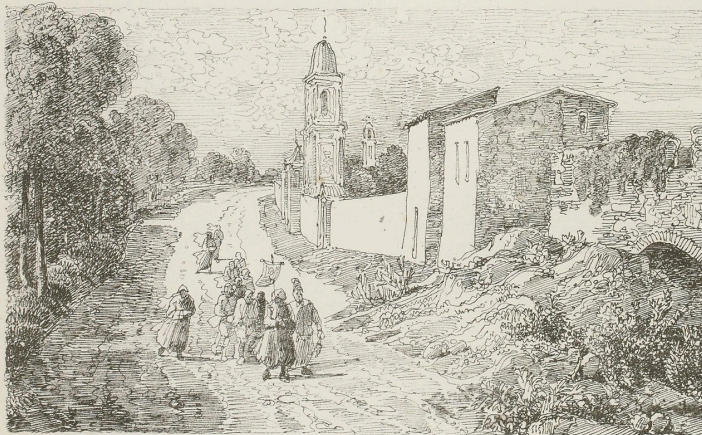
Dans une vaste et magnifique salle, et au son des guitarras, on nous sert somptueusement quatre adresses pour vingt deux. Nous allons nous chercher repus de musique et mourans de faim.





Vingtième Journée

Une journée encore séparant nos personnages de Rome, mais nos esprits y sont déjà arrivés, et nous marchons, aujourd'hui, plus préoccupés des lagunes où nous tendons, que des objets qui nous entourent. Pourtant, à une heure de Bassano, force est bien



de nous arrêter pour contempler une procession de pénitents de femmes, de campagnards, qui marchent affairés, faméliques, et navrés, sans que nous sachions bien pourquoi. L'on dirait des gens qui reviennent en toute hâte de la noce pour étancher leur mal

dont qui brûlent. Des ici, plus d'horizon lointain, le regard se partage entre la route et le ciel; et cependant il y a encore un paysage qui présente d'exquis détails. Ce sont des haies fleuries et touffues, des arbres d'un feuillage sombre et d'une noble élégance, tout à côté de soi, des feuilles ténébreuses, des eaux mystérieuses; partout des profils de constructions élégantes, des murs de briques, dont les accents, la couleur, les bases minées, le faîte orné de lierre, offrent mille sujets d'intéressants croquis. Mais il faudrait de bon goût et des loisirs, pour étudier ces gracieuses délicatesses du paysage vénitien; aussi nous nous contentons de les admirer en passant.

En même temps la chaleur est extrême, le chemin poussiéreux, et ces eaux mystérieuses dont je parlais tout à l'heure, sont tout au fond que des flaques à grenouilles. Les plus près dans

compte d'une immense place publique dans arbres, dans fontaines, sur laquelle le soleil jette à plomb des rayons divorants. Pendant que notre régiment s'apprête, nous courons à la Cathédrale pour y faire provision de pain.

Une bougade comme Castelfranco, y passer, y déjeuner même, c'est tolérable; mais y vivre, pour nous serait affreux. Rien n'y rappelle nos habitudes, rien n'y répond à nos besoins, rien n'y soust à notre façon de comprendre l'existence; et, en vérité, il nous est arrivé de songer quelquefois que la captivité elle-même, dans notre ville natale, nous paraît plus supportable que la liberté dans un pareil exil. Les maisons y sont immenses, ouvertes de toutes parts, sans trace d'asile domestique et netre; les gens y vivent debout, épaules, d'instinct en avant, beaucoup d'entre eux, ne s'étant pour dormir à l'ombre; les boutiques y sont des étalages de denrées, de victuailles, d'étoffes, et nulle part un libraire, un marchand de papier, de meubles, ou d'élégants ustensiles, aucun indice de ville intellectuelle, de vie de cité, d'art, d'aisance ornée. Ce n'est ni la solitude, ni la société; et pour ce qui est de ce commerce avec la nature qui peut à la rigueur tenir lieu du commerce des hommes, il n'en aurait existé ici, où la haie voisine, le mur prochain, suffiraient pour masquer la vue des campagnes; où le sol d'ailleurs, partout cultivé, ne présente nulle part de ces espaces librement visités où, guidé par la trace foule d'un sentier, nous allons chercher l'un des habitations, un calme indolent et rêveur.

Les familles recommencent. L'on nous sert au bout d'une grande heure le plus morne petit échantillon de déjeuner qui ait jamais contristé des affamés. Il est vrai que nous avons demandé du café au lait, mais uniquement parce qu'il n'y avait pas autre chose; or pour le café au lait, rien n'égale la fabuleuse impénitence la gaucherie pyramidale des Italiens. L'on dirait des sauvages de la mer du Sud à qui l'on avait commandé des œufs pochés pour quatrie.



Au sortir de Castelfranco, ruban prodigieux. Nous employons à le contourner trois grands quarts d'heure. Heureusement voici à l'autre bout un charcutier qui vend de la limona de. S'il on lui en commande un flacon. Douah! quelle drogue! C'est du petit lait tourné. Cependant, M^{lle} Supffer ayant ouvert sa tabatière, une belle charcutière y prend sans façon la prise qu'il allait s'offrir à lui-même. Après que elle appelle le fiasco pour qu'il en fasse autant. Ce picolo, n'est autre quel breuvage prédominant des saucissons et du daubeau; un grand adolescent de qui le nez préluce à priori déjà à plein pour ce et à tout venant. Devant cette charcutière champêtre et à l'ombre des platanes, des cochers boivent, des carrossiers attendent, un aveugle maudissant, des roses éblouies chassent les mouches et secouent leurs grâtes... voilà tout compris le flâneur flamand, le tableau d'indes, le tableau de Jéniers, le tableau de Le Sage, le tableau de tous pays, et toujours gai, récréatif, attachant, poétique même, grand après avoir été bien étudié, et spirituellement senti, il est en outre rendu fidèlement et avec vérité.

Encore ici un trait qui se perd: pleurez peintres, romanciers, que votre cœur de dure! Qu'est devenue dans vos œuvres l'hotellerie, ce théâtre si animé jadis, des rencontres malheureuses, des rencontres improvisées, des

aventures romanesques, et quelquefois des plus brillants événements! Que sont devenus ces mulâtres qui s'y rencontraient, amenant sur leurs bêtes de gros prélats, des bacheliers solitaires, une femme et tendre d'âme dont la beauté frappait tous les regards, dont le mélancolique intéressait tous les cœurs, dont la grâce retinait par un charme tout épuisé par un de haut, mais aujourd'hui nous charmait et nous rend amoureux d'un souvenir, d'une ombre vaine... Au lieu de cela, des hôtes fashionables, des sommeliers en face, des voitures de poste, des voyageurs muets, affairés; plus d'aventures, plus de mouvement, de diversité, de naturel, de bonhomie, une rigueur vaincue, le genre, la mode, la vogue, et à la place de cet homme qui, aussi jeune qu'elle est éprise, franchit le seuil accompagné de tendres vases et entourée d'égards volontaires, des lads empaquetés, de riches demoiselles qu'accompagne un laquais, qu'entourent des regards à prix fixe! Voilà ce qui nous reste, et bientôt la vogue, bientôt les War-gens, d'un bout du monde à l'autre auront balayé ces débris.

Aussi, romancier de nos jours, si tu es plat, commun, ignoble quelquefois, si d'ancien de peindre les railleries ou la tempête; si dégoûté de tout ce qui s'offre à ta vue, si débarrassé dans l'histoire, ou la te retracer, comme fait d'ant, dans ta propre pensée, pour en étudier les fantaisies et pour en réviser les enseignements; si axé dans passion, philosophe dans morale; femme sans sexe, tu ne dois créer que des types raisonnables, des sages instructeurs, des héros dans naturel et dans grâce, fusies dans tendresse, amants sans pudeur, accomplis à bon droit, est-ce bien la suite? De la voix, pour ma part, car des plus nigrats débris de mœurs, de sentiment ou de passion, il y a plus à tirer pour l'art que tu cultives que du sarcasme, de la docteurie, du type ou du monstre; mais, j'en conviens, tu es excusable, puisqu'enfin ce n'est pas du premier transi qui n'a tout les yeux que le branchage richement des chemins à biver, qu'il faut attendre des tableaux de deux sol et de riantes feuilles.

Encore, quelque chose pour tant se conserve de l'antique hospitalité dans certains cantons de l'Italie. Outre ce concours d'aspi et de flammes, de bêtise et de maniciens, outre ce pittoresque funèbre des vives couleurs, des voix expressives, des vives folâtres, et des accents plaintifs, on y voit s'arrêter devant le seuil des auberges, tantôt une troupe de jeunes filles, qui pressées sur un chariot font quelque fille équipée; leur gaieté les trahit, et leur rougeur les partage; tantôt un moine, deux prêtres, un bristant cavalier; tantôt encore une grande dame qui semble fuir des lieux de tristesse, ou gagner secrètement quelque retraite enchantée. On y retrouve aussi dans les petites villes, l'host de race, l'host de tradition, gros de l'induit, avide et probe, d'écrit à propos, découvrable au besoin, maître si son épouse le lui permet. Les ouvrages toujours les mêmes chez les bons romanciers de vint temps, toujours identiques, à jamais regrettables!

Au coucher du soleil, nous entrons à Mestre; c'est de ce côté-ci le saint de Venise. Point de lagunes encore, point de mar et pas de gondoles; nous nous étions figurés la chose tout autrement. Mais à la place, une ville peuplée d'ouvriers de port, de pêcheurs, de gondoliers; une multitude pressée de jeunes filles, de vieillards, d'hommes balancés, qui, les jambes nues, se vêtent sur l'épaule, s'assoient aux piliers. Notamment sur les places, se groupent autour des spectacles en plein vent et s'approchent au brist des travaux du jour à fêter le beau du crépuscule et les fraîcheurs de la soirée. Notre troupe qui survient, attire les regards, et provoque les remarques de cette foule curieuse. D'abord on ne devine point ce que nous pouvons bien être, mais après quel on nous a vus gagner l'auberge fashionable, après surtout que, du haut de l'impiété de notre omnibus, et à la vue de tout le peuple, le cochon a tiré de la poche et remis à chacun de nous son bonnet de papier et bien conditionné, nous sommes définitivement proclamés Anglais.

L'auberge n'est pas du nombre de celles dont nous venons de parler. Tout d'hostie d'hostesse, des géants saute-mouton, qui font les affaires de capitalistes obscurs. Abominable système, au demeurant, extrême et dernier échelon de l'hospitalité dégoûtée. Ces gens sont là comme le camouflet, et aussi gracieux, uniquement pour faire sur les passants, mettre au pochet et dégoûter. Il nous font payer à prix d'or le droit de franchir leur seuil, après quoi ils recommandent au cuisinier de nous bien offrir, puis, retournant à leur familiarité, ils ne s'occupent pas plus de nous aujourd'hui qu'ils ne s'en occupaient hier à paraitre boues.

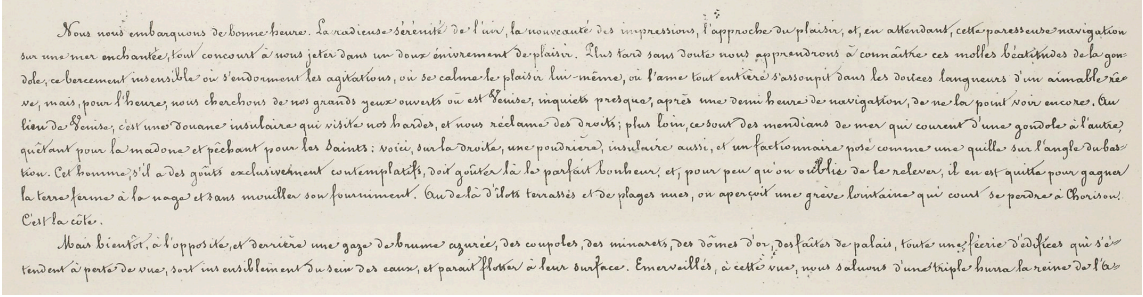
Cependant que nous sommes installés, M. Topffer fait partir David pour Venise, avec l'ordre de nous y retourner des logements dans quelque hôtel bien situé; et y commander notre déjeuner pour demain à neuf heures. Après quoi, nous allons repasser nos personnes sur le grand balcon de l'hôtel, et, assis, de la place, tous les regards se dirigent sur nous. Spectacle pour spectacle, nous sommes les mêmes partagés. Dans cet instant on effle le seuil sur le point de disparaître derrière les lignes brisées qui forment l'horizon du côté de Venise; impousses de son dernier feu le dessous des branchages, le fait des bâtiments, le machinisme des couples, et

tandis qu'au loin nous voyons les champs pâles, et la nature s'assoupir dans un repos solennel, ici, dans la rue, c'est le réveil, le mouvement, la gaieté, le tumulte des cris, des chants, des spectacles. Tout à la fois et à quelques pas les uns des autres, un petit marchand proclame à plein gosier les vertus et le prix de ses rations de cervelas; à droite, un triquetier prie à voix haute de petits biberons de bon qui sont bêtises et des fleurs; le carnage est effrayant; à gauche, quelqu'un protège l'innocence au grand coup de batte; plus loin polichinelle naitille l'impuissance, bat sa mère, étrangle son juge, pend son bourreau, tant et tant que le diable s'en mêle et l'emporte à son tour. Et pendant que tous ces personnages jaloux chacun d'attirer de son côté l'honorable public, crient, se débattent, frappent à l'envi, comme au milieu d'une tranquille assemblée de dilettanti, un virtuose de canfour, roule les tendresses d'Almaniva, un vieillard impassible tourne la manivelle de son orgue, et une malade et délicate enfant accompagne de sa main délicate une mélancolique ballade. Mais chut! la barrière se reforme un orchestre qui fait la foule; pousse droit au pied du balcon, s'y balaye une place, salue, jus qu'à terre et s'en donne la loi... C'est pour les Anglais!

Cet orchestre est impayable, normal, caractéristique. Deux femmes, l'une jeune et fière, l'autre grosse mère, à la fois rasotée et orientale, y tiennent la guitare; une sorte de balogues ruid, coiffe d'une casquette de l'autre morose y souffle débilement dans une clarinette aigrie; un de ces vieillards de place publique, revêtu de tout excepté de la bonté, y symphonise stoïquement sur le boy au-dessus d'un squelette de violon; puis un seigneur, alté, frais, réjoui, dans sa flûte avec la plus comique prestesse du dos salué, du pied aligné, du coude enfoncé, du souvenir approuvé avec tous ses ongles, et d'un bravo, d'un bravissimo, courre; écrase les mauvais. Et le plus gai, c'est que ce brave homme parfaitement convaincu de l'humble médiocrité de son orchestre, n'aspire par ces comiques formalités, qu'à remplacer pour nous un instant plaisir, par un spectacle d'art, au fond de rendre nos cœurs indulgents et nos bourses gogueses. Nous nous amusez, la musique cesse et les sons pleurent.

Cette soirée de Mestre nous laisse un vif et brillant souvenir. Plus qu'à Venise même, plus que nulle part dans notre voyage, nous avons surpris ici le peuple italien tel qu'il est fait des institutions, des mœurs et son climat; désolé, pauvre, poétique, avide de gaieté, de plaisir et de fêtes, obéissant avec une merveilleuse facilité en face d'Alila que bête ou de polichinelle qui naitille le naufrage de sa fortune et les misères de sa destinée.





Nous nous embarquons de bonne heure. La radieuse sérénité de l'air, la nouveauté des impressions, l'approche du plaisir, et, en attendant, cette pressante navigation sur une mer enchantée, tout concourt à nous jeter dans un doux équilibre de plaisir. Plus tard sans doute nous apprendrons à connaître ces molles beatitudes de la gondole, ce bercement insensible où s'endorment les agitations, où se calme le plaisir lui-même, où l'âme tout entière s'abandonne dans les dardes langoureuses d'un aimable réver, mais, pour l'instant, nous cherchons de nos regards yeux ouverts ou est l'onde, inquiète presque, après une demi-heure de navigation, de ne la point voir encore, le lieu de l'onde; c'est une île, c'est un rocher insulaire qui visite nos bords, et nous réclamons des droits; plus loin, ce sont des monticules de mer qui courent d'une gondole à l'autre; qu'il faut pour la madone et pèchant pour les daims; soit, sur la droite, une poudrière insulaire aussi, et un factotumaire posé comme une quille sur l'angle de la bastion. Cet homme, s'il n'est qu'un esclave exclusivement consacré, doit qu'il a la parfaite bonheur, et pour peu qu'il en vaille de le relever, il en est qu'il faut pour gagner la terre ferme à la pagaie et sans mouiller son pourpoint. On dit de l'île terrassée et de plages mes, on aperçoit une gracieuse bristaine qui court se perdre à l'horizon! C'est la cote.

Mais bientôt, à l'opposé, et derrière une gage de brume agitée, des coupôles, des minarets, des dômes d'or, des palais de palais, toutes une série d'édifices qui s'élèvent à perte de vue, sont un ensemble du ciel des caux et paraît flotter à leur surface. Envasées, à cette vue, nous saluons d'une triple hurra la reine de l'Asie.

Toutefois, et les poètes l'ont remarqué, rien ne sied mieux à la beauté qu'une gaie légèreté. À mesure que nous approchons, la féerie se dissipe, le fantastique s'en va, des murailles de marbre se ressemblent fort à des murailles, l'on ne voit plus de peuplades de longs barbus uniformes, percés de juncs éboulés, et un sale canal où baignent une百 familles, une eau verte et compréhensible avec les fondations noircies de maisons délabrées : pont de brume, pont de vie, à peine quelques familles hautes de pierre et rougeâtre, mais habitent-ils des demeures encore debout. Ainsi, des l'abord, le murmure des chants amers de Chénier Harold résonne au cœur, et l'on reconnaît avec intérêt que la belle Venise n'est plus qu'une ruine expirée, dont on vient d'admirer la magnifique luxure.

Dans les bords du grand Canal, l'architecture étale toutes ses magnificences. C'est, des deux parts, une série continue de palais, les uns massifs, splendides, grandioses; les autres simplement ornés d'arabesques capricieuses; d'ogives murées; de colonnades légères; partout un goût composé, et si vous le voulez, dans le sens qui entendait les doctes, exquis du moins, varié, pittoresque; libre, exprimant à la fois et le goût et l'édifice, et la conviction du maître, et la fantaisie de l'architecte. Tous ces palais, ces maisons de bâtimeurs acquises de par une libération municipale, à être tous uniformes et parallèlement alignés: système froid et de fausse grandeur; si rien des mœurs du pays, rien des idées domestiques, rien peut-être dans le dessin de la façade, et dans l'arrangement des attiques et dans la physionomie des balcons, si la pensée individuelle de l'architecte, son savoir, son génie, ses caprices s'élevaient au-dessus de la règle, si une prétentieuse régularité, à tout insupportable, se mêlait de la symétrie. Ici tout est inégal, inégal, inégal; et chose admirable, rien n'est discordant; bruyons, corniches, modènes, cimaises, entablements, colonnades, tout s'adapte, tout vient se fondre en une harmonie riche, animée, somptueuse, et qui serait encore aujourd'hui encore, dans les ouvrages qu'on regrette de la déshériter bien plus que d'en bannir, cette note malheureuse. Ces palais, les sculptures extérieures de plusieurs palais ont été enlevées et vendues à des étrangers par leurs propriétaires devenus indigènes; d'autres, inhabités et délaissés, offrent au regard les traits vestiges de l'abandon et du délabrement; quelques uns, transformés en magasins, ou en ateliers, perdent leur belle fonction; au milieu de leur porte d'entrée antérieure, signe de richesses et de splendeur.

[illegible]

meurs qu'un phibosien, au vivant plutôt qu'à la mort.

Cette misère des rues révoltait. Peindres dans d'étroits nœuds d'échafages surchargés, nous caudoyons, nous sommes caudoyés, jusqu'à ce que l'espace s'élargissant nous virent tomber sur la place de St. Marc. La place d'admirer à Milan nous parut autrefois splendide, mais ceci! Quelle nouveauté, quelle majestueuse légèreté, quel assemblé d'orientales simplicités et d'antiques matières! Ce portait d'hôtel, ces quatre chevaux de bronze, ces fées ogives, ces dômes lourds, l'air, laque la foule des pigeons par milliers : certes, c'est là de quoi causer l'ébahissement du provincial, même aux badeaux de capitales, aussi ne nous gêna-t-on en aucune façon de l'émerveillement et ravi. Bientôt, emmités le bout de cette vaste place, nous trouvons qu'à droite elle s'ouvre sur la piazzetta, qui s'ouvre elle-même sur la mer. Là sur une place glorieuse souvenir de l'antique Venise, là surtout le canal de la Biennale la vue de la ville fondable, le colossal palais du Doge, monument d'innocence propitiée, de ces flots où, à la place des fières navires qui revenaient naufragés chargés des produits des deux mondes, l'un voit, que pourait sur ses ancrs, une vieille frégate, sursolée de l'allemand, gardienne suffisante de ces gondoles sans portier et de cette cité sans nation!

Il faut en vérité excuser la tombe des romanciers et des poètes qui sur ce thème de Venise déchue, ont composé tant d'insipides variations, auxquelles nous nous efforçons de résister par la nôtre. L'impression du passé est si fortement marquée dans cette ville, tant de monde majeur y frapper encore, de si visibles traces d'une regrettable splendeur y assignent de toutes parts l'esprit, que l'homme le plus froid, et à plus forte raison l'homme sensible par métier, le romancier, le poète, romus qu'ils sont réellement par ces spectacles, peuvent bien facilement se croire visités par la muse, et traités à l'hôtel, laisser pleurer leur phrase ou baptiser leur strophe. Pourtant il y aurait mieux à faire peut-être, et l'étude de la Venise actuelle, où comme au dix-septième siècle, le sable envahit l'oasis, où se trouvent à chaque pas des restes de passé et des lambeaux du présent, où, tout au travers de l'insouciance joye d'une population de gondoliers et de chanteurs, se croisent les insignes de célérité, celles de la politesse et celles de l'humilité, se voit propre ce nous semble à inspirer des pages piquantes et d'attachants tableaux si aujourd'hui pour peindre l'on se croyait obligé de connaître, et pour exprimer, l'on d'avoir senti.

De la piazzetta nous rebroussons chemin pour aller nous perdre dans les petites rues qui forment le cœur encore vivant de Venise. Non, rien de ce qui se voit dans les Églises, rien de ce qu'on admire dans les palais, n'a fait un intéressant et original nouveauté, cette familiarité de goût, ce labyrinthe de canaux, ces constructions entassées, cette multitude de détails chargés de passion, et tous lesquels finissent si harmonieusement d'élégantes gondoles. Il y a le tout un monde de réalités piquantes, de souvenirs au goût, de contrastes en d'antiques, et pour l'artiste des traits de formes, de couleurs, d'écarts, de toutes parts en effet des façades accidentées, des fers, des voutes, des éminences, des bords de canaux ou d'une grâce acquise, ou d'un fruste attirant partout des groupes tout composés, des figures imaginées expies pour lui; et tandis que dans ces et toutes rues, les sommets des édifices réfléchis les clartés adoucies du chœur, lueurs se développent dans une ombre limpide, va de perdre sous cette onde noire des canaux, aux tentées pressées, tantôt solitaires, les embarcations s'approchent, fuient, s'éloignent, comme de mystérieux fantômes. Toutes les gondoles sont noires.

Une fois perdus nous le sommes bien, et il n'y a plus que le fil d'Ariadne qui puisse nous tirer d'ici, lorsqu'un heureux moment nous imaginons d'y suppléer en remanquant aux passants ou à la café Florian. Le café Florian, un café qui réunit tous les soirs jusqu'à cent, jusqu'à mille personnes, un café qui n'est pas fermé depuis cent ans, est connu dans Venise comme l'est chez nous la tour de St. Pierre; chacun de nous mettra dans la direction, et nous y tomberons tout droit. O le merveilleux établissement de la grande industrie! C'est sur la place St. Marc; chaises, tables, tentures, sorbets, bombes, limonades, tout est prêt à tout heure, et on n'aient de particularités qu'il en arrive, d'un coup d'œil le garçon a enregistré vos traits six fantaisies, et d'un ton de main il fait surgir devant vous des échafaudages de gâteaux couverts et de boissons glacées. À un de ces garçons, dont l'édifice est de cette exquise perfection qu'un regard s'attarde les bourses et l'œil dans les appétits, nous prodiguons des attentions d'instinct flatteurs, tantôt prouvons, tantôt s'élève nos desirs, et se trouve d'ice au bout de bien peu instants, notre ancien et fidèle ami. Après que nous nous sommes rafraîchis, bien sûr nous retournerons nous perdre, mais prudemment cette fois, et comme font des gens qui veulent à brève fixe se remuer autour d'un bon dîner. La chose réussit.

Pendant cet admirable repas, le ciel s'embrase peu à peu de feu de son, et cette mer qui est sous nos fenêtres prend insensiblement une teinte d'azur légère

ment rose dont le riant et pur éclat se reflète dans l'eau; en soirée et serene allégresse. En même temps, tout de nouveau sur les flots; et autour des bâtiments plus gros qui stationnent si et la pittoresquement ébranlés de lambeaux de voiles et de matras dressés, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulièrement à Venise, est une sorte de longue et basse pousse dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalouses qui abrite un dîner commode. Le l'avant, la proue se terminent sur une plaque de métal, dont la forme, comme celle du cu et de cygne, est élégante et fière; tandis que sur l'arrière un seul homme, debout et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalot, fait voler la galère, la dirige avec une habile dextérité sur les étroites passages, tourne les obstacles, rate, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne hurte; et semble n'être lui et sa gondole, tout ensemble que le plus agile dauphin de ce paillage. En l'habitant sans doute ne remarquer plus tant de délicates adresse et d'audace que précéder, mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'admiration d'apprécier. Et celle-ci est la confiance qu'inspirent de si habiles marins, qu'après avoir pu examiner tout fort un très désagréable naufrage, l'on finit bientôt par se abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brun de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

À la même heure, et aussi que les fraîches haleines du soir sont venues tempérer l'air, nous sommes déjà attardés du couchant de l'intérieur des rues étroites, du fond des demeures et des comptoirs, la foule se presse sur la place de St. Marc, et de là, d'un air de fête, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulièrement à Venise, est une sorte de longue et basse pousse dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalouses qui abrite un dîner commode. Le l'avant, la proue se terminent sur une plaque de métal, dont la forme, comme celle du cu et de cygne, est élégante et fière; tandis que sur l'arrière un seul homme, debout et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalot, fait voler la galère, la dirige avec une habile dextérité sur les étroites passages, tourne les obstacles, rate, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne hurte; et semble n'être lui et sa gondole, tout ensemble que le plus agile dauphin de ce paillage. En l'habitant sans doute ne remarquer plus tant de délicates adresse et d'audace que précéder, mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'admiration d'apprécier. Et celle-ci est la confiance qu'inspirent de si habiles marins, qu'après avoir pu examiner tout fort un très désagréable naufrage, l'on finit bientôt par se abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brun de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

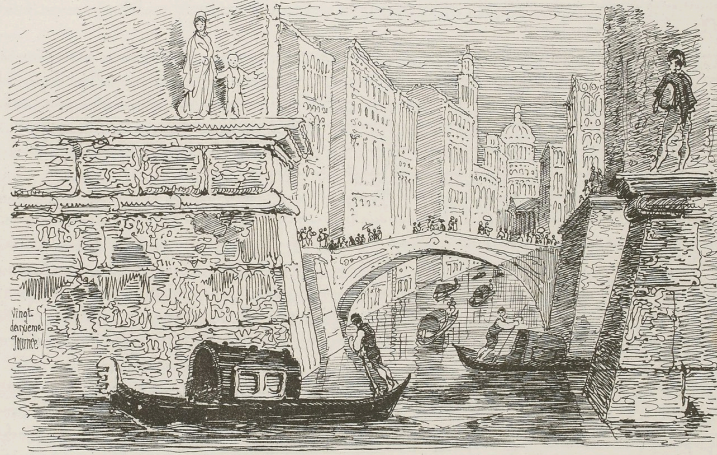
À la même heure, et aussi que les fraîches haleines du soir sont venues tempérer l'air, nous sommes déjà attardés du couchant de l'intérieur des rues étroites, du fond des demeures et des comptoirs, la foule se presse sur la place de St. Marc, et de là, d'un air de fête, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulièrement à Venise, est une sorte de longue et basse pousse dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalouses qui abrite un dîner commode. Le l'avant, la proue se terminent sur une plaque de métal, dont la forme, comme celle du cu et de cygne, est élégante et fière; tandis que sur l'arrière un seul homme, debout et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalot, fait voler la galère, la dirige avec une habile dextérité sur les étroites passages, tourne les obstacles, rate, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne hurte; et semble n'être lui et sa gondole, tout ensemble que le plus agile dauphin de ce paillage. En l'habitant sans doute ne remarquer plus tant de délicates adresse et d'audace que précéder, mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'admiration d'apprécier. Et celle-ci est la confiance qu'inspirent de si habiles marins, qu'après avoir pu examiner tout fort un très désagréable naufrage, l'on finit bientôt par se abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brun de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

À la même heure, et aussi que les fraîches haleines du soir sont venues tempérer l'air, nous sommes déjà attardés du couchant de l'intérieur des rues étroites, du fond des demeures et des comptoirs, la foule se presse sur la place de St. Marc, et de là, d'un air de fête, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulièrement à Venise, est une sorte de longue et basse pousse dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalouses qui abrite un dîner commode. Le l'avant, la proue se terminent sur une plaque de métal, dont la forme, comme celle du cu et de cygne, est élégante et fière; tandis que sur l'arrière un seul homme, debout et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalot, fait voler la galère, la dirige avec une habile dextérité sur les étroites passages, tourne les obstacles, rate, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne hurte; et semble n'être lui et sa gondole, tout ensemble que le plus agile dauphin de ce paillage. En l'habitant sans doute ne remarquer plus tant de délicates adresse et d'audace que précéder, mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'admiration d'apprécier. Et celle-ci est la confiance qu'inspirent de si habiles marins, qu'après avoir pu examiner tout fort un très désagréable naufrage, l'on finit bientôt par se abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brun de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

Le soir, semblable au jour, l'on se spectacle d'opéra; qui le donne jadis, ne traitait plus des héros dont avant le lever de la toile se baignait son imagination impatiente; il nous est impossible à la vérité, de ressasser cette image que nous nous étions faite de Venise avant d'y avoir été; et qui se composait de mille traits, empruntés à l'histoire, aux poètes, au balad de la renommée, nous sommes certain du moins, que, cette fois, la réalité en triomphant notre attente, n'a pas déçu, et que le souvenir que nous avons emporté de cette belle cité a bien plus d'éclat, bien plus de grandeur et de noblesse, que n'en eurent les songes, brillants pourtant, où elle nous apparaissait à l'avance. Bien plus, après y avoir passé trois

jours une fête continuelle, c'est moins par la réminiscence du plaisir que notre cœur s'y est de plus en plus attaché, que par cette sorte de mélancolique affection, de savoureuse amertume que provoque le spectacle d'un déclin anticipé, d'une grande et irrémédiable infortune. L'ent-êta aussi, quelque sinistre pressentiment nous fait-il redouter pour de plus humbles républiques un anéantissement pareil, surtout si, quand la liberté y unissait naguères les citoyens, c'est aujourd'hui un esprit de jalousie égale qui les divise; si quand naguère amarrés au tronc nerveux des traditions antiques, on les voit aujourd'hui délier le câble, qu'on leur a enfilés, et s'abandonner à l'impétueuse rapidité des courants aveugles.

Après quelques jours sur cette place, nous nous rendons au théâtre, on l'on jouait *Barbier de Séville*, puis rentés au logis, le calme, la vue des flots, et aussi ce doux branlement du plaisir qui écarte le sommeil des paupières, nous retiennent bien avant dans la nuit sur les balcons de l'hôtel.



Aujourd'hui hélas! cicerone! Celui dont nous allons jouir est une sorte de particulier raqué et bêteux, un ancien homme de lettres déchu, rapé, aigri, de qui la visite m'inspire un contraste assez douloureux avec la profession qu'à coup sûr il ne s'est pas choisie, celle de servir les plaisirs d'une espèce humaine qu'il déteste. Impatient de commencer sa besogne, impatient de la terminer, ce malheureux n'aspire qu'à avoir accompli son supplice quotidien; et quand le froid horrible d'un autre sauvage semblerait seul devoir convenir aux amertumes de son ame en peine, il lui faut à toute heure naviguer en plein soleil, fendre la foule joyeuse, subir les questions étourdies du touriste et le babill enjoué des lady. L'autre homme! Il n'a qu'un bon moment, c'est le soir, lorsque tenant enfin son salaire, il voit sourdre devant lui quinze heures assurées de solitude, de ténèbres, de malédiction ininterrompue contre les touristes, les ladys, le ciel, la terre, et lui-même!

Notre dînée se prolongeant, cet aigri s'en irait; il est déjà tout violet d'apoplexie rentrée. Pour lui complaire, nous montons une gondole, et nous voilà voguant vers les merveilles épiques d'Alcibiade. Tous, nous songeons que ce qu'il y a de plus merveilleux dans chacune c'est l'histoire; y aller, et surtout s'en revenir. En effet, outre que c'est d'aller sur un chef-d'œuvre, c'est indigeste; lorsqu'on vient de passer une demi-heure à regarder en l'air dans l'entour d'une capitale, c'est avec une bien légitime satisfaction qu'on s'étend sur les coussins d'un divan. Durant ces courses, notre aigri s'essie à la proue; et là, ouvrant son parapluie, il ouvre en silence le fiel de ses dégoûts.



Nous débarquons d'abord à l'Eglise San Giorgio. A vous, seigneur, de lire dans quelque *Itinéraire* les belles choses que nous y avons vues, car il ne peut entrer dans notre plan de vous les décrire, et nous y serions, au surplus, fort embarrassés. Cette église se est l'un des chefs-d'œuvre de ce puissant architecte dont le génie est empreint dans la plupart des grands Edifices de Venise, Palladio. On y voit des *Tintoret*, on y voit surtout dans les chœurs des sculptures en bois qui sont bien tout ce que le goût, l'imagination, la fantaisie, peuvent offrir aux yeux de plus richement exécuté. Les *Tintoret* ne sont guère portatifs; ils à la rigueur on peut s'en passer, mais n'avoir pas volé qu'une des figures qui décorent les niches de ce chœur, c'est la *Madone* miraculeuse, celle qui nous sera certainement comprise. Et la tentation est d'autant plus forte, que de ces choses, il ne s'en fait plus. Cet art si gracieux, si vil, si propre au cœur familial et de détail, il est mort, enterré; nous, dix-neuvième siècle, nous, humanité avancée, nous en sommes à payer bien cher les plus modestes bahuts du moyen âge. C'est que nous fabriquons bien, mais nous n'inventons plus; nous faisons bien des moules qui multiplient indéfiniment un produit, mais nous n'imaginons plus; et nos créations elles-mêmes ne sont que des reproductions matérielles du beau de la renaissance, du beau grec, ou encore du beau de Louis XV, impur ce dernier, mais qui nous va au même litre que les autres, parce qu'il est tout fait, tout inventé. Voilà en quoi consiste notre progrès. Il a des bons côtés, sans doute; il a ses amis aussi; et toutefois, nous murmurons, je le crains, avant d'avoir eu la douceur d'en goûter le bon.

En effet, cette impuissance de création qui se révèle de plus en plus chez nous, quel que soit notre avancement par excellence, cette multiplication des produits artistiques qui croît chez elles en raison directe de la stérilité de la pensée, et du déclin de la poésie, est à nos yeux, si vous n'y voyez pas, un signe du moins, et un signe énigmatique que ce progrès est faux, et tardif. Pourtant, non pas même des choses de l'histoire, mais seulement de la nature, de l'homme, telle qu'elle nous est connue, nous n'imaginons pas, pour des sociétés d'hommes, de développement complet et heureux en même temps, des que la fondation essentielle de ce développement est de méconnaître de plus en plus pour les rayons bienfaits du soleil, les besoins de l'imagination, le penchant instinctif de l'idéal, la poursuite et le culte du beau. Nous n'imaginons pas qu'aucune chance de félicité et de grandeur soit assurée aux nations qui vont de laissant de plus en plus l'idéal pour la forme, l'intelligence pour le procédé, la sensation pour la convention, le plaisir moral pour le physique, que bien-être, et nous ne savons voir dans ce progrès tant vanté, que la tranquille mais effrayante invasion du matérialisme social. C'est assez pour que nous ne puissions l'aimer, et pour que nous osions en méditer.



De l'église San Giorgio, nous naviguons vers l'Eglise du Redempteur. A chaque lieu de débarquement on trouve invariablement deux ou trois gaudes qui se disputent l'honneur de porter sur le rebord de votre gondole un officieux bâton croché, sous prétexte de la maintenir en pendant que vous mettez pied à terre. Autant d'occasions pour le touriste de montrer qu'il sait reconnaître de généreux services. Après quoi il entre dans l'église, dans le chœur, dans la sacristie; puis il sort de la sacristie, du chœur, de l'église; autant d'occasions encore le voir transformer en fastueux qui coule à force de largesses tout un peuple de familles. Beau spectacle, mais coûteux. Dans cette église du Redempteur on admire de belles têtes de Bellini, les maîtres du *Vénitien*, des choses d'énormes, et des capucins très-gras. L'un de ces capucins se prend à en-

brasser tendrement notre cicérone. Autrefois, nous racontions plus tard celui-ci; c'était son élève, bonnet et chère; puis, il se jeta dans la vie, tant et tant, qu'il en a connu les poités, et lui pour-
 l'once lui est venue. Alors il est entré dans l'ordre; et aujourd'hui, tout à fait, il se repent et fait le qu'on dit.



De cette Eglise nous passons à celle de St. Sébastien. Ici, de dessous l'abri du portait, une troupe de moines effrayés de maigre et farouches d'audace, s'élance sur nous, rompt nos rangs, et nous attrape d'instances à double pour point. C'est le cas d'être bien vite fatigués. Dans cette église, on voit des chefs-d'œuvre de Paul Veronese, et l'on en voit trop, ils se nuisent l'un à l'autre; aussi déjà l'indigestion s'en mêle; et ce monastère pèlerinage de nef en nef, commence à nous paraître un tour dont nous pourrions user plus agréablement. Pourtant nous nous laissons conduire encore à l'église des Scalzi: la porte en est fermée et le sacristain est à l'école. On court le chercher; mais au lieu de l'attendre, M. Hoffer de-
 clare au cicérone que nous voici, qu'on nous attend, parfaitement rassurés; qu'en surplus, il ait à laisser la sacristie; pour de conformer à la suite qui est d'aller à Murano visiter les fabriques de verre tories. Nous nous en va-
 nans.

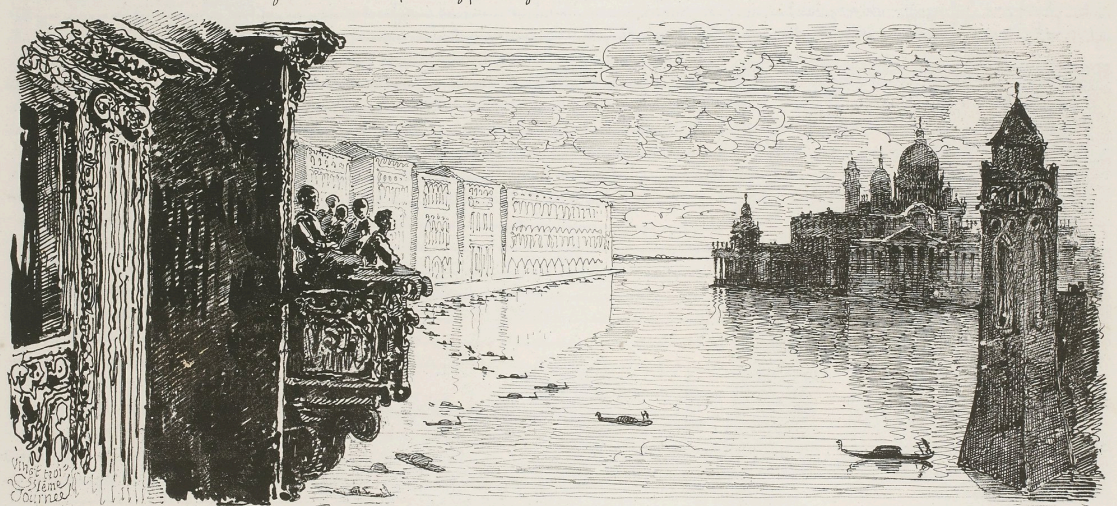
Nos guides sont jeunes, rieurs, au train de folâtre. Ils se mettent à lutté de vitesse, dans ces canaux étroits, sans qu'aucun des gondoliers dont ils reçoivent les ombrements, songe à craindre pour sa cargaison. Bien plus, obligés qu'ils sont dans la rapidité de leur course de faire place à d'autres ou de ne pas se heurter entre eux, ils ont de la peine à se faire à tout, et de trouver de la place tantôt de front, tantôt de file, sans autre entente que ce commun accord qui résulte de l'adresse intelligente des luttans. Seulement, partant sur les canaux se croisent en sens divers, ils ralentissent leur marche; et font entendre un cri destiné à avertir tel gondolier qui ne les voit pas encore. Sans cette précaution, à chaque instant, les gondoliers embrocheraient ou se-
 raient embrochés, et l'histoire d'être confortablement étendu sur un divan, n'empêchant pas le passage d'avoir le dos de soi par cette armure de métal qui se dresse à l'a-
 vant des gondoles. De lutté ou lutté nous nous trouvons de nouveau dans cette mer ouverte au travers de laquelle nous sommes venus de Venise, et au bout d'un quart d'heure de navigation, nous abordons à Murano. Crochets, grèves, cicérone, officiers, pullulent, et des portes de quoi s'arrêter les sauvages des deux hémisphères; ceci nous fait bien de regagner Venise, et passant cette fois sous le pont des soupirs, nous venons prendre terre à la piazzetta, tout à côté de l'escalier des géants, qui est notre che-
 min direct pour pénétrer dans le palais du Doge.

La magnificence intérieure de cet édifice répond à la splendeur extérieure de Venise. Merveille d'architecture et de sculpture, d'écarts de toute espèce, salles immenses, pas-
 sages d'apparat et issues secrètes, pièces d'or, et cachots effrayés; on retrouve là, intacts encore, tous les vestiges de la grandeur, de la force, de l'active ambition; ceux aussi d'un faste
 inextinguible et d'une tyrannie jalouse et implacable.

Les chefs-d'œuvre de peinture venant abondamment aussi dans ce palais, et si nous le nous dire, nous n'avons pas été bien vivement séduits par les mérites de cette illustre école. Une
 exécution d'auantant hardie, une prodigieuse puissance de composition, toutes les richesses et tous les prestiges de la couleur, voilà quelles sont les grandes qualités qui pré-
 sument de l'exclusivité de l'invention poétique, de l'expression étudiée de la forme, surtout de ce sentiment sévère qui, pénétrant au delà de la vivante surface des visages,
 va saisir au fond des âmes, pour l'amener palpiter sur la toile, le drame de son de passion dont il aspire à représenter l'image. C'est ainsi du moins que nous nous ex-
 pliquons pourquoi telle tête de Léonard nous a plus vivement frappé que n'ont pu faire ceux des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne que nous avons eu l'occasion
 d'admirer devant notre court séjour à Venise.

Il fait très chaud, et le café Florian n'est pas éloigné. Nous allons y faire une halte rafraîchissante, avant de visiter l'intérieur de l'Eglise de St. Marc, le plus intéres-
 sant des édifices de Venise. L'antiquité, l'orient, l'occident, chacun des triomphes de la république, ont apporté à ce temple ou un tribut de magnificence, ou quel que rareté
 conquise sur les infidèles; l'architecture y est de tous les âges, de tous les styles, mais byzantine d'ensemble, imposante d'antique majesté, et pour nous, d'une frappante nou-
 veauté. Le parquet y est bossué comme devant les ondes agitées d'un lac. Ceci fait ressortir, au milieu de ces riches parvis, de ces salles submergées où nagent des pé-
 cheurs et des pirates peinant les premières cabanes de Venise.

Après dîner, nous allons comme le jour précédent passer notre soirée sur la place St. Marc. Moins de spectacle et même d'affluence; mais au lieu de la musique autrichienne, ce sont de
 toutes parts des musiciens ambulans, quelques uns parobles, d'autres d'instruments. Pendant qu'ils jouent au frais, les groupes fashionables descendent indistinctement des légions d'industriels dont
 tout se compose. Celui-ci entend que vous lui achetez un bon de poche, cet autre vous met les pantalons sous le nez, un instant après des cure-dents, des cigares, un bouquet, des fleurs
 de girofle, de la poudre d'amour, des boutons, des foulards, un petit chapeau... Bien sûr, ma foi, sous peine de me savoir plus ou d'en donner de la tête, nous nous laissons faire; à
 l'instar des Vénitiens, et l'industrie nous assige, nous obéit sans que nous y prenions garde.



Tout n'est pas pour le mieux dans le plus radieux des climats. Ce matin là, l'après-midi d'entre nous, on se regardant au miroir, se prennent pour un autre; tant leur
 visage est tacheté, bouffi d'esthémisme par la piquette des cuisines.

Notre aigle est à son potier. Nous lui demandons de nous conduire à l'arsenal. Ceci le contrarie; car dans la Venise en huit jours, de Quadri, l'arsenal nous
 de venir bien. Il ne peut, toutefois, que se conformer à nos desirs, et le voilà qui, amer et râpé, se met à notre tête. Les marchands d'acconier sur leur banc, pour voir passer
 les *nostri* d'ici. C'est le nom que nous a donné la rue, tandis que la Police a imprimé sur son Bulletin: *M. Moynier, Professeur, avec des élèves.*

Comme nous cheminons vers l'arsenal, voici qu'une belle musique de galops et d'arabesques, nous attire, et guidés par les sons, nous entrons dans la

celle du bal.... Ohé des prières, une foule qui prie, tous les signes du recueillement et de la dévotion; c'est une église qui fête son saint. Bête on nous présente la chapelle; et en retour de son offrande chacun de nous reçoit un petit portrait de saint. La curiosité est ébouillie.

Arrivés à l'arsenal et pendant que notre cicérone, postiche pour nous la permission d'autres; nous admirons, aux deux côtés de la porte, deux lions colossaux; qui furent transportés d'Arabie à Rome en 1687 par François Moretti. Les lions qui avant d'arriver le sent de cet arsenal, ont duré deux mille ans chargé de leur poids les nœuds du Pirée, sont fuselés assurément mais d'une telle rigueur de style, qu'aujourd'hui encore, comme au jour où ils sortirent de l'atelier du sculpteur, ils ont leur caractère tout entier de puissance, de fierté, de virilité, d'imposante monumentalité majesté. C'est que ce n'est pas la dureté du bloc, ce n'est pas l'ampleur colossale des proportions, qui assurent aux productions de la statuaire une glorieuse durée; c'est bien plutôt cette énergique empreinte de la pensée humaine, cette justesse de caractère, fortement saisie, cette poétique abstraction des attributs, qui venant à se marquer dans le style, fait survivre aux injures du temps et aux mutilations même des hommes la primitive expression de l'œuvre, conserve, retient, étend et étincelle de vie; le souffle de grâce, le feu d'indéfectible passion, jusques dans un torse fracassé, jusques dans une jambe tronquée!



La porte s'ouvre, et l'Amiral en personne nous accueillant avec une amicale politesse, prie son neveu de vouloir bien nous faire les honneurs de l'arsenal. Ainsi, au lieu d'un aigri, nous avons ici pour cicérone un jeune officier dont la mobilité personnelle est rehaussée par des manières remplies à la fois de simplicité et de distinction. Sans discourtoisie, nous inspire ce sentiment reconnaissant qui est le plus doux assaisonnement du plaisir.

L'arsenal de Venise est aujourd'hui encore riche en antiquités curieuses, en armures, en trophées. On y voit des trapeaux pris à la bataille de Lepanto; et à côté de gondoles d'honneur qui ont été construites pour Bonaparte et de Louis, un magnifique modèle du Duc de Saint-Amand. Ces objets nous intéressent moins cependant que la fondrière, que la coque, et une grande frégate qui est en construction. On s'y monte par une rampe de deux à trois étages de hauteur jusqu'au rebord de la coque; puis de là on redescend le long du flanc intérieur jusqu'au fond du bâtiment qui n'est pas encore ponté. Rien n'est plus propre que cette sorte d'expédition, à faire saisir d'un coup d'œil ce qu'on ne comprend pas si bien en voyant une frégate à l'ancre; c'est à dire au moyen de quelles varrobes, de quel les côtés, de quels reins, ces monstres de la mer soutiennent l'effort de la vague et le choc formidable des flots en courroux. Au fond de cale, nous trouvons un capucin en lunettes, qui guide dans ces profondeurs un pensionnat de jeunes demoiselles.

La vue des forçats qui font ici tous les transports et les gros ouvrages. La vue d'hommes enchaînés est toujours odieuse. Ceux-ci sont jeunes la plupart, beaux, et chose singulière, leur visage respire l'intelligence et la douceur; à peine croit-on surprendre dans leur regard quelques équivoques lueurs de sécularité. Ils paraissent d'ailleurs bien nourris, point maltraités, et la présence de l'officier qui nous accompagne n'eux impose aucune pénible contrainte. Nous leur achetons différentes bagatelles.

Pendant ces heures s'écoulent avec rapidité, et bien des choses nous restent à voir, entre lesquelles il est devenu nécessaire de faire un choix. M^r Topffer serait pour l'Académie des beaux arts; la se trouvent les tableaux les plus renommés; mais tout son monde devient timide et babillard à vue d'œil, penche pour aller visiter cette frégate qui pourrit sur ses ancres devant le quai des Esclavons. Il faut pour cela avoir une permission de l'Amiral. Le bon Vieillard s'empresse de nous la donner; et tels ont été ses procédés à notre égard qu'il nous semble en sortant de cette maison de forçats, que nous quittons le tout hospitalier d'un ami. La frégate nous est montrée en grand détail. Mais voici que la barque qui nous ramène à terre va s'engager sur un câble où elle donne à l'équilibre d'une très-inquiette façon. Nos marins orient, poussent, retournent, s'agitent tout, et à force de lutamarre, la barque se remet à flotter.

Après cette expédition, devenus nous-mêmes d'être libres, nous libérons notre aigri qui nous fait de raquettes adieux et s'enfuit dans son antre. Comme hier, comme avant hier, la soirée est radieuse; mais c'est nous qui sommes changés, et la perspective que le moment approche de quitter ce brillant séjour, assombrit de quelques nuages les dernières heures que nous y passons. D'ici il faut passer aux embûches de départ, aux choses du lendemain, à la blancheur... Beau poème qui finit en prose.

Cependant M^r Topffer et M^r Moynier s'en vont chez le banquier pour tâcher de redonner des chairs à la Bourse commune qui est maigre à floter sur l'eau. Ils sont parfaitement accueillis, la conversation s'engage et grand; et leur surprise; on apprenant que c'est fort ennuyeux de vivre à Venise. « Vous ne vous figurez pas, leur dit-on, ce qu'est le travail au fond d'une demeure où l'on entend un bruit de voitures, ni murmure de passions, dans une ville où il n'existe pour s'y récréer ni une société bourgeoise, ni un familial commerce de voisin à voisin. Surtout, ne voir jamais d'arbres, jamais de prairies, c'est une dure privation; et si pour aller en famille saluer les champs, nous nous faisons transporter sur la côte, c'est vingt, c'est trente heures qu'il nous en coûte à chaque fois. » Les rafraichissements réflexions font paraître un peu moins migrants à M^r Topffer et à M^r Moynier cette même côte sur laquelle ils vont s'acheminer de main.



Le ténor est mélancolique, et au-dessus la blancheur. C'est une belle dame, qu'à sa mise on prendrait pour la comtesse des Esclavons, fort au moins. Cheveux admirablement nattes, toilettes de bal, chape de cour, et langage conforme. En vérité, c'est Nausicaa en personne, qui compte ses chemises et met ses bas en pile. On lui paie son minotier. Poème encore, qui finit en chiffre.

Nous sortons de nouveau, nous retournons à la place St-Marc, nous voulons pratiquer encore le café Florian; mais ce n'est plus cela! Tout d'un coup, Chaux et rebrousse quelque appât pour le caramel. L'antenne que me visez-tu? Sublimement, tu me fatigues. L'été chéri, tu m'attristes. Hélas! il n'y a plus rien dans la coupe: nous allons faire nos sacs.





Les gondoliers qui nous ont amenés de Mestre viennent nous presser de bon matin pour nous conduire à Venise. Pendant que ces hommes jurent et rient sur le pavement des bords, nous faisons nos derniers apprêts. M. Topffer lève l'amarre et l'amarre des piler d'eau en bougeant que tous les fûts devant se payer d'avance, au moment où elle va s'ouvrir et non par conséquent s'ouvrir, il semble qu'un ne doit plus rien à personne. On n'est pas à Venise parce que M. Topffer se souvient que l'on rencontre d'excellents cafés tout le long de la route que nous allons parcourir.

La navigation est fort triste. Au bout d'une demi-heure, d'unes et d'autres se sont avancés derrière la brume matinale et devant nous se montre une côte basse, submergée, qui n'a rien de bien attrayant. Nous y débarquons silencieusement. Bientôt, (c'est le prompt et sûr effet de la marche,) l'entrain revient, l'agitation reprend le dessus, et les regrets de voir sous le flot charmant des souvenirs. Mais, de cafés, pas trace; n'y a-t-il aussi, excepté dans le souvenir de M. Topffer.

Le pays est ici presque désert. Ce sont des prairies sauvages, où croissent-ci et là des arbres d'une ombre verdâtre et d'un port nonchalamment sévère; et les eaux caupies dantes d'un canal sinuif, ajoutent encore au caractère mélancolique de ce paysage. A mesure pourtant que l'on s'éloigne de la mer, des fermes, de belles églises, des villes enfin apparaissent; mais, de cafés, toujours pas trace; et M. Topffer est bien coupable.

Pour la première fois aussi nous éprouvons des chaleurs torrides qu'aucun ombrage ne tempère, on sent qu'aux rougeurs de la face vient se joindre

l'évaporation des forces. Quelque uns, comme ceux qui dans les nuages sont jetés dans le canal d'eau, ramant de toutes leurs jambes vers Lado, tandis que les autres nagent à la surface et guettent. Parmi ces derniers, on en remarque un qui rague en grand bruit et à l'écume. C'est M. Topffer, qui une violente inflammation des yeux a forcé de s'éclipser derrière deux lunettes noires et quatre doubles crêpes.

Cependant voici sur le bord du chemin une cabane ouverte, nous y entrons. Deux jeunes filles y sont assises auprès de la croisée qu'il oppose à l'entrée sur la prairie. L'une d'elles, dans presque remarquer notre arrivée, continue de coudre; tandis que l'autre se lève, et attend nos paroles. Nous lui demandons du café. Pendant qu'elle va le préparer, nous contemplons l'agreste propriété de cette fraîche demeure où ces deux sœurs vivent seules, et piqués à la fin de l'indifférence de la cuisine, nous voulons savoir d'elle-même que nous soyons — M. Topffer, répond-elle, avec une indolence qui ne provient ni de dépitante fierté, ni de timide réserve. Bientôt que ces deux sœurs n'ont de judaïque que la beauté régulière de leur traits, il nous arrive de trouver que le nom d'Agar leur sied, et nous adoptons ce nom pour les désigner entre nous.

Voilà une belle ville nous arrivons à Lado. C'est une belle ville au dire de l'histoire; mais toutes les villes sont belles dans les itinéraires, pour peu qu'il s'y trouve une Cathédrale construite par un architecte quelconque ou un hôtel de ville orné d'un portail et d'un fronton, comme tous les hôtels de ville. Du reste nous n'avons nulle envie de constater, et ainsi de Lado n'est pour nous qu'un endroit où l'on s'égare dans une belle fraîche garnie de d'uns meilleurs, en compagnie d'un abbé, et dans la patrie de St. Luce.



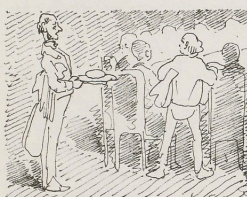
Cet abbé mange à sa table, toutiment, d'ordinaire, avec une méthode quiétude, et de façon à vivre deux cents ans, si réellement les maladies et la mort proviennent de l'oubli de quelques principes d'hygiène, ou de quelque mépris de régime; sans ménage, sans souci, sans patrice que l'église, et uniquement occupé d'entretenir sur son visage les fleurs toujours sèches d'une sainte venue, ce bon abbé dirige sa bonne petite carrière tout à la fois, selon qu'il se dante l'aria cattiva ou qu'il se dante les brises plus salubres, et c'est ainsi qu'à cette heure il fuit Abbatine sans vouloir encore de Rome. Comme ça va, au fond, si même qu'aux mêmes, il est tout à fait, il trouve tout bien, il conçoit toutes les opinions, seulement il blâme le Canton d'Argovie de n'aimer pas les moines.

Les cafés sont la gloire actuelle de l'Italie. Brescia lutte avec Lado, Lado rivalise avec Rome, et de toutes les sortes d'architecture, jadis florissantes dans cette belle contrée, l'architecture de café, est la seule qui, au lieu de dépérir, va se perfectionnant, s'enrichissant de plus en plus. Le grand café de Lado, est gigantesque: l'on dirait un édifice public; mais, il est donc bien vrai qu'un art de un peuple, l'on connaît quelles sont ses mœurs, quelle, de l'industrie, la far niente, les farolles causeries, remplit tout pour l'Italien, les heures vives, les loisirs forcés de son existence tout

privée, et pendant que ses maîtres lui font ses affaires, il lui laisse sous les riches lambres de ses cafés. Le du moins, il est avec les biens; rien ne s'y offense, rien ne s'y attire; c'est son premier, c'est le dernier vestige de sa vie publique et nationale. Les cafés italiens sont en général non seulement plus élégants, mais de bien meilleur air que les autres. Dans ces on y fume. La société y est à la fois mélange et commercial fait, est d'élégance la bon goût des manières y sont en accord, bien mieux qu'ailleurs, avec la fraîche, propre, des rafraîchissement et la simplicité d'ordinaire.

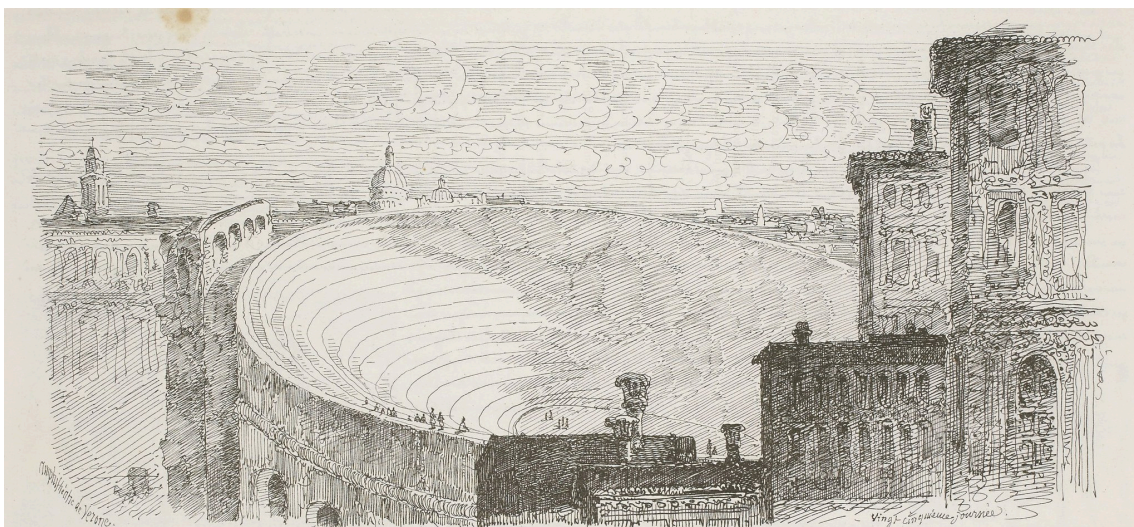
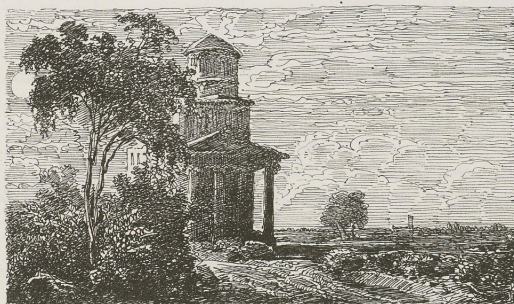
Une chose encore nous a agréablement frappés dans les cafés d'Italie: c'est l'ampleur des choses servies, la confiance borbonique avec laquelle se réglaient les comptes, la bienveillance de tous les visages. Il semble que l'on soit chez des généraux; mais tout les serviteurs respectueux ont reçu le secret de nous traiter avec tous les égards et toutes les attentions possibles. Les garçons sont peu nombreux, mais admirablement intelligents, et d'une activité incomparable. Il faut aussi que le peuple n'y ait pas voulu d'argent, car, sans le savoir, alors que tous les abords du café se remplissent de monde, alors que, comme à Rome, les tables, les chaises, sont d'arrangement dans toutes les directions, jusqu'à remplir aux trois quarts la place de St. Marc, les platanes circulaires, voyageurs, vont se jeter à cent pas du seuil devant des cantines d'un comble, sans que rien soit soustrait, sans que personne du moins paraît épier les fuyons, ni tenir les honnêtes gens. Il faut voir avoir assés ici la chose, avant de pouvoir affirmer qu'elle s'y passerait de la même manière.

L'ombus de Belgen est toujours avec nous. Dès ici M^r Töpffer y a joint une sorte de Brelingue pittoresque, et nous partons tous en voiture. Après nos fatigues passées, et sur cette route grillée au feu du jour, c'est certes légitime! Partis à trois heures de Padoue, il est six heures quand les voitures venant de Venise, nous nous réveillons en sursaut. Chacun se frotte les yeux sans y voir plus clair. C'est notre cocher Tyrolien qui prend ici deux chevaux de renfort. Les diables, accoutumés à l'air des montagnes et aux routes moins poudrées du Tyrol, répètent à ce genre de besogne, et le brave homme en est tout attristé. Nous lui faisons comprendre alors que dès ce soir nous le laisserons libre de rompre le pacte qu'il a fait avec nous; mais cela ne le console pas du tout, ni nous non plus.



L'on repart. La nuit est certainement plus belle dans ces vastes plaines qu'elle ne l'est dans nos vallées où, de tous côtés, d'obscures hauteurs cachent comme derrière un écran la majestueuse pourtour du dais étoilé des cieux. De moins de mystère, mais plus de magnificence; sans compter un calme aimable que ne trouble ni la voix des tonnerres, ni le murmure des vents qui tourment les cimes ou qui se soufflent sans les gorges. En surplus, voici un atroce tapage, c'est le pays de Vicence. Nous allons loger à Lalune.

À Lalune, l'on est très bien. L'hôte, vrai pauvre tout dévoué à l'honneur de l'ordure, salue profondément, parle bas, propose discrètement, et se conforme de point en point aux règles d'une étiquette excessivement soignée. Son malheur, son sommeil est un petit bonhomme étouffé, qui lui cause d'infinites soubrésauts, et des angusties de regard sans cesse renouvelées. Et enfin tout vient à bien, et sensible aux soins de ce brave homme, nous lui marquons notre contentement. Le matin aux trois quarts payé de ses sueurs. Vivent les gens qui ont l'esprit de son état.



Ce matin, notre hôte, tout de noir habillé, nous fait la conduite jusqu'aux portes de la ville où des voitures nous attendent. Mais voici qu'un moment de sy place l'on découvre que toute une chambre manque, qui dort encore du plus profond sommeil. Aussitôt l'hôte, tout de noir habillé, nous cherche notre chambre qui ne tarde pas à arriver à moitié agitée et dormant d'un air encore.

Mais il y a des jours où la fatalité s'en mêle. À une heure de Vicence, voici M^r Töpffer qui s'aperçoit à son tour qu'il y a laissé son bâton à destination, tandis qu'au même moment l'autre découvre que sa canne s'est encore dans l'angle du salon. Et voilà l'autre de repartir pour Vicence, accompagné de Cagaly. Outre notre grande carte de voyage, dont il est conservateur et chef, qui pourra servir à le guider sans cette expédition, l'autre jette d'un vocabulaire carnet qu'il s'est composé à Gênes, et au moyen duquel il a pu porter tout ce qu'il lui faut d'italien pour s'en tirer d'affaire. Il part donc, aventureux et éméché, et bientôt, les poudres tourbillonnent que submergent nos trois voitures, l'autre de robe à nos regards.

La grande route est ici, rectiligne toujours, mais large, bordée d'arbres, animée par le mouvement des passants, des bestiaux, des carraïes, en somme, gai et récréatif. Du reste, de paysage, il n'en est plus question. Quelques arbres plaisent, mais l'on ne voit rien autre qui puisse former un ensemble; point de constructions utiles, point de hameaux non plus, mais de loin en loin des bourgades blanches, spacieuses, sans ombrages, quelques villas dont le portail mythologique est tout chargé d'emblèmes et de statues. Pour

nous autres Suisses, qui sommes accoutumés à aller chercher aux champs une agreste solitude, bien boisée, bien secrète; un asile frais et tranquille, ces villes brûlées, dévorées, humides, où tout est en peinture; même le calme; même l'ombrage; nous semblent bien la plus ridicule des grillures où un homme/homme puisse aller voter ses vieux jours. Surtout les blanches statues posées partout, brisent rien qu'à les voir, et vous inspirent un parfait assésiment de la chose. Faut-il, que me venait-tu! Suprême que t'ai-je fait? Quechus va te promener. Toutefois il ne faut pas oublier que les Italiens consument en siestes les heures brûlantes du jour; et que c'est quand les fraîcheurs de la soirée forcent le compagnon and de nous contraindre à regagner le gîte; qu'ils le quittent, eux, pour saluer le crépuscule et pour prolonger jusqu'à la nuit leur promenade, leur fête, ou leur cour-rie. Alors ces dévies arrivent l'ombre; égaient les ténèbres, plaisent à l'imaginative, et ces mêmes statues sont éblouissantes et l'on se blesse d'avoir le regard du passant, d'avoir les pales ombres qui ornent et peuplent à la fois les ruelles du bocage.

Cependant Plantier, semblable à Ulysse qui cherche Ithaque; retrouve; repère; tombe aux mains de cochons frippons, rencontre des ammoniers algériens, et s'entortille dans toute une Odyssée de surprises et de caliches. Arrivé à Bienne, où il a son canot, il cherche des mots, il compose sa phrase; puis accentuant son élocution, il redit mille fois de dessein... on lui apporte un daucisson. Plantier accepte la chose; cherche le bina; retrouve sa canne; demande une voiture. ... on lui apporte une foule; un vestiment. ... on va lui chercher un cicerone. Les bouches, une caliche vient à passer, il y jette; mais elle le mène à Rome; il entre dans une autre; on lui demande vingt francs; bien sûr il saute à bas: alors ce n'est plus que dix francs; il y rentre et se trouve face à face avec un ammonier qui parle toutes les langues que lui-même parle pas. C'est égal, inutile canot; inutile potée d'Alais; Plantier tient tête, la conversation s'engage; s'anime et devient, tout inintelligible qu'elle soit, si intéressante; si instructive, que l'on se sépare à regret et on se combat d'amitié. Mais hélas, tout est bien et malheur dans les Odyssées; à peine la caliche est-elle fort éloignée,



que Plantier découvre avec stupéfaction qu'il y a laissé cette carte de M. Soffier dans laquelle est un daucisson; et par là même ceux qui l'accusaient de n'être pas le plus doigté des hommes, il fut nommé le conservateur en chef. Tout est perdu cette fois, et la carte est l'homme!

À M. Plantier, si nous rejoignons aujourd'hui, l'univers sort des poulets au riz, des poulets au sel, des poulets à toute sauce; et nous sommes en train de faire une chère à la fois provocante et rétrospective, lors qu'un des couverts vient à piquer dans le riz une grenouille et d'un coup oblique. Oh! l'on se regarde; les scrupules s'échangent; les doutes s'intercroissent; les imaginations se gonflent et les appétits se noient dans des marécages de dégâts invincibles. À l'autre bout de la table, Plantier, sombre comme un nègre noir, donne ses amertumes secrètes; encore; et au départ il s'achève lentement de la voiture où est M. Soffier pour aller verser ses poésies dans le sein d'une des deux autres.

Ce site de M. Plantier la route ressemble à une belle avenue; et, sur la droite, du côté des Alpes, on commence à s'entourer dans le bois à quelques hauteurs. Nous arrivons des passants, des charrettes, des manants équilibrés sur la charge de leur âne; des sortis d'écoles qui du haut d'un étroit phatton; du point d'un de voses ressorts, fouettent, agrippent leur bandelle; et enveloppés de tourbillons de poussière, ressemblent pas mal aux mouches, à l'haïton perdu dans la mer. Au coucher du soleil, nous en sommes dans Rome. Tout dans cette ville nous attire et nous plaît; son air d'antiquité; ses constructions; la foule qui encombre les rues et jusqu'à la curiosité bienveillante d'une bonne vieille; l'objet de l'opinion des habitants. Pendant que David va nous chercher un gîte; nous profitons des dernières heures du jour pour aller visiter l'Amphithéâtre.



L'amphithéâtre de Vésuve construit vers la fin du premier siècle; est l'un des restes les plus intacts de la colossale architecture des Romains. L'enceinte extérieure seule a été traitée, encore en restes; il ne reste que quelques pans encore debout qui impriment au milieu antique un aspect de grandes ruines. Intérieurement, tout est de bien; gradins, tribunes, vestibules; la foule romaine seule y manque; mais l'imagination l'y place; l'y écoute; l'y voit circuler, applaudir, s'égarer de ses caprices; tantôt pour se mettre au gladiateur de vivre; tantôt lui donner de mourir avec grâce. Quel spectacle! et quelle heure pour en jouir! Tandis que les fous mourants du jour boient d'un filet de l'ermite des derniers gradins, déjà l'ombre règne au fond de la vaste enceinte; les mystères s'y étendent; les apparences s'y confondent; et il semble que de sein de ces silences, du milieu de ces ténèbres, la voix du passé s'élève plus distincte encore et plus éloquent.

David nous a logés au grand Loris. Nous y trouvons un détachement de pensionnat de Dames de Suabourg. Ces messieurs, au nombre de quinze environ, voyagent dans un grand omnibus à trois chevaux; qui les porte à Dusseldorf; ils paient cette voiture 40 francs par jour; retour compris. Ce n'est pas cher; mais à la longue a-t-on l'habitude monotone de s'emballer chaque matin dans cette valise. L'hôtel est labyrinthique au point de ne s'y plus reconnaître; d'ailleurs bon, rempli jusqu'au comble, et bruyant comme une rue caractéristique; sans compter une sérénade qui éclate dans la nuit.



Je nous nous séparons de notre brave cocher Tyrolien. Après quelques séjours à Rome; pour faire reposer ses chevaux; il compte de la; regagner Bâle par la route d'Aviano qui longe directement le cours de l'Adige. Nous lui souhaitons bonne chance; et lui faisons nos adieux; nous le quittons à regret.

DEZ 27270

Le plus triste, c'est qu'il nous faut, pour le remplacer, avoir affaire à cette tourbe de criards en guenilles qui dans toutes les villes d'Italie, encombre le coin des places et le suit des auberges. Après bien des peines nous traitons avec trois de ces ivrognes. Cochers, portiers, haridelles, sont dignes les uns des autres : usés, efflanqués, malpropres, complaisants sur l'œil, jambes entortillées, boubous, mécaniques et ficelles. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux; trop débiles pour bien, trop cassés pour résister, mais suffisants encore pour trotter des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, molles, sans yeux, sans jambes, sans poil ni queue, la maladie ne fait pas qu'il bout les prendres, et là où nos jeunes chevaux du Tyrol succombent d'échauffement et de fatigue, ils font sans mal ni douleur des douces heures par jour, pendant deux jours de suite. Leurs animaux, ou plutôt, mères vénérables.



De mieux en mieux l'on distingue les châteaux avancés des Alpes, et la beauté riante du paysage, la fraîcheur de la matinée suffisent à nous maintenir en état de jouissance. Au surplus nous avons atteint ce pays de voyage où les plaisirs passent comme à l'ombelle, où l'on oublie les plaisirs et aussi les traverses passées; où le contentement de la route, le goût du succès, aux vaines chances, et aux espérances incertaines, le loisir ou le plus d'agrément et l'oubli de la plus de charmes. Être assis alors, les uns près des autres, dans la plus érudite des diligences de la Lombardie, c'est en nous pourvus l'affirmer, une des situations les plus désirables qui soient au monde.

Cependant, des deux côtés de la route, de magnifiques maisons pendues aux bords. L'un des cochers, déterminé, se met en tête d'en approcher les trois voitures, et M. Topffer, aidé de personne, a bien de la peine à l'en empêcher. Mais au premier saut, il se souvient de demander du raisin. On nous en sert deux petites assiettes qui se trouvent coûter la bagatelle de trois francs. En vérité, on bien ce gens-là veulent nous punir d'avoir respecté leurs bœufs, ou bien, pour protester de raisin, ils nous font payer les bouteilles que s'ident nos cochers. Ceci est de beaucoup le plus probable.

Nous repartons bientôt, et tout à l'heure, sans que le beau temps en soit sensiblement troublé, les nuées se lèvent de grandes batailles dans les cieux. Tout y est agitation, tumulte; ci et là de diaphanes ondées descendent sur les champs, où

de derrière les vapeurs qui cachent le soleil, l'atmosphère dans l'espace la splendeur d'un ciel de ses rayons. C'est dans ce moment que nous atteignons la route du lac de Garda. Il faut aimer bien tendrement son lac natal, pour ne pas lui préférer celui-ci ! Des montagnes l'entourent, bien plus solitaires et bien plus gracieuses que les vides, et tandis qu'il réfléchit les splendeurs d'un ciel auprès duquel le nôtre serait ternes et froids, il baigne de ses limpides flots, des grèves abandonnées, des anses obscures, des côtes solitaires, des arbres nars, seuls, sont l'étrange feuillage penché jusqu'à la surface de l'onde; comme pour s'y unir à la vaillante image.

Une très bonne heure nous arrivons à Desenzano, joli petit bourg situé sur la rive. C'est le cas de faire des récochets on attendant le repas qui, de bonne heure, aussi, dès cette journée possible, uniforme, tout d'une pièce, et cependant mieux gracieux que maints autres dans notre souvenir.



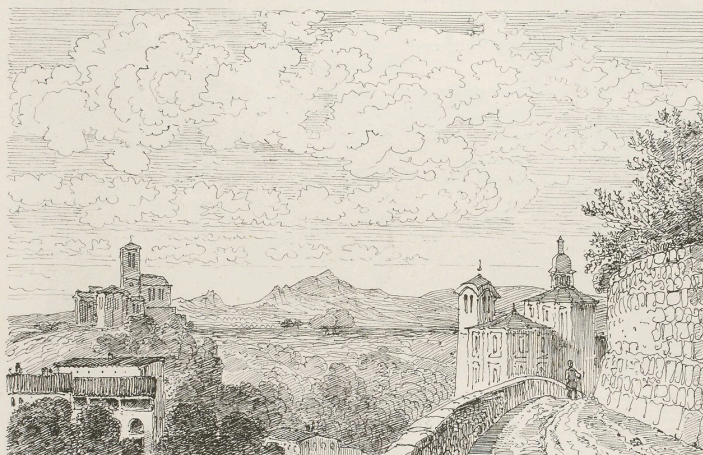
Desenzano est à quatorze lieues de Bergame où nous voulons coucher ce soir. Aussi, dès trois heures du matin nous sommes en route. Cochers, voyageurs, haridelles, sont comme mieux encore; et la machine entière n'est qu'un rêve qui trotte comme un fantôme, le long d'une apparence de lac, où se réfléchissent des signes d'étoiles.

Une seule personne peut être, ne doit pas; c'est un amateur qui toutes les rares fois qu'il est forcé de se lever avant le soleil, profite de l'occasion pour bien regarder comment s'y prend celui-ci. Que d'harmonie, que de majesté, que de solennelle lenteur dans ce réveil de la nature, mais si l'impression est vive, si elle se grave dans le souvenir en traits angustes, au moment, elle est triste, mêlée de tristesse, presque ingrate, et ces fois que charment le mystère n'ont pas le charme de ce mystère où le soir, s'endorment les campagnes décolorées. Oui, du jour, c'est le couchant qui nous plaît; des saisons, c'est l'automne qui est notre préférée de la vie elle-même, si tant de fois n'était la peur nous contre direz, nous pourrions qu'une vieillarde saine, riche en fruits mûrs et en fruits tombés, calme et reposée comme l'arrière saison, comme elle voisine du sommeil passager de l'hiver, est encore la portion la plus désirable. Ah! puissent d'un instant ces dernières illusions nous laisser quelques années encore; s'il est vrai que ce sont les frôles atteintes de la caducité, qui seules portent le vieillard à préférer au charme poétique des feuillages jaunissants, le retour des tendres printemps!

Ce jour, il faut se contempler l'horizon cherche des lunettes. Les yeux! On cherche aussi. Les yeux, qui est retrouvée au fond de la panetière du cabriolet, où il rêve qu'il dort sur son banc. Plusieurs se flattent, M. Topffer entre autres, d'avoir vu des spectacles de l'automne, et chose singulière, tandis qu'un seul a vu l'été, il se trouve à la fin que aucun n'a dormi. La discussion est ouverte, la discussion continue; mais voici Breicio, voici le déjeuner, et personne ne demande plus la parole.

Breicio nous a paru être une ville jolie, riante, toute peuplée de cicérons qui vous obsèdent, et de chaudronniers qui tapent sur des bouillottes. On y a des ennemis pour

son passeport, et l'on y achète des brioches rances. D'ailleurs l'eau y abonde et l'hôtel de ville a un fronton. Comme bien, on nous affame; nos cochers font bondir, et nous payons pour tous. Au départ, nous remarquons que toutes nos hardelles ont les jambes en manche de veste, c'est-à-dire enveloppées de bandes de toiles roulées en spirale autour des organes; c'est apparemment pour soutenir les muscles, et empêcher le débordement du jupon. Ainsi rajustés, les pauvres bêtes font un effort, le timon pousse, et les vœux qui sautillent l'oraille cassée et la tête basse, jusqu'à



l'altozo, où nous réparons au moyen d'une modeste collation les soupçons lacrimés du déjeuner. Le pays recommence à être accidenté, et au bout de ce bonjour nous retrouvons, après bien des jours de plaisir rare, un petit bout de douce montée qui nous fait grand plaisir. Du sommet de cette montée l'on aperçoit sur la droite des hauteurs moins ténues qui appartiennent aux Alpes, et sur la gauche, plus lointaines encore, quelques chaînons des Apennins.

Mais, à mesure que nous approchons de Bergame, on sent tous que la contrée redouble de plus en plus montueuse; tout prend un aspect de vie, de gaieté, d'activité industrielle. Les routes de commerce passant, les uns qui s'entretiennent de leurs affaires, les autres qui comptent solitairement leur monnaie, ou qui marchent arrivés. Et les familles entières de villages, assis sous l'ombrière des traites ou sur les solides lavines, attendent pour négocier le bœuf, le mouton, la fraîche viande d'un art succédant à un autre du couchant, tandis que d'autres sont les fils et plus éloignés, s'apprêtent à partir, ou déjà groupés sur les bancs des charrettes, s'y adonnant guidés par le petit garçon, qui, sous l'œil du père, fouette une cavale à tous crins. La plupart de ces hommes ont de beaux canots à leur tête, les filles ont cette coiffure de l'altière, et les mères

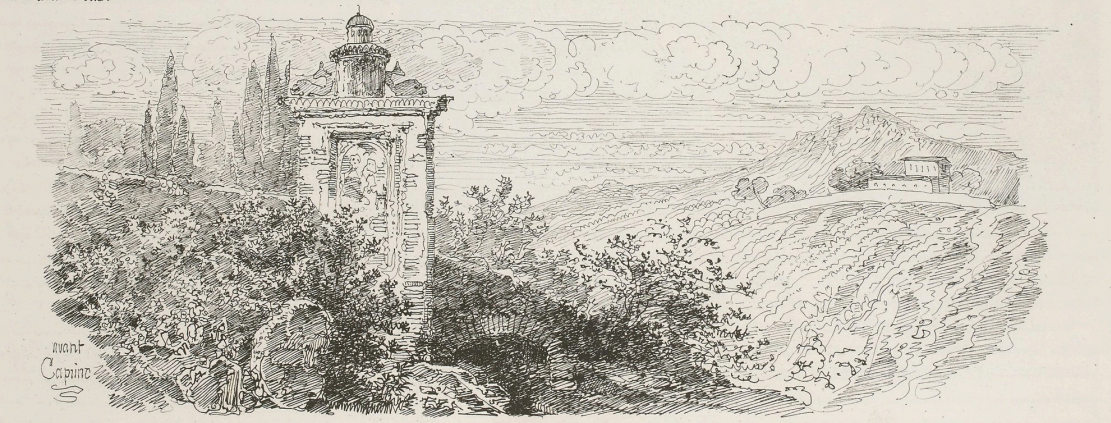
cette gracieuse dignité de maintien, qui ont inspiré aux peintres italiens tant d'adorables madones, et à Léopold Robert, ces groupes d'une si divine beauté, d'un charme si universel, si durable et si profond. Au reste, partout à l'ouest, partout dans ces contrées, l'on est content, épanoui, les traits de cette haute et mélancolique prière dont il a emprunté deux traits immortels; partout on vit, on sent, on jouit, avec le regard qu'il vous a fait et avec le cœur qu'il vous a donné. Mystérieux commerce, où l'on se lie avec auras, gémissements, quelle forte et triste amitié, où on lui paie avec une secrète effusion l'hommage d'un reconnaissant enthousiasme et celui d'un regret incoercible!

A la nuit tombante nous entrons dans Bergame. C'est l'époque de la foire tout bonjour, crie, rumeur. Au milieu de ce tumulte nous passons, inaperçus de tout le monde, excepté de la police. Un employé se présente qui nous toise, qui nous compte, et qui nous informe de ces difficultés dont on se débâte avec un écu lorsque, rapide comme l'éclair, une vitrière princière se montre, arrive, rase nos essieux, et voici... voici que... voici que nos hardelles piquées au jeu ont suivi d'un trait princier l'équipage d'aveur. Enfoncé l'employé. Tout d'une traite nous allons descendre à l'hôtel royal de la Ganache où d'entrée l'on nous demande, pour souper et couchée, sept francs par tête. A ces mots la Douce communique s'évanouit, Mr. Topffer fait signe, un mouvement de retraite s'opère, et la Ganache crie: Ké! Nous sommes reçus au prix de trois francs cinquante, l'un portant l'autre.

Tout ce débat a lieu au débotté, moitié sur le front, moitié entre les roues des voitures, aux cris de gare! au tapage universel des arrivants, des partants des gens



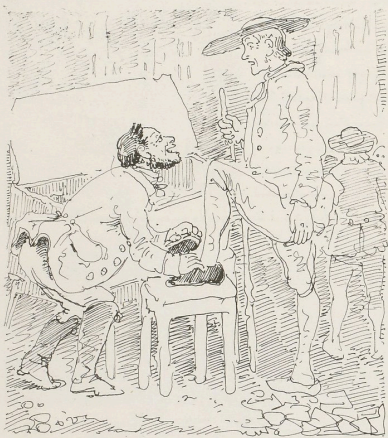
lors, des chiens qui se rossent, des poulets qu'on tue, des poulets qui rôtiennent, de la foire illuminée et glapissante. Gros entree, et le tapage s'accroît, la confusion est organisée. Au beau milieu de la cour, des dames parées, tiennent comptoir sur une estrade. De toutes parts des gens d'argent, en haut, en bas, dessus, à côté, de l'eau, du vin, une lumière, des courants! Et les sommeliers d'accourir, de se croiser, de se bécoter au passage des dignités d'ordres prestans, y compris un reproche et deux cabottes. Cependant un bourgeois descend en bonnet de coton pour réclamer sa paire de mouchoirs, et tente, si possible, de lui offrir bien vite une place pour Bologne, pour Milan, pour Florence, pour Naples. Ceci ne distrait en aucune façon des négociations qui traitent une affaire en face d'un citadin qui baille, d'un particulier qui fume, d'un solitaire qui règle sa montre, d'un voyageur qui promène sa mignonne, et d'un autre, qui souffrant et embarrasé, parcourt les galeries, lit tous les miroirs, essaie de toutes les robes, et finit par faire qu'en lui, au bout de une d'elles. Tumulte, cabot, Diable, et nous, au milieu, qui courons cherchant des chambres, voulant souper, souper enfin, des champignons qu'on nous lance, des saucers qu'on nous abandonne.



On ne doit pas de tout à l'hôtel de la Ganache: c'est que le vacarme y est constant, ininterrompu, parfaitement égal du matin au soir et du soir au matin. A son service, Mr.

Moyennant le plaisir de voir tout près de lui l'implacable retour de Mad^e Pierin, mais en même temps il découvre avec effroi qu'il a donné au milieu des dossiers accumulés d'au-
 trois cinquante.

Incertain encore sur la route que nous voulons prendre, et sur le mode de transport que nous choisissons, nous allons en attendant visiter la foire. C'est au centre de la ville, tou-
 te une Babylone de boutiques et d'étalages, et les bergamasques des montagnes vous les uns pour voir, les autres pour acheter, qui flânent ou qui marchandent. À l'angle de ces



immense bazar tout encombré de peuple et de richesses, toutes ses baraques abritent toute une série de spectacles de toute
 sorte: géants, nains, cirques, manchottes, rhinocéros, marionnettes, *Alceste* vivants; et pendant que de gigantesques tois-
 ses destinées à attirer la curiosité à la fois défilant et circulant des payants, étalent aux yeux toutes les monstruo-
 sités des cinq royaumes, trombones, musiques, paillardes, cavalcades, sonnet, criant, paraissent, gesticulent ensemble
 et s'agitent dans toutes les directions. Tout au milieu un pâtissier ambulante frotte, délire, se ^{fait} payer des merveilles; un
 confiseur en plein vent pousse son jus de réglisse, il l'aime, il le vante, il l'exalte; un marchand de cuirage attrap-
 pe le pied d'un montagnard et il lui crie bon gré mal gré son sabot, tout en lui exposant avec une incroyable volu-
 bilité les incomparables propriétés de sa composition, l'avant prodigieuse de la chaussure, les familles heureuses,
 la société parvenue au plus haut degré de lustrant... et le bonhomme ébloui, fasciné, bête, se laisse faire, a-
 chète, paie, s'en va, un sabot en sa main. Rien de plus amusant que d'être spectateur paisible de ces
 scènes si animées. Désintéressé soi-même on observe mille traits de nature; on se repaît de comiques naïvetés qui s'en-
 tiement éclaire tout à côté de vous, et l'on remarque jusqu'au sein de la foule et comme gracieusement encadrés dans
 ce tumulte universel, une jeune fille pensive, une mère inquiète, ou bien encore quelque vieillard qui assiste, austé-
 re ou morose, à ces plaisirs qu'il ne partage plus. Aussi nous nous oublions à cette foire; et nous y serions encore sans
 le faim qui nous chasse vers le déjeuner.

En attendant onze heures ont sonné, et il s'agit de prendre un parti. Les vitrines nous font des priés insolentes; nos jam-
 bes sont reposées, les montagnes ne sont plus bien loin; autant de motifs pour partir à pied. Chacun fait donc ses apo-
 priétés et charge son sac, pendant que M^r. Topffer qui vient de payer et l'hôte et le sommelier, se voit pourvoir
 par toute une hiérarchie de garçons de plus en plus subalternes qui se démaillent les uns après les autres. C'est d'a-
 bord le garçon de la cuisine, puis le *peccato* Tenex; puis le *peccato* Tenex; puis l'artiste de la cuisine Tenex. Même situation, absolument que celle de Lanning; lors que tombé au
 pouvoir des Tunes, il se voit larder d'abord, puis mis en broche, puis exposé à un brais enflammé, sous la garde d'un *valet*. Après avoir endormi son *valet*, il se débarras-
 se et part la fuite; mais, attiré par l'odeur de la *valet*, les carlins et les molosses, les chiens blancs et les malins noirs, accourent pour lui sauter dans les reins et l'impa-
 rtiens de chair grillée. Alors Lanning se débande à mesure, leur lance ses convenues fumantes, et les chiens distraits de la poursuite; s'enfuient devant pour l'atténuer de ces
 brûles. Ainsi font sans Lanning de cette male fortune. Ainsi font sans aussi M^r. Topffer des molosses et des carlins de la Ganache.

Au delà de Bergame, le pays est délicieusement accidenté. Le tout d'abord de molles collines couronnées d'arbustes, du sommet desquelles on plane sur un horizon rasant;
 puis des hauteurs plus hardies, des lacs desséchés de ruisselant torrent; partout les fougères de la vigne, des rochers de lierre, une végétation aimable; enfin, au delà de Ca-
 prino, on retrouve les creux vallons, les hautes montagnes, lecco et son lac. Lecco, patrie de Lucia et de Priego, théâtre d'une naïve, d'une constante et sainte tendresse. Lom-
 qui Mangoni de fait il. Pourquoi le roman est-il mort? Pourquoi plus de ces livres qui divinisent les bois, les fleurs, l'air, les eaux d'un coin de terre? Pourquoi tant de livres
 qui au lieu d'inspirer cet enchantement savoureux, vous inspirent le dégoût des contrées dont ils parlent? Pourquoi dans le siècle où on décrit le plus, la description n'aboutit-elle
 qu'à flétrir et à décolorer?... Il serait facile de le dire, mais il est bien plus court de se taire.

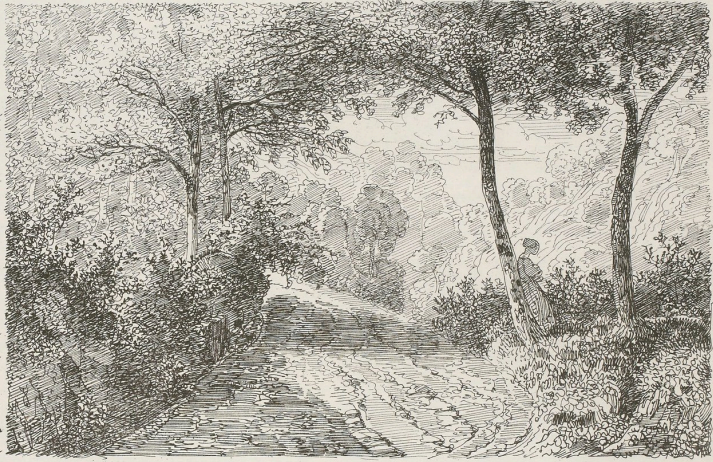
Un jeune moine qui s'en retourne à vide prend ses sacs sur son charriot, mais la chaleur n'en est pas moins extrême, à cette heure du jour, et sur ces routes sans ombrage. Cussi, M. Topffer qui vient de trouver de l'excellent bière de gingembre dans une taverne tenue par des filices, se hâte-t-il d'appeler à lui ceux qui ont soif. Tous s'accourir bien vite, car malheur il se trouve que la taverne ne possède que l'unique cruchon qu'il vient de boire, soit digue, soit acorne. Aussi pour tout rafraichissement celui de braker le pas pour atteindre Capriano.

Capriano est un joli village lombard, tout voisin des montagnes, tout moineux lui-même. On y trouve deux auberges, l'une que nous n'avons pas eu le temps de visiter, et l'autre que nous fait remarquer, sans quoi nous ne l'aurions pas vue. C'est une maison basse, au fond d'un potager. Les gens s'impressionnent de nous devant fourchettes et couteaux, de verres et de sous de verre, assistés en pile, pour et debout, après quoi ils nous demandent ce que nous désirons. Chacun dit son

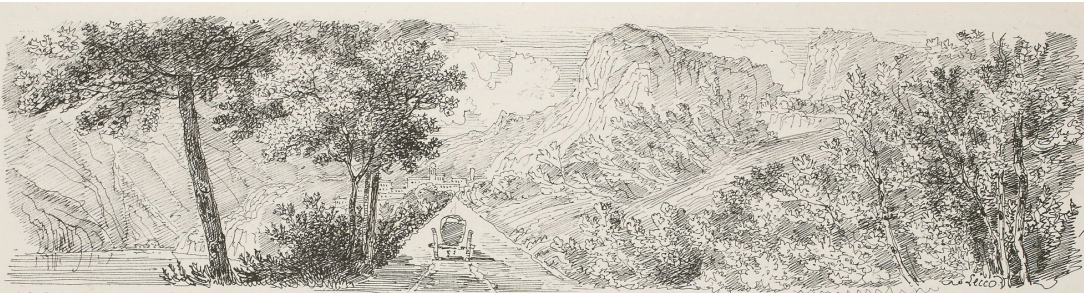


idée, et de mécompte en mécompte, nous nous mettons à dévorer du pain dur et du fromage rance, car ces gens n'ont rien d'autre. Pendant le repas, entre un petit homme qui agiste un cheval, y pose son orgue, tourne la manivelle, et nous régale de valses et de sarabandes. Le petit homme

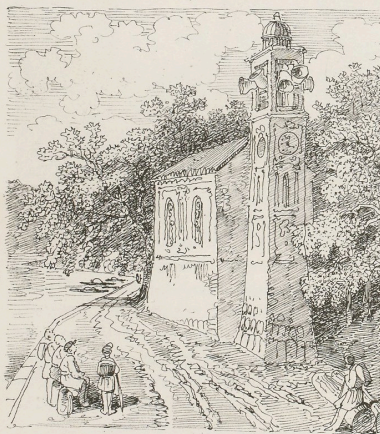
me est fort drôle. Amoureux de son art, éprouve son orgue, et comme jaloux des sons dont elle caresse nos oreilles, il nous lance de peureux regards, il semble vouloir pour elle notre hommage et celui de notre flamme. Une de ces figures qui sont entre le réel et le fabuleux, entre le fantastique et le misérable, entre le fou et le poétique. On le croirait de centimes, de pain dur et de fromage rance. (ci dessus, un bas de chemin entre Capriano et Lecco)



Qui de là de Capriano, le piston peut, quittant la grande route, prendre par un secret vallon frais comme une caverna et désert comme l'angle perdu d'un domaine. Nous ne manquons pas de nous y engager, guidés par un moine, encore. Quelles retraites! Lucia dut y venir, pour y songer, pour y pleurer lors de tout regard; car c'est qu'à deux lieues de Lecco, au sortir du Vallon, on retrouve la grande route, on voit le lac au-dessous de soi, à droite et à gauche, des montagnes encore italiennes, déjà suisses; et en face les blanches maisons de Lecco qui s'élèvent en amphithéâtre de la rive jusqu'aux premiers rochers. Il est nuit lorsque nous entrons dans ce joli bourg. De l'auberge et avec tout le peuple qui encombre la place, nous assistons à un spectacle de marionnettes. C'est du drame. Des rois et des reines, s'y jouent quantité de tous mortels; à tout moment un grand personnage hurle et effrayables malédictions, après quoi il caprine de vertébrées, et un autre prend sa place non moins vertébraux, non moins burlaux, et non moins tué par le poignard, le pistolet ou le poison.



Nous partons de bonne heure. Des bateliers sont sur le seuil qui proposent de nous épargner une heure de marche, en nous faisant traverser le lac devant Lecco. M^r. Topffer consent. Mais, à peine sommes-nous à flot que le vent fraîchit, et que la vague qui nous prend de flanc, beaucoup trop sérieusement le navire. Aucun danger d'ailleurs. Toutefois, le danger, quand on se propose de l'éviter, il est bien superflu de l'attendre. Aussi M^r. Topffer donne-t-il l'ordre de regagner le port. Cette expédition nous coûte du temps, de l'argent, et elle nous ramène en mémoire cet adage de Samango : « Heureux ceux qui plantent choux ; ils ont un pied en terre, et l'autre n'en est pas loin ! »



À partir de Lecco, le lac va se rétrécissant de plus en plus, si bien que, une demi-lieue plus bas, on le traverse sur un pont. C'est ce pont que nous avions voulu éviter. On n'est le vent n'a fait que fraîchir de plus en plus. Une fois sur la rive opposée, nous le remontons jusqu'à l'entrée d'une gorge qui s'ouvre en face de Lecco, et tout à l'heure nous voici dans un pays très différent de celui que nous venions de quitter. Ce sont de spacieux vallons, parsemés de bouquets d'arbres, et de lacs marécageux ; à droite, de hautes montagnes nous défendent contre les assauts de la bise. Rien de bien beau comme l'on voit, mais le calme au sortir des tempêtes, et la causerie après les fatigues.

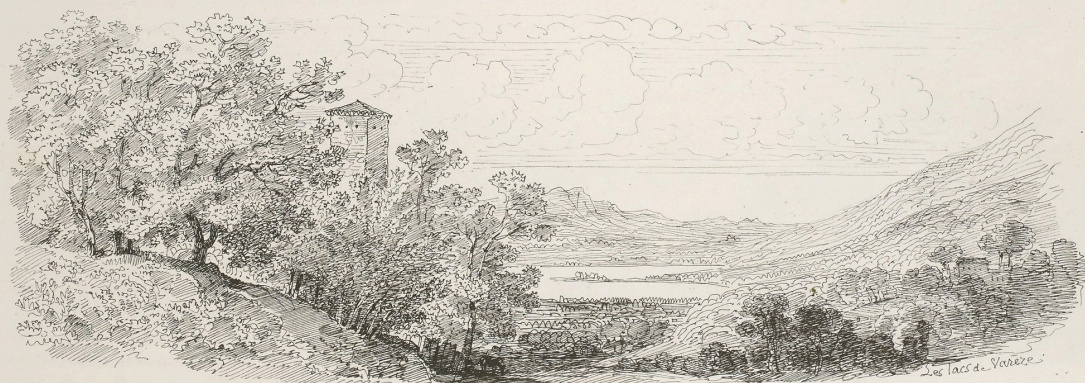
Il y a des personnes qui ont peur des cloches ; qu'elles se gardent bien d'aller traverser ce canton un jour de fête, le carillon y est universel, continu et si curieusement organisé, que nous voilà dans le cas de faire une balade à Lucerne, rien que pour y observer le système. À chaque face du clocher, deux grosses cloches sont équilibrées sur les montants mêmes des huit fenêtres à ogives. Les cloches sonnent la tierce, ou l'octave, je ne sais, l'une de l'autre, de telle façon que soit qu'on les mette en branle toutes ensemble, soit qu'on les fasse se répondre successivement, elles donnent toujours l'accord. Le sonneur placé au centre de ces huit cordes fait, de là, des solo, des tutti, et comme il lui arrive de ne vouloir qu'un coup à la fois de chaque cloche, il peut à volonté faire que la cloche partie à pleine volée assigne à la suivante, et s'y arrête immobile, le batist ou l'air, la tête en bas. Dans les points d'orgue, toutes les cloches à la fois se meuvent dans cette position d'attente ; on dirait le clocher qui retient sa voix et bat la mesure. Puis chacune se donne à braver, accélère, frappe, et un harmonieux vacarme l'accompagne ce jeu muet. Mais voici une autre chose ; cette mécanique nous a captivés le mieux du monde et nous sommes

demourés un grand quart d'heure au pied de ce clocher à regarder en l'air.

Un char nous accompagne qui porte nos sacs. Le char est tiré par une mûre jument, qui, à tout moment, tourne court pour s'en revenir à Lecco, et le cocher d'admirable intelligence. Une bête, dit-il, à qui il ne manque que la parole ! Pour lui, la parole seule ne lui manque pas, et il en use pour nous conter comment des seigneurs d'oules et de tantes, aidés de subordonnés seigneurs aussi, lui ont ravi un héritage de trois cent mille francs. Faute de quoi, il est peintre en bâtiments, et cocher par intérim. Quelques-uns, même assés, même riches, y sont allés à cet homme, et vont s'adonnant l'été qu'ils possèdent, à cause des écus qu'ils n'ont jamais dû posséder !

Nous séjournons à Erba, au sud du carillon. Ici l'infatigable cuisine tout ensemble le lait, le sucre, le café, et on vous le sert en un seul breuvage plus ou moins bon, mais pas plus ou moins sucré. La mode est ainsi ; et qui que ce soit n'y saurait rien changer. Nous partons, tous mal repus, pour cheminer le long de chemins gaillifs et poudreux ; que bavant pourtant beaucoup de promeneurs épuisés. La fatigue, la chaleur, le projet aussi de pousser ce soir jusqu'à Varèse, nous empêchent de jouer convenablement du court signa que nous faisons à l'âme. Cette ville est cependant jolie, intéressante, admirablement située ; mais pour la trouver telle, il faut y arriver le soir, et n'avoir rien à y demander avec un commissaire qui dîne, ou avec un commandant qui fait la bieste. Dès que notre passeport est en règle, M^r. Topffer loue trois excellentes voitures et par le plus joli pays du monde, à la fraîcheur du soir, et au grand bruit des chevaux, nous courons sur Varèse. Cette équipée nous ramène à nous.

À Varèse, nous descendons à l'Auge, chez de bonnes gens. Autant de monde qu'à la française, mais plus d'ordre, moins de disséminé, point d'emplâtres. Deux charmants pécheurs de ligne pour s'occuper de nous, s'acquiescent de leur tâche à merveille. Cependant la table se dresse, la soupe fume, les entrées arrivent, que l'air bailli et le dîner fort mûre encore de vouloir se tenir debout, assés, en biziague ou en quinquette, les jambes en l'air, la tête en bas. C'est Topffer huit jours leur manière de souper. M^r. Topffer alors nomme d'office deux choux bouillants pour chacun. L'air bailli ouvre un œil. L'écouard cligne une paupière, un long cauchemar suit, puis le verre chagrin, puis le demi-souper, puis la veille ébrouée, puis le soir et le vin noir, la soupe, le lait, l'autre nuit, le sac et les quilles et bonsoir.



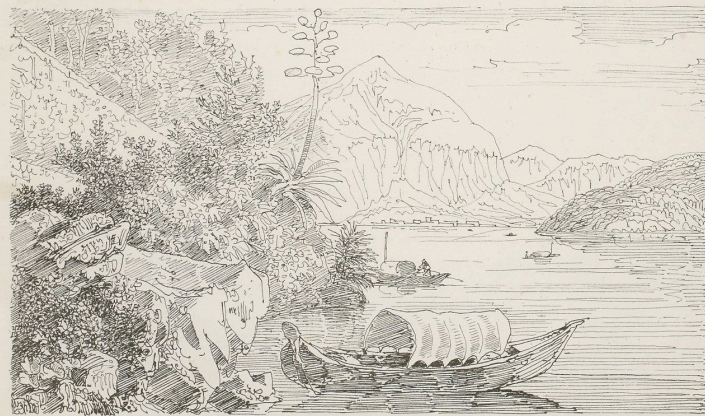
De plus en plus nous jouissons du succès presque assuré fait à l'heure de notre voyage, et semblables à des convives qui, après avoir satisfait aux voracités du premier appétit,

savoureux à la fois et sans hâtes les grandes délices d'un beau dessert, nous accomplissons avec une récréative l'entier ces dernières journées de fête, dans que le plaisir d'innover il a changé de nature.

Or la vérité le cours d'ici à cause ces lenteurs, et prenant les devants, il s'en va saluer la river natale, il court son chemin jusqu'à son bout du logis les titres choisis qu'il y a laissés... Il faut dans l'en empêcher, ne pas vouloir le suivre à la course, il faut sourire à ses impatiences sans écouter sa plainte, il faut avoir, sans le gronder, le distancer, l'entraîner le voyage serait dès bien longtemps avant d'être achevé, et une ingratitude précipitation remplacerait sans profit les douces émotions de l'approche, et le charme paisible du retour.

Entre Varèze et le lac Maggiore, il y a un canton boisé, fleuri, orné d'élégantes villas, où tout respire l'abondance et la fertilité. Du côté du Nord, tandis que les Alpes s'élèvent en majestueux amphithéâtres, le lac majestueux s'étale dans la vallée ses plaines d'azur et coupe de douces lignes la base des arêtes tourmentées. Chose singulière, au milieu d'une nature si belle, les citadins de Milan, de Como, ou de Varèze se sont créés, et là des châteaux de théâtre, un champêtre factice, et ils ont gâté le plaisir, au moyen d'une toilette de mauvais goût, tous les arbres, de leurs toiles, Ce n'est pas ici, en effet, comme dans le Padouan, des statues, mais des maisons peintes sur toutes leurs faces, des ifs, des charmes, des gues arbustes, mêlés en murailles, en pavillons, en galeries à colonnes : toute une architecture qui rappelle hélas ! le bucolique d'opéra. Il n'y a que des ruelles, des fleurs fleurs, et des bergères à liserets qui flânent la promenade, ou qui flânent en gants blancs.

Un Mont de Varèze qui se tend en cabriolet à Savona prend à son tour à l'usage à offrir la place qui reste à Mod. Toffin. Il y a dans les manières de ce Mont tant d'élégance bonne grâce, tantôt il paraît craindre tellement pour les jours d'une dame qui affronte ainsi les fatigues de grand chemin, que ne pas lui complaire serait lui manquer une défiance impolie. Mais Toffin monte donc, et fouette enchaîné. Ce Mont se trouve être un ingénieur. Tout rempli d'attention il fait rafraîchir ses hôtes chez les curés, il leur cueille des bouquets chez des comarçaises et il ne se sépare pas deux jours sans laisser paraître quelques dignes d'intérêt.



Cette bonté de cœur, ces traits d'hospitalité courtoise, sont communs, nous pouvons l'assurer, à beaucoup de petits citadins de ces contrées et il ne nous est pas arrivé encore d'y voyager sans rencontrer souvent occasion de nous persuader que le peuple lombard est l'un des plus excellents qui existent. Or resté ce bon Mont, s'étant mis à conter l'histoire lamentable d'un sien beau frère qui ont englouti l'an passé les eaux du lac de lac Maggiore, Mod. Toffin prend la chose en sérieuse considération et, arrivée à Savona deux heures avant nous, elle a tout le temps d'y réfléchir naufrages et tempêtes, vagues et courants, Mod. Toffin en est pour ses rêves, car le vent s'est levé, le lac dort, et déjà nous voyons en ces lies sans porter aucune œuvre au bonheur de ceux qui plantent choies.

Certains est bien des fois nous avons décrit ces îles, nous nous sommes avoués pas. Y vivre, nous aurait semblé tout le temps déraisonnable. Les visites nous paraissent aujourd'hui monotones. Non point que l'on se lasse de la boquets, des ombres allées, des frais rivages, mais on se lasse de ce décor qui vous y force de caresser et de contempler, qui, comme faisant, vous y bap-

tise chaque arbre d'un nom barbare, chaque fleur d'un sobriquet latin. Ne saurait-on du moins laisser le touriste libre de se quereler de ces fades, ou de les ignorer longuement. Beauv. alors, vers ces hommes, cédés obtiens, nous cyprien, ah ! n'avez, avisez, étendez vos rameaux pour abriter les prières, les rêves, ceux qui aiment ou ceux qui souffrent, mais charez, parlez-moi, charez, capissez

qui se fait jurer pour changer vos noms charmants en affreux logographes.

De notre tournée qui n'a rien pu depuis Venise, de nos à boire. Aussitôt, l'instigateur, on se court après pour se communiquer la grande nouvelle, et c'est dans tout le monde une grande joie. Cependant la botanique va son train. Beauv. alors, cyprien nouveau, priez-moi donc un de vos rameaux pour que j'en frotte ce petit d'innée qui s'obstine en vainement à latiniser vos charmes.



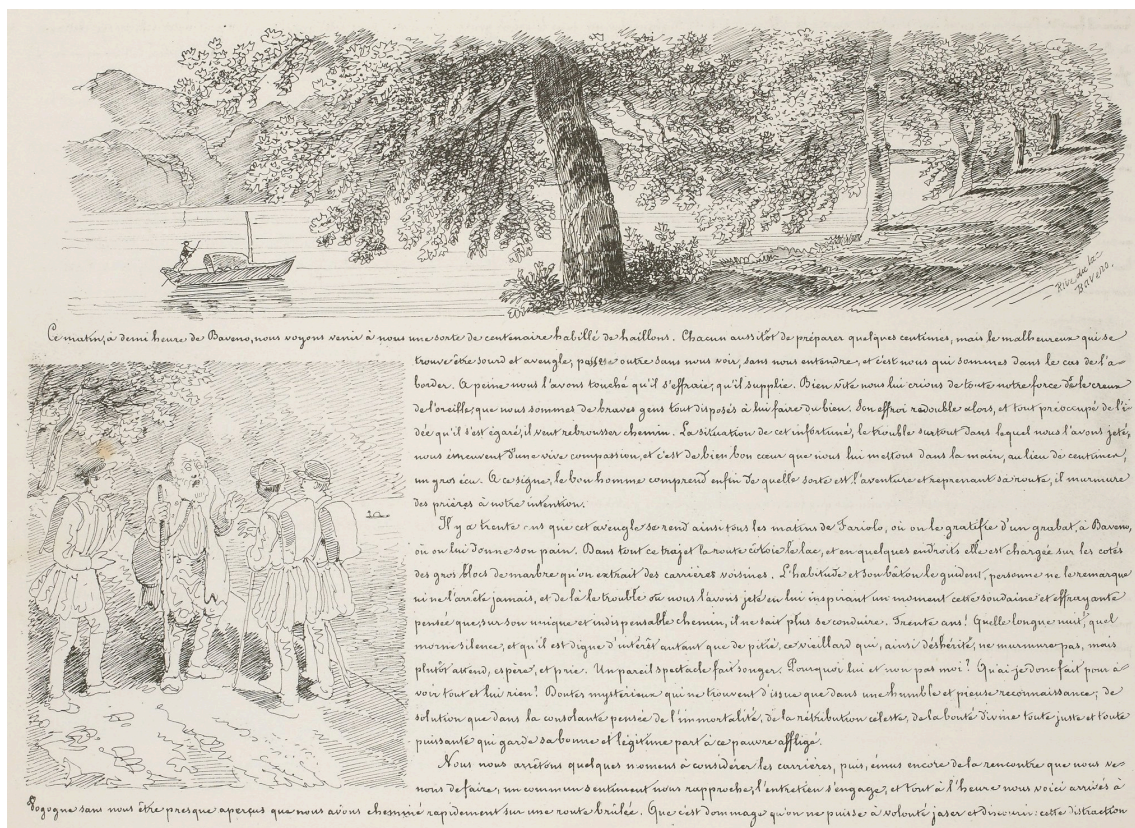
Or l'Isola Bella, botanique encore, mais du moins il n'y a pas rien que cela. Comme on sait, tandis que l'Isola Madre d'où nous venons, n'est qu'une ombreuse et agreste solitaire, l'Isola Bella où nous voici est un rocher coquettement terrassé, un séigneurial domaine, surchargé de palais, en comble de statues, beaux, admirables, enchanteurs, malgré cet entassement de décors, malgré mille artifices de toilette. Mais quoi ! peut-on faire, à force d'atours et de fatras, qu'une dame jolie soit laide à voir, qu'un visage expressif ne soit pas attachant, que le plus doux regard, que le plus gracieux sourire nous laissent insensible ! C'est le privilège de la beauté que de triompher par son éclat même de la disgrâce des atfardements ; aussi, sûre qu'elle est de plaire, cette jeune reine des eaux, laisse-t-elle les vaines, laisse-jaser les indiscrets, et tandis que chacun lui voudrait plus de simplicité, elle se contente, elle, de s'être gagnée le cœur de chacun.

Dans ce moment le palais est habitée. Nous y voyons des Boromées circuler dans les allées, un petit rejeton Boroméen surtout, qui, à califourchon sur son vélocipède, coquet, vole, d'appartenance en appartenance, dans trop d'orgueil pour le heur, à son oncle St. Charles. Ce petit bonhomme a bien raison de s'amuser à la façon de son âge, et selon les coutumes de son siècle, toutes fois ce jeune homme paraît déplacé dans cette demeure historique et si près d'Arona. Ce qui nous paraît déplacé aussi, c'est un coquet parfum de muscine ; mais il est d'usage que nous en jougerions autrement, si c'était à nous de manger le dîner dont c'est le signe.

De là nous regagnons vers Arona. Vous qui aimez les douces soirées, les flots empourprés, les côtes basses, les horizons vaporeux, portez-vous curie, car le ciel nous sourit, la nature se plait devant nous toutes ses grâces, et voici à choir, sous les rayons de la lune, des anes tranquilles. Voici aussi l'hôtel de Boromeo, le commandant de ces parages, qui descendu de son air resourci un vilain bec, et vous nous gobe au sortir du bateau, le vorace qui n'adore que les vases prires, ne lâche pas pour cela les carpillons, seulement il a l'air de leur repaître de n'être pas plus gros, et tout en les gobant il les gomme. Très brave homme sûrement, mais sûre espèce d'hibou. Très jolie arabe que la diem, et sûre comme n'est aucune autre, mais inconfortable, plus encore par l'instable cupidité des maîtres, et l'instable bourdonnement d'un tas de somnolents de parade, que parce que nous y avons tout jadis été mal nourris, mal servis, mal couchés. De plus il y a des hôtes qui vous accueillent après quatre après six fois qu'ils vous ont hébergés : celui-ci vous recevait de la seconde fois et de tout lui, mais il se garde bien d'en rien dire, cela l'obligeant à vous traiter mieux, ou à vous éconcher mieux. Très brave homme, encore une fois, mais sûre espèce d'hibou. Belle arabe, vilain lieu.

A souper nous mangeons nos poulets. Et ces mêmes dîners qui nous laissent mourir de faim, nous offrent à acheter des minuscules monstres. Ah bien oui !





Ce matin, à demi heure de Bravero, nous voyons venir à nous une sorte de centenaire habillé de haillons. Chacun aussitôt se préparer quelques centimes, mais le malheureux qui se trouve écorché et avoué, passe toutte sans nous voir, sans nous entendre, et c'est nous qui sommes dans le cas de l'aborder. A peine nous l'avons touché qu'il s'effraie, qu'il supplie. Bien vite nous lui crions de toute notre force de le rassurer de la bonté que nous sommes de braves gens tout disposés à lui faire du bien, de lui offrir quelque chose, et tout préoccupé de lui de qu'il est égaré, il veut rebrousser chemin. La situation de cet infortuné, le trouble d'instinct dans lequel nous l'avons jeté, nous émeuvent d'une vraie compassion, et c'est de bien bon cœur que nous lui mettons dans la main, au lieu de centimes, un gros écu. Ce signe, le bon homme comprend enfin de quelle sorte est l'aventure et reprenant sa route, il murmure des prières à notre intention.



Il y a trente ans que cet aveugle se rend ainsi tous les matins de Variolo, où on le gratifie d'un grabat à Bravero, où on lui donne son pain. Dans tout ce trajet la route est bien laide, et en quelques endroits elle est chargée sur les côtés des gros blocs de marbre qu'on extrait des carrières voisines. L'habitude et l'habitude du guidon, personne ne le remarque ni ne l'arrête jamais, et de là le trouble de nous l'avons jeté en lui inspirant un moment cette soudaine et effrayante pensée que sur son unique et indispensable chemin, il ne sait plus se conduire. Trente ans ! Quelle longue nuit, quel morne silence, et qu'il est digne d'intérêt autant que de pitié, ce vieillard qui, après d'obscures et pénibles labeurs, n'a plus d'autre affaire, et prie. Un pareil spectacle fait songer. Pourquoi lui et non pas moi ? Qu'ai-je donc fait pour à voir tout et lui rien ? Ombres mystérieuses qui ne tiennent d'issues que dans une humble et pieuse reconnaissance, de solution que dans la constante pensée de l'immortalité, de la rétribution céleste, de la bonté divine toute juste et toute puissante qui garde de la bonté et légitime part à ce pauvre affligé.

Nous nous arrêtons quelques moments à considérer les carrières, puis, émus encore de la rencontre que nous venons de faire, un commun sentiment nous rapproche, l'intérêt de l'engagement, et tout à l'heure nous voici arrivés à Nogogne sans nous être presque aperçus que nous avions cheminé rapidement sur une route brûlée. Que c'est dommage qu'on ne puisse à volonté jaser et discuter cette situation

supprime toutes fatigues, abrège toutes distances, et fait des plus longues étapes de trop courts moments. Mais souvent l'objet en manque, quelquefois c'est l'esprit qui est absent, et si peu boire il faut de l'eau, pour que l'eau délaie, encore faut-il avoir soif. A Nogogne, buvette dans le grand genre. Omelettes, petit sale, gigot, ... c'est pour nous refaire des abstinences de Bravero. Chose à noter : très souvent nous quittons les repas affamés, et nous sortons rassasiés des buvettes. Cependant toute buvette coûte mille, prise, quart de prise, de tout repas en règle.

Au sortir de Nogogne on a sur la droite une villa. Celle-ci, quelques autres encore que nous avons pu remarquer, est décorée de statues grotesques, ou pour mieux dire, ignobles : des naines, des ventrues, des rachitiques, des monstres comme l'on en trouve quelques uns dans la collection de Callos. Ceci passe la permission ; en vérité, le rapport, le lien, ne se composent plus du tout entre ces magots et la belle nature, et l'on se surprend à regretter Sarras, Daechus et Dupitès. Ce n'est ni l'ivoire, ni le champêtre, ni mythologie tout au moins, c'est un descendant spectacle qui existe chez le passant un réajustement vulgaire. Au surplus, chacun son goût ; mais celui-là est abominable.

En savoir, en Léonard, c'est un grand malheur lorsqu'un pont vient à brûler : des années d'écoulement avant qu'on le rétablisse. Et ce à cause d'un idée, très logique au fond, qu'il est inutile de relever ce qui peut brûler une seconde fois tout aussi facilement qu'une première ? L'entendre. Mais alors un pont en pierres lèverait, ce semble, la difficulté. Qu'un pont soit, voilà j'en serais comblé d'années que nous retrouvons un bac, là où dans nos premiers voyages nous trouvions un pont. Nous sommes loin d'ailleurs de nous en plaindre. Un bac, c'est plus pittoresque, plus primitif ; un bac fait à merveille dans le paysage ; un bac c'est une dalle flottante qui rassemble temporairement voyageurs, paysans et bestiaux ; c'est pour le marchand fatigué, une halte momentanée, sans compter le vieux rocher qui vous sert de point d'appui sur la route, sans compter le marchand d'huile qui se tient prêt pour les moments



où, des centimes que vous maniez, quel qu'un prendre le chemin de son troupeau.

Autre détail de ce pont, ce sont, jusqu'à Domo d'Ossola, trois lieues en deux rubans, mais la vallée est ouverte, l'air vif, et au bout du premier ruban, un frais ruisseau coule sous de beaux ombrages. Nous y faisons halte. Assis sur le bord d'un ruisseau un vieillard, du trancheant de son vieux coutaube coupe peu des bouchées dans un quartier de pain bis, il ajoute à chacune son petit assaisonnement de fromage, puis, sobre et ménager, il porte à sa bouche, maché avec lenteur et but à petits coups. Apparemment cet homme nous porte envie, mais de doute. Il que nous lui rendons bien.

Reste un dernier ruban. Quelques uns le traversent au pas de course. D'autres plus réfléchis n'osent que faire d'un ombrage pour s'y arrêter ; ils finissent pourtant par arriver à Domo après le coucher du soleil. Les rues sont dans l'ombre, les bourgeois sur leur seuil, et, en face de la bourgeoise où l'on s'approprie à nous bien régaler, il y a un tout petit premier café de l'endroit, très suffisant pour le quart d'heure. Pendant qu'assis sous la tente nous vidons quelques cruchons de bière, une sorte de créteil vient de l'ambassadeur, coiffé d'un feutre percé, et porte en l'air son drapeau béguille, stationnant en face de nous. Ce marchand nous le reconnaît bien. Résigné, presque souriant, absorbé dans ses pratiques pieuses, il exerce son art sans rien dire, sans tendre la main. C'est du regard qu'il demande, du regard qu'il remercie, du regard qu'il prie pour vous. Certes l'on paraît un marchand si bien élevé, rien qu'à cause des importunités qu'il vous épargne.





C'est toujours foire à Domo. Là-bas, la place est encombrée d'échoppes et les gens des montagnes s'y fournissent tout ce qu'il faut, ce qu'ils ont besoin de faire, plus loin des villages mais chaudières des monchoirs ou s'étaient des bouquets. Nous trouvons, nous, profane, à ces bouquets artificiels de villages si frais, si vifs, si scintillants d'or et de camettelle, quelques choses de plus aisées, qu'aux pâles bouquets des modestes, et nous en sommes encore à nous imaginer qu'une belle princesse qui daignerait par aventure en poser un sur l'ébon des cheveux, nous payerait en priquant élat et en grâce nouvelle de l'honneur qu'elle lui aurait fait. Mais la vanité qui gâte toutes choses, gâte aussi les nôtres; c'est elle qui même en fait d'atours, et la vanité le bout, c'est de plaire, c'est elle la recherche, le contour, avant le joli, avant ce qui plaît. Et le plus bête, c'est qu'elle a raison, puisqu'enfin les hommes en sont à aimer ce qui brille, ce qui brille, ce qui fleurit le rang et la fortune, bien avant d'aimer ce qui n'est que vraiment aimable.

Quoi qu'il en soit, les auteurs ne content pas cher à Domo. M. Toffet s'en achète d'usage pour quinze sols; c'est pour en gratifier les mendicants du pays; le tout sous forme d'essai, après quoi il fera un rapport sur le paupérisme, et un mémoire pour les philanthropes. On donne beaucoup dans notre siècle, mais surtout on écrit sur la façon de donner. C'est un progrès la philanthropie qui prend la place de la charité. La théorie qui éclaire la pratique tout en la contenant. Ce n'est plus comme chez nos pères, la pauvreté si à plaindre, qui exige symphonie, prompt secours, aumône généreuse et spontanée; c'est la philanthropie, une plaie sociale qu'il s'agit d'éclaircir, surtout afin de la traiter administrativement et selon les lois en règle d'une science qui n'est pas encore faite. Hélas! tout tourne à l'encre! tout finit par des livres! C'est le beau temps des imprimeurs, des plumeux, des brocheurs.

Après encore de Domo à Crévola, le sentier du Simplon. Ce Crévola, il y a une boutique, de nous bien connue, où, chaque fois, nous nous sommes achetés une bourse portative. Nous sortons de cette boutique portant chacun un pain ou une saucisson en bandouillière et adieu l'Italie; nous entrons dans les gorges. Voici un moment, dit un certain.

À Dring, à Dring, l'un nous recommandera demain, après demain, de nous faire sur les dommages qu'a éprouvés la route du Simplon; mais après tout, nous n'avons pas

pris le secret, et si l'on dit des égards aux aubergistes, l'on dit aux voyageurs la vérité. Cette route, de Crévola à Belle, est, non pas endommagée seulement, mais détruite; et nos plus mauvaises chemins de traverse donnent une idée assez exacte de ce qu'elle est dans son état actuel. Construite trop bas dans cette partie du passage, les inondations l'ont presque partout emportée; au lieu de la refaire à mesure sur un plan mieux conçu, l'on s'est contenté de ménager entre les rocs éboulés, dans le lit du torrent ou sur le flanc des moraines, un chemin étroit, inégal, tortueux, et misérablement crevassé. À présent il faudrait des millions pour l'amener en état, et l'on dit que le Gouvernement d'abord, content de sa route du Mont Cenis, se soucie peu de payer pour la route de Milan. En attendant, le valais commence à souffrir beaucoup de cet état de choses, et les aubergistes de ce canton en sont à supplier le touriste qui vient d'Italie, de vouloir bien, quant au Simplon, garder pour lui ses impressions et ses souvenirs.

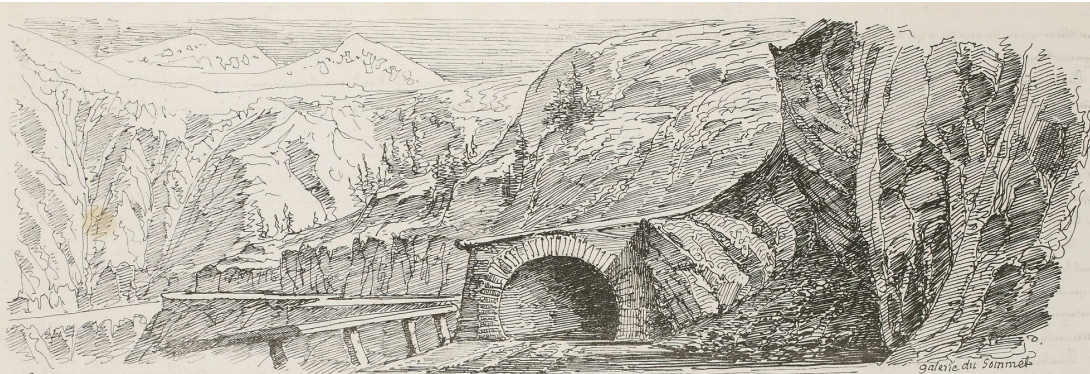


Qu'on se la dise la gorge s'assombrit, se resserre; à peine y reste-t-il place entre la route et le rocher pour un riant petit bout de prairie où nous venons faire notre repas. Les deux rivières est comme d'armées; des noyers l'embrassent, une source jaillit auprès, et par deux, par trois fois déjà nous sommes venus y consommer nos provisions de Crévola. Quel dieu que l'herbe, quel charmant plateau que le feuillage, quel aimable entourage que le murmure d'un ruisseau, quels souvenirs que la fatigue et la faim! Quelles choses qui ont été tous jours nouvelles, plaisirs antiques et simples qui n'avaient rien perdu de votre fleur, soyez les vôtres quelquefois encore, soyez avec de mes enfants; qu'avez un jour, j'accompagne, assis dans la caroule qui porte les vivres, ces jeunes époux, ces frères, ces sœurs, mes petits enfants, qui s'en vont à la fête; qu'avez vous j'entre dans la foule, que j'aperçois au banquet, que j'assiste à ces allégresses si pures, que j'imprime dans ma mémoire, avec ces souvenirs d'amour et de concorde parmi les miens, l'assurance

que tant s'en va laisser deborder, ils demeurent fidèles aux traditions de la bonté et du plaisir véritable!.

Pendant que nous mangeons, passe un pauvre voyageur. Nous l'appelons pour qu'il vienne s'asseoir au festin. Mais il prend pour des iniquités ces cordiales avances de notre bande joyeuse, et poursuit son chemin sans oser à nos cris, se regarder à nos signaux. Après quelques siestes dans ces lieux, nous nous arrêtons sur Gené, et de galeries en galeries, de spéculations en spéculations, après avoir éprouvé de brûlantes chaleurs, nous arrivons tranquillement à notre gîte. Le soleil pourtant est encore sur l'horizon; il dore autour de nous de majestueuses cimes, et des nues franches d'or flottent au dessus de nos têtes.

Notre gîte, ce soir, c'est l'hôtel de M^{me} Grillet. Bon accueil, nous affectueux, soupers splendides, lits excellents, tout nous y attend de ce qui n'est d'un soir de voyage splendide aussi; sans compter que M^{me} Toffet nous prépare la surprise d'un régal. Le régal réussit, mais par la surprise, à cause de M^{me} Toffet qui a mis secrètement tout le monde dans le secret. C'est comble; mais il lui a semblé qu'en fait de régal, et quand on est vaillant, l'attente réjouissante vaut presque mieux que la surprise du moment; et que s'il faut laisser aux privilégiés de vous saisir à l'improviste, il vaut presque mieux aussi ne pas déjouer les vœux de celui de vous soulever à l'avance.



Le brouillard est épais ce matin, c'est le cas des imprimées d'hiver, il n'y manque pas. Après avoir pris congé de M^{lle} Gaillet, nous partons bien réchauffés, pour nous trouver tout à l'heure plus transis encore que mouillés. Même en été, même dans les plus beaux jours, le matin est sévère. Sur ces hauteurs! Voici une bergère, voilà un cultivateur!

Mais insensiblement ces brumes s'éclaircissent par places, et au travers de vapeurs plus transparentes, le soleil s'élève et la d'un pâle sourire les herbes mouillées, les mélèzes rabougris; ou bien le vent vient à pincer quelque part ce brouillard uniforme; et, au delà des forêts, ce sont d'autres brumes encore qui se poursuivent, qui se recouvrent, qui se dissipent; et alors, comme nos d'autres cieux, comme dans un autre monde; plane au haut des airs une cime auguste et splendide. Ce spectacle toujours est imposant; il est propre aussi, c'est l'annonce d'un beau jour. En effet, semblable à un plateau des montagnes qui appelle, qui assemble ses brosis dispersées, le vent du matin ramasse en troupeaux de nuées ces vapeurs perdues, et à mesure qu'il les chasse vers d'autres sommets, le ciel resplendit, l'horizon apparaît, les gorges se découvrent, les prairies éclatent, et la joie de la nature s'écoule, pénètre, réchauffe; enfin, l'annee engourdie du voyageur transi.

Telles sont les impressions qui nous attendent au sommet du passage. Un religieux nous y attend aussi: c'est le père Baras. De tout loin il nous a reconnus et vite il a crié à ses gens de faire entrer une quantité de jambon. Oh la bonne idée, le soleil, et savoureux accueil! Mais, il faut le dire; ces excellents Biais qui exercent envers les voyageurs de tout pays une hospitalité que leur égard et leur dévouement personnels rendent si gracieuse et si chrétienne; marquent à tout ce qui vient de Genève une affection particulière; et nous sommes convaincus, pour notre part, que nous n'avons pas hors du Canton des amis plus fidèles, plus sincères que les religieux du Grand St. Bernard et du Simplon. C'est bien pourquoy, ces retentissantes brutalités qu'a gratuitement prodiguées aux Couvents d'Argovie le radicalisme genevois, nous ont semblé non pas seulement déplacées, stupides, mais pécuniaires, et parfaitement propres à détacher de nous de bons amis.

Au fond, quel mal élevés que ce radicalisme! Si c'était un bonisme, un monisme, rien qu'à cause de la grossièreté de son mauvais ton, chacun se ferait un devoir de le chasser de chez soi, on l'envoierait à quelque endroit avec ses pairs dans les carrefours ou dans les tavernes, et quelque phlegme peu bien fait, finirait par le mettre au refuge à la grande satisfaction des hommes sensés. Les malheureux, les radicaux, ce n'est pas un homme; en particulier, c'est quelque chose qui sous forme de galette, d'olive, de mord, de sals, de démanche, irrité, c'est une maladie du corps social, maladie rebelle, inflammatoire, difficile à guérir parce qu'elle est dure et rigoureuse à soigner.

Le jambon est délicieux, gras, fumant, plein de suc; le pain frais, le vin miraculeux! Après le repas nous visitons l'hospice qui est aujourd'hui presque achevé. L'Église, entre autres

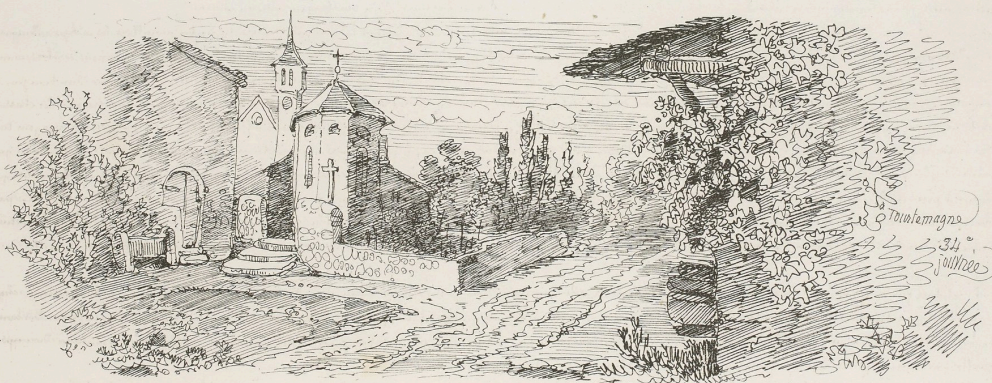
viens d'être ornée de peintures par deux jeunes artistes de Paris qui ont fait ce travail gratuitement. Deux radicaux peut-être, et pas très grands peintres, mais gentils et humains de parer, et bien élevés.

Descendre le Simplon, pour nous autres, c'est un jeu. Mais pour tant à Berisal ou nous nous divertissons à endormir des poulets. Comme on lui n'a fait pour cela que leur tenir la tête sous l'aile tout en les bécotant. D'un dictionnaire la plus effarée tomber dans les langoues d'un doulx sommeil, et ce serait l'heure de la mettre à la broche sans qu'elle s'en aperçût. Mais, si vous n'avez pas de broche et vous ne sommes pas nombreux.

Dans la montagne qui fait face à Berisal du côté du sud, on voit de haut en bas une longue et droite traînée d'arbres abattus et gisant. C'est une seule avalanche qui, ce printemps a fait ces ravages. Des pygmées éparés dans cette clairière, sciés et moulus entas. Et la traînée dans laquelle les arbres sont tombés, et à l'aspect très divers qu'ils présentent, l'on distingue parfaitement ceux d'été qui ont été frappés par l'avalanche elle-même, et ceux qui ont été couchés bas par le simple déplacement de la colonne d'air. Parmi ces derniers, il y a des sapins beaux de cent pieds.

Au delà de Berisal on prend par l'ancienne route, qui serpente au dessus d'effroyables abîmes dont nous avons donné ailleurs le dessin. Un seul arbre s'y rencontre; c'est un pin sous lequel les traînards se mettent à commettre une bourse et fumer en silence et en paix. Pourquoi se hâteraient-ils? Brigg est en vue; David est en avant, chasser ici n'empêche pas que la bas le souper ne soit préparé. Et il n'est si commun de se voir assis sous un pin, sur pendus sur un griffon; et les chiens d'auvergne valent-ils ces derniers moments donnés aux montagnes que l'on va quitter? Le bœuf gèle tout. Bien avant que le soleil soit couché nous entrons dans Brigg, au moment où les carabiniers de la ville y restent eux-mêmes, en attendant, au bruit des tambours et au son des fanfares.

L'auberge de Brigg, toute aujourd'hui par des Haudois, est excellente. On y soupe bien et l'on y boit d'excellent négron, quand M. Moynier en régale la Société. Les malheureux voient la diligence qui amène une cargaison de voyageurs à jeun. Ces Messieurs repartent dans une heure; il leur faut nous attendre et nous allons dormir.



Nous voici en plein Vallais; il faut hâter notre route, comme nous allons hâter notre marche. Dès ici en effet; plus rien que nous soit familier, et de tous côtés nous avons

renonce à faire aucun usage de nos jambes, sur ce ruban de deux journeux qui sépare Brigg des Pelleroues!

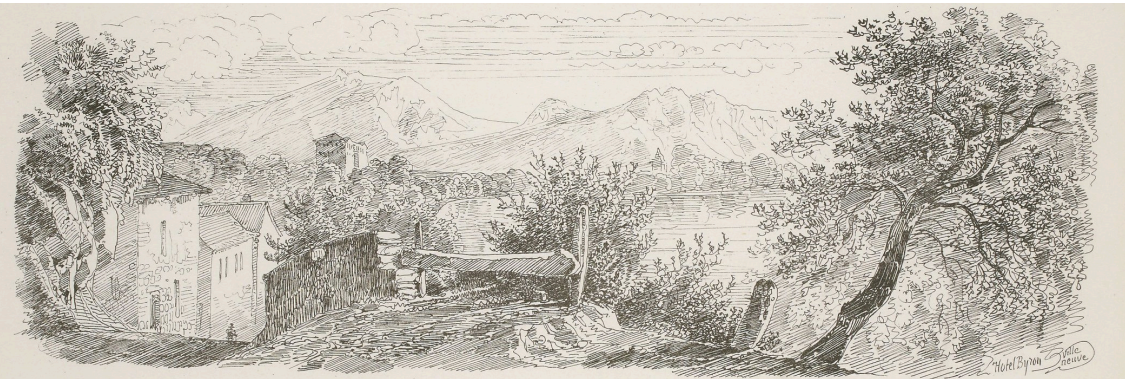


Aussi, entassés sur deux immenses chars à bœufs, nous laissons les chevaux faire notre œuvre. C'est l'heure des passées légèrement conquises; c'est l'heure où le journalier ayant fini la journée s'assied sous le porche, croise ses bras et repose ses membres. Il ne faut plus alors lui demander de travail, et nous trou-
vons presque importune la cascade de Fontémagne qui nous demande de bouger pour aller la voir.

Notre cocher a trois inconvénients. Il fume sous prétexte de tabac une substance inconnue. Il se chauffe à lui-même des airs fabuleux, dans un diable inachevé. Surtout il dort en tirant la rêne droite, ce qui nous mène dans le Rhône, en sorte qu'à chaque instant nous sommes obligés de lui sauver la vie. D'ailleurs le meilleur valet du monde.

A Sierra la fortune boit. Les diables ouvrent de grands yeux au spectacle de cet amphitrupe, et ils décident que c'est un serpent. D'ailleurs les meilleurs diables de la terre.

A Sierra enfin, nous allons descendre chez M^{lle} Muston qui nous accueille comme des amis et qui nous régale de malvoisie. C'est un vin du Ballais qui vaut, s'il ne les surpasse, les muscats de Lunel et de Frontignan. Aussi de ces magistralités de vieille roche qui, vêtus d'un habit noir, se rendent à l'Église; mais en revanche on y voit plus d'estaminets qu'autrefois, plus de coutards, plus de cette jeunesse ardente et développée qui fume des brûlots sur le seuil des cafés.



Au jour, nous sommes sur nos chariots, où M^{lle} Muston nous approvisionne de poires et de noix. Le tems est radieux, la fraîcheur délicieuse, mais notre cocher tire toujours sur la droite. C'est même dangereux à présent que le Rhône coule sur la gauche.

A Martigny, la jeunesse a toujours été ardente et développée. Cela paraît étrange au touriste qui n'y aperçoit que des visages profondément pacifiques et beaucoup de crétiens dont ce n'est pas l'ardeur qui est développée. Ici l'antique se ruine en enveloppes de minéraux et l'agaly s'achète une pique. Probablement pour monter en char.

A la porte où nous allons descendre, toute une société nous salue avec de l'air de très bien chargé et de tartines à l'anglais. Cette société veut louer un char et le cocher est là qui, chaque bar, ne demande pas mieux que d'en finir. Mais un moment. L'ordonne de la société qui se défie beaucoup de toute la coiffe de la continentine "mange tranquillement une tartine entre chacune des questions, soit pour avoir le loisir de les bien "catégoriser", soit parce que chaque réponse d'un bonhomme lui semble "une grande estafade" qui mérite réflexion. De tartines en tartine, pourtant, le marché fini par se conclure.

Nous passons devant Basseville où l'on bâtit un grand hôtel. Spéculation un peu chancelante, car, cascade à part, l'endroit n'est pas beau, et il y règne constamment un courant d'air presque trop vite. Lavey, St Maurice, sont bientôt derrière nous. Voici Orsier où nous partîmes il y a trente cinq jours pour les Camoisis dessous. Voici enfin Pelleroues, la fin blanche et cette hôtellerie qui a un Cathaire. Les Chamois trouvent ici leurs parents qui sont venus à leur rencontre et qui s'embarqueront avec nous demain. Grand plaisir, dont tout nous prenons notre part.

Le voyage est terminé. Dans quelques heures, arrivés là où nos courses sont déjà, il ne nous restera plus qu'à bénir la providence qui a permis que nous puissions accomplir sans accident, sans trouble et sans sujet d'inquiétude, une excursion si lointaine et si aventureuse; mais si belle aussi, et qui comptera pour chacun de nous parmi les plus chères et les plus souvenues de sa vie. Lecture, je vous serre la main.



Imprimé par F. Schüttel.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Voyage à Venise, 1841. [Par Rodolphe Töpffer.]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1057720w>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. Début
3. À propos de cette édition numérique